

**Et s'ils étaient
restés?**

Abdessemed, Charaf

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Charaf Abdessemed

Et s'ils
étaient restés ?

Roman

Balland

C H A R A F A B D E S S E M E D

ET S'ILS ÉTAIENT RESTÉS ?

roman

©Éditions Balland, 2017
www.editions-balland.com
ISBN 978-2-94055-663-2

Et si la rébellion du FLN avait échoué ? Soixante ans plus tard, demeurée française, l'Algérie affronte encore et toujours ses démons. Déjouant tous les pronostics, Jean Forlignac, candidat pied-noir et populiste qui n'a peur de rien, mène campagne tambour battant pour prendre le pouvoir et libérer l'Algérie de l'influence de la Métropole.

Libérer l'Algérie ? Mais pour qui ? « Et s'ils étaient restés ? » est une uchronie grinçante dans laquelle Pieds-noirs, Français et « Indigènes » continuent de se disputer une terre de sang qui n'en finit pas de déchaîner les passions.

Une fiction qui explore les fantasmes collectifs et montre que l'Histoire, pour emprunter des chemins détournés dont elle seule a le secret, conduit souvent au même endroit.

Né en 1970 à Alger, diplômé en médecine et en sciences sociales, Charaf Abdessemed est journaliste depuis 1999. Il vit à Genève et travaille au sein de la rédaction d'un hebdomadaire suisse tout en assurant plusieurs mandats d'enseignement et de conseil en communication. Il est l'auteur de plusieurs livres : *Meurtres en sérail*, roman, Métropolis, 2002. « Paix des morts, discorde des vivants. Les rites funéraires dans l'Algérie du terrorisme », in *La violence et les morts*, Georg, 2003 et *Petit cahier d'exercices pour en finir avec la cigarette*, Jouvence, 2009.

Chapitre 1

Dire que l'ambiance était celle des grands jours aurait été exagéré, même si, évidemment, Forlignac n'avait pas hésité à grossir le trait. C'était même le contraire : au premier rang, comme posées sur des chaises sagement alignées, une dizaine de mamies aux cheveux blancs, toutes quasi-octogénaires, gilet de coton bleu clair et chignon de rigueur malgré l'étouffante température, écoutaient tranquillement, l'œil vaguement assoupi, les propos de l'étrange bonimenteur qui leur faisait face.

À quelques pas de là, des enfants pianotaient fébrilement sur leur tablette, sous le regard distrait de leurs mères, attentives au discours de l'homme qui devisait, perché sur son estrade, déambulant micro sans fil à la main, avec l'air confiant et assuré de ceux qui savent vendre les vertus de leur marchandise.

Plus loin, les deux membres de ce qui avait été pompeusement baptisé « Service de sécurité » ne cachaient pas leur ennui, bâillant à qui mieux mieux et laissant de temps à autre leur regard balayer la grande Place d'Armes, quasiment vide en ce dimanche estival.

Amusé par la verve de l'orateur, Salah se risqua à compter le nombre de convives attirés par le laïus de Forlignac. « La foule des grands jours », avait-il pompeusement lancé, sans crainte du ridicule. En additionnant les vieilles dames du premier rang, les enfants et la présence d'un obscur journaliste local de La Voix d'Alger, ils devaient être une trentaine tout au plus, quasiment tous européens, bien sûr. Et encore, c'était en dénombrant également toute l'équipe de Forlignac qui, debout derrière le parterre de chaises aux trois quarts vides, suivait du regard le vagabondage enjoué de leur patron.

Ils étaient tous là : Francis, l'homme à tout faire, récemment affublé du titre de « chef de cabinet », et dont le visage émacié et revêche affichait la mine des mauvais jours. Marcel, le premier garde du corps, vêtu en treillis et dont le T-shirt serré laissait transparaître les muscles saillants qu'il cultivait plus que ses amitiés. Damien, le deuxième garde du corps, aussi adipeux que son compère était bodybuildé. « Laurel et Hardy en version militaire », songea Salah, amusé. Djamila, la maquilleuse personnelle de Forlignac, et Roger le chauffeur du minibus qui avait été loué pour l'occasion, tous deux également appelés à la rescousse pour grossir les rangs de l'assistance.

« Si je suis là cet après-midi chez vous à Blida, déclamait Forlignac de sa belle voix profonde, c'est pour qu'avec votre aide, et ici, au pied

de l'Atlas, dans cette magnifique Ville des Roses, nous puissions ouvrir tous ensemble, une nouvelle page de l'histoire de notre pays. Une nouvelle page, qui nous rendra maîtres de notre destinée. »

Puis, prenant des accents dont on ne savait pas exactement s'ils empruntaient à Churchill ou à Martin Luther King :

« Dans ce long chemin qui nous attend, je n'ai à vous offrir que du sang et des larmes. Mais des larmes de joie, de celles qui sauront consacrer la dignité d'hommes et de femmes libres. Oui, mes chers amis, le rêve que je fais pour notre beau pays, c'est qu'il revienne enfin à ses habitants. À vous qui, de génération en génération, depuis plus de deux siècles, et à la sueur de votre front, par la force de votre abnégation et celle de vos ancêtres, l'avez assaini, mis en valeur, fait prospérer pour qu'il devienne aujourd'hui ce magnifique et florissant bijou de la Méditerranée... »

S'interrompant brusquement, il apostropha une vieille dame juste à côté de lui, au premier rang.

– Madame, lança-t-il en levant un chapeau imaginaire et en s'inclinant comme un artiste de music-hall. Comment vous appelez-vous ?

– Moi ? sursauta la vieille, brutalement sortie de sa somnolence. Euh... Torregrossa...

– Nous y voilà ! triompha-t-il. Dites-moi voir, depuis combien de temps les Torregrossa sont-ils en Algérie ?

Et sans même lui laisser le temps de répondre, prenant l'assemblée à témoin d'un ample geste du bras.

« Pas 10 ans, pas 15 ans, pas 20 ans, mais 160 ans ! Oui, mes chers amis, 160 ans de souffrances et de labeur pour que cette terre ingrate et infestée par le typhus et le paludisme puisse enfin nourrir ceux qui y vivent, Pieds-noirs, Indigènes, Français... C'est à des Torregrossa, des Susini, des Agnetti, des Aguilar, des Castel, des Ortiz et bien d'autres encore que tant et tant de personnes ont dû ici, mais aussi en Métropole, de ne pas avoir connu les affres de la faim et de la misère ! » Curieux de voir l'effet produit par la dernière envolée de Forlignac, Salah détourna son regard de l'estrade, et observa attentivement les vieilles dames du premier rang. Celles-ci semblaient être soudainement sorties de leur torpeur, hochant la tête avec vigueur pour approuver les propos de Forlignac, et se glissant l'une à l'autre, comme dans autant d'apartés imaginaires : « Oh oui, il a raison ! Mon Dieu qu'il a raison ! » Même les quelques mères de famille présentes avaient complètement délaissé la surveillance de leur progéniture pour mieux écouter Forlignac. Conscient d'avoir enfin réussi à capter l'attention de son auditoire, celui-ci accentua son avantage.

« Aujourd'hui, mesdames et messieurs, mes chers compatriotes, je vous le dis en toute franchise : cela suffit ! »

Et de répéter, pour faire passer son message.

« Cela suffit ! Il faut que les choses changent une fois pour toutes. Que ce cher et beau pays revienne enfin à ceux qui l'aiment. Oui, l'Algérie doit revenir aux Algériens ! Pas aux Indigènes, pas aux Français qui chaque jour déferlent en masse ici, mais à nous, les Pieds-noirs ! Après des décennies de nuit coloniale, l'Algérie doit revenir à ses enfants, à nous qui avons su l'aimer, la chérir et prendre soin d'elle ! »

« Oui ! Je vous le répète : à ses enfants, à nous les Algériens, et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que ce jour advienne enfin ! Mes amis, je vous demande de me croire : avec l'aide de Dieu, et avec la vôtre, nous y arriverons, un jour, nous libérerons ce pays ! »

À la grande stupéfaction de Salah, la petite assemblée, soudain galvanisée, se leva brusquement et applaudit à tout rompre, tandis que de derrière le parterre de chaises, fusaient des cris éloquents.

« C'est l'homme qu'il nous faut ! »

« Il a raison ! »

« Assez des Français qui nous exploitent ! »

« L'Algérie à ses enfants ! »

« L'Algérie une et indivisible aux Algériens ! »

« Vive Forlignac ! Vive Forlignac ! »

Salah reconnut sans peine la voix de Marcel, le « chauffeur de salle » attiré de Forlignac, en raison de sa voix de stentor, et qui, sans être lui-même pied-noir, accomplissait sa tâche avec son zèle habituel.

« Vive Forlignac ! »

« L'Al-gé-rie-à-ses-en-fants ! » Avant d'ajouter, bravache :

« Les Français, dehors ! »

« L'Algérie aux Algériens, les Français dehors ! »

« Les Français, dehors ! »

De son estrade, Forlignac lui jeta un regard furibond, comme pour lui intimier l'ordre de se taire, tandis que Francis Susini se précipitait vers lui. Mais le chef de cabinet n'eut pas le temps de rejoindre l'impénitent garde du corps pour l'admonester, qu'il dut se retourner vers l'assemblée, attiré par une petite voix fluette mais ferme qui s'élevait.

C'était une vieille gracile et menue qui devait bien avoir 90 ans, au chignon serré et au visage aussi craquelé que la terre aride que ses ancêtres avaient sans relâche labourée. Du haut de son mètre cinquante, elle trépignait avec résolution, agrémentant chacune de ses phrases d'un coup de canne sur le sol.

« Les Français, dehors ! »

« Les Français, dehors ! »

« Les Français, dehors ! »

« Les Français, dehors ! »

Trop perspicace pour ne pas saisir la perche tendue, Forlignac oublia son ressentiment contre Marcel et enchaîna, très vite repris à l'unisson par toutes les personnes présentes qui, debout, entonnaient :

« Les Français, dehors ! »

« Les Français, dehors ! »

« Les Français, dehors ! »

« Les Français, dehors ! »

Puis, d'un geste sec de la main, il coupa court à la ritournelle.

« Mes amis, il ne doit pas y avoir de haine dans nos cœurs ! N'oublions jamais que les Français sont nos frères, et que nous n'avons rien contre eux, rien ! »

« Seulement... ils doivent juste comprendre qu'une époque est désormais révolue, et que le temps est venu pour nous de gérer nous-mêmes notre pays, car jamais nous n'accepterons d'être le Porto Rico de la France ! »

« Alors, oublions toute rancœur, oublions les Français, et reprenez tous à l'unisson avec moi ! »

« L'Algérie aux Algériens, l'Algérie à ses enfants ! »

« L'Algérie aux Algériens, l'Algérie à ses enfants ! »

« L'Algérie aux Algériens, l'Algérie à ses enfants ! » Ce fut le moment que choisit Djamila pour s'approcher de Salah. Depuis leur première rencontre, la jeune maquilleuse n'avait jamais caché le faible que lui inspirait le beau Salah. Veuf depuis peu de temps, celui-ci n'avait pas donné suite à ses clins d'œil appuyés, même si la jolie brunette ne lui était pas indifférente. Il était encore bien loin d'avoir fait son deuil et préférerait consacrer le peu de son temps libre à l'éducation de sa fille.

– Les Français dehors, il va un peu loin là, lança-t-elle.

– C'est sûr. Mais c'est Marcel qui a dérapé. Forlignac n'a fait que suivre...

– Tout de même, tu crois qu'il est sérieux ? interrogea-t-elle.

– Il en a l'air en tout cas.

– Vraiment ? Et puis, c'est quoi cette histoire d'Algérie aux Algériens ? Qu'est-ce qu'il veut dire par là, au juste ?

– Écoute, je ne sais pas vraiment où il veut en venir, mais ce diable d'homme me paraît capable de tout.

– L'Algérie aux Algériens, soit. Et nous les Indigènes, on devient quoi ? On nous jette à la mer ? Nous sommes quand même 15 millions, et c'est aussi chez nous !

– J'ai bien peur qu'on ne soit pas vraiment au cœur de ses préoccupations, soupira Salah. Depuis que le FLN a échoué, il y a plus de cinquante ans, nous ne comptons plus vraiment.

Et il ajouta avec une moue amère :

– Nous sommes les damnés de cette terre. Notre peuple n'a pas voix au chapitre... Au sens propre d'ailleurs, puisque nous ne sommes

jamais autorisés à voter !

– Quand même, l'Algérie aux Algériens et pas aux Indigènes, c'est un peu gonflé. Il fallait vraiment oser...

– Ouais c'est sûr, et je me demande bien ce qu'il a derrière la tête...

Alors que Djamilia s'éloignait, Salah chercha Francis Susini du regard. Avec le chef de cabinet, les choses n'avaient, dès le départ, pas été faciles. Question d'atomes crochus, sans doute, mais aussi à cause d'un antagonisme quasi atavique. Autant Salah, Indigène, avait le profil de l'universitaire féru de livres et curieux de tout, autant Francis Susini était un Algérien pied-noir et terre à terre, partisan de l'action à outrance et réfractaire à toute idée d'abstraction. Alors, entre l'Arabe intello et le Pied-noir, ancien barbouze formé par les services français, l'ambiance n'était pas au beau fixe. Et cela se sentait.

D'autant que Susini, qui jouissait de la confiance absolue de Forlignac, n'avait pas franchement vu d'un bon œil l'arrivée de Salah, fraîchement recruté, et qui d'emblée, fit figure d'intrus.

Pendant que Forlignac discourait, Susini était en train de régler la sono. C'était un vieux truc de politicien. En accentuant très légèrement les basses, on augmentait la gravité de la voix de l'orateur, ce qui avait pour effet de doter Forlignac d'un timbre un peu plus profond.

Pour avoir les mains libres, Susini s'interrompit un court instant et glissa sa valise dans le petit interstice qui séparait la console de réglage de l'estrade où, à une dizaine de mètres de là à peine, officiait Forlignac.

Salah contempla l'objet un moment, songeur, le regard soudain embué de larmes. En cuir couleur brun foncé, passablement usé par le temps, la valise lui rappelait le cadeau en tout point similaire que lui avait fait Zohra, une année à peine après leur rencontre.

C'était l'époque bénie du bonheur insouciant, où le jeune couple, encore aux études, passait des soirées entières à refaire le monde et l'Algérie, elle appelant à l'insurrection contre l'ordre colonial qui continuait à asservir son pays alors que l'immense majorité de la planète avait été décolonisée, lui qui tentait de calmer ses ardeurs révolutionnaires en lui rappelant à quel point les précédentes tentatives de révolte avaient lamentablement échoué.

Alors elle, qui pour vivre avec lui, n'avait pas hésité à s'affranchir du patriarcat ancestral dans lequel avait voulu la confiner sa famille, le traitait invariablement, mi-rigolarde mi-furibarde, de partisan de ce qu'elle appelait la « résignation molle », fustigeant son caractère pacifique si facilement enclin au compromis.

« Seule la résistance armée pourra libérer notre peuple, assénait-elle toujours avec véhémence. Des esprits conciliants comme le tien n'aboutiront qu'à nous maintenir dans la servile soumission dans laquelle nous sommes englués depuis si longtemps. Alors certes, le

FLN a échoué, mais ce n'est pas une raison pour abdiquer ! Car ni les Français ni les Pieds-noirs n'accepteront jamais que nous puissions devenir leurs égaux. La preuve, c'est qu'avec tous tes diplômes, tu es au chômage. Notre terre est la leur, mais notre sang n'est pas leur sang. »

En général, leur discussion, toujours animée, se terminait au lit, par une étreinte enfiévrée. C'était d'ailleurs au cours de l'une d'entre elles que Taous avait été conçue. Par accident. D'un commun accord, ils décidèrent de se marier et de garder l'enfant, Zohra ayant aussitôt fait le serment qu'un jour, sa « fille-indigène » comme elle l'appelait avec un sourire marqué par un rictus amer, vivrait « en citoyenne libre dans un pays libre ».

Certains bonheurs sont éphémères. Celui de Salah dura trois ans. Jusqu'au jour où Zohra rentra en pleurs à la maison : la petite grosseur qu'elle avait au sein droit était un cancer, et des plus méchants. Deux ans plus tard, elle était morte, et Salah veuf et père célibataire d'une petite fille diabétique de six ans, qu'il allait devoir élever seul. Certes, il aurait pu, comme le voulait la coutume, confier celle-ci à ses grands-parents au bled pour vivre sa vie en toute liberté, mais cette enfant vive et joyeuse malgré la maladie, était devenue sa seule raison de vivre.

Sur l'estrade, Forlignac continuait son discours. Ceux qui l'écoutaient avaient légèrement grossi leurs rangs. Quelques passants qui s'étaient arrêtés par curiosité, avaient décidé de lui accorder leur attention et s'étaient installés au deuxième rang, derrière les mamies. Djamila et Roger le chauffeur s'étaient également rapprochés et placés en marge, non loin de la sono. Salah les rejoignit, curieux de voir Forlignac de plus près.

Celui-ci, en sueur, bras de chemise retroussés, était désormais déchaîné. Un véritable bateleur, décidé à donner le meilleur de lui-même, même si l'assemblée, encore trop clairsemée, n'était pas à la hauteur de son talent.

« Mes frères et sœurs algériens. Jusqu'à quand allons-nous continuer à supporter cette injustice ? »

« Un de nos plus célèbres compatriotes n'avait-il pas dit, un jour d'égarement, qu'entre la justice et sa mère, il préférerait sa mère ? Et nous, qu'avons-nous eu ? Ni la justice ni notre mère ! Car la France n'est pas notre mère. Elle n'est qu'une marâtre égoïste qui nous exploite, prend le meilleur de notre terre et nous envoie ses enfants perdus, travailler ici et cueillir indûment le fruit du labeur de nos ancêtres. Quant au brave Albert, il n'a eu lui non plus ni la justice ni sa mère. C'est un arbre qu'il a eu, et si nous Algériens, continuons ainsi, nous allons nous aussi nous prendre un arbre dans la figure ! »

Consterné, Salah jeta un regard au parterre d'invités. L'allusion était

aussi grossière que de mauvais goût. Personne au sein du public ne la releva. Au contraire, de plus en plus de personnes hochaient la tête en signe d'approbation. À cet instant-là, Forlignac aurait pu débiter n'importe quelle ineptie, personne n'aurait réagi. Il tenait son auditoire, désormais captivé, bien en main, et les yeux unanimement rivés vers lui l'encourageaient à aller toujours plus loin dans l'outrance.

« Cet arbre vous le voulez dans la figure ? » apostropha-t-il à nouveau.

Et devant les signes de dénégation :

« Vous ne le voulez pas, n'est-ce pas ? Hein, vous ne le voulez pas ? Eh bien, moi non plus je ne le veux pas. Alors, mes chers compatriotes, savez-vous ce qu'il faut faire ? Hein, savez-vous ce qu'il faut faire ? »

Un bref silence parcourut la petite assemblée.

« Je vais vous dire ce qu'il faut faire, mes amis !

Écoutez-moi, car l'heure est grave pour notre cher et beau pays ! Écoutez-moi pour qu'ensemble, nous puissions sortir de notre coupable torpeur et agir enfin. Pour nous, pour vous, pour nos enfants ! »

Il poursuivit :

« Dans deux mois aura lieu l'élection de notre gouverneur général. Et vous le savez, l'homme qui depuis huit ans est censé gérer notre pays et défendre nos intérêts auprès de la Métropole souhaite se représenter. Ou plutôt, il ose se représenter, devrais-je dire. Car qu'a fait le vieux Vincent Pujol en huit années ? »

« Rien ! Rien pour nous les Algériens qui l'avons élu, et tout pour les Français à qui il ne refuse rien ! »

Puis, avec l'habileté d'un professionnel exécutant son tour de magie, il exhiba soudain, comme sorti de nulle part, le portrait du vieux gouverneur sortant.

Un portrait encadré d'une dorure à la teinte passée qui ne rendait pas particulièrement hommage à Vincent Pujol, engoncé dans un costume plus grand que lui et auquel les cheveux tout blancs donnaient l'air d'un vieillard pitoyable et très vulnérable.

Forlignac lâcha alors :

« Depuis huit ans que cet homme vous représente, vivez-vous mieux ? Votre vie s'est-elle améliorée ? »

« Eh bien, mes amis, la réponse, je vais vous la donner : en huit ans, les Français se sont installés en masse ici. Ils ont pris nombre d'emplois que vos enfants n'ont pas eus. Leurs compagnies n'en finissent pas d'exploiter le pétrole et l'uranium de notre sous-sol. Et pendant ce temps, votre pouvoir d'achat ne cesse de diminuer. Et soyez-en sûrs mes amis, toute cette tragédie n'est pas près de

s'arrêter... »

Puis, s'interrompant en embrassant du regard la petite foule qui ne perdait pas une miette de ses propos.

« Alors, dites-moi franchement, en me regardant droit dans les yeux : pensez-vous qu'à 77 ans, cet homme que vous voyez ici, ajouta-t-il en désignant le portrait d'un doigt accusateur et vindicatif, va commencer enfin une carrière de réformateur ? »

Sentant que l'auditoire, parcouru par un « non, certainement pas » qui ne laissait plus de place au doute, était mûr, il asséna alors :

« Alors voilà. Je vous le dis clairement : pour que les choses changent enfin, pour que la Métropole daigne enfin entendre nos revendications, j'annonce aujourd'hui solennellement, ici à Blida, et devant vous mes chers compatriotes, que moi, Jean de Forlignac, me porte officiellement candidat à la prochaine élection du Gouverneur général d'Algérie ! »

« Oui, hurla-t-il encore, en jetant à terre le portrait du gouverneur sortant, porté par un déluge d'applaudissements. Je suis candidat et je jure solennellement devant Dieu de défendre vos intérêts ainsi que ceux de notre pays ! »

« Vive l'Algérie libre, vive l'Algérie algérienne ! »

Chapitre 2

C'était un mois plus tôt. L'appel téléphonique était arrivé alors que Salah était en train de jouer avec Taous. Salah cachait le vieil ours en peluche borgne qui ne quittait jamais la petite fille, tandis qu'elle s'amusait à le chercher partout dans l'appartement. C'était un de leurs jeux favoris. Avec le temps, elle connaissait toutes les caches de la maison, et invariablement retrouvait son ourson usé au bout de quelques minutes, tandis que Salah affichait un air surpris, les bras levés vers le ciel comme pour lui dire : « mais comment as-tu fait pour le trouver ? ». Taous partait alors d'un immense éclat de rire, ce qui avait toujours le don de faire fondre Salah.

Salah n'avait pas reconnu le numéro qui s'affichait sur son portable. Il décrocha néanmoins, sans se douter un instant que sa vie allait basculer.

Le lendemain, il se rendait au lieu du rendez-vous, intrigué par cet inconnu qui voulait absolument le rencontrer et dont il n'avait trouvé aucune trace sur internet. C'était d'autant plus surprenant qu'il était rare qu'un Pied-noir manifeste ainsi le souhait de rencontrer un Indigène. Depuis la fin de la guérilla FLN, les deux communautés cohabitaient en s'ignorant, se faisant face sur une même terre, mais se parlant rarement.

Le bureau de Forlignac était situé dans le quartier pied-noir de Babel-Oued, non loin de la Place des Trois-Horloges. En s'y rendant, Salah avait une fois de plus constaté à quel point la ségrégation spatiale, à défaut d'être juridiquement étayée, existait bel et bien dans les faits. Il s'était surpris en effet à observer qu'il était le seul Indigène dans la rue. Comme par réflexe, il avait rentré la tête dans les épaules et rasé les murs, jusqu'à ce qu'il arrive à l'adresse indiquée.

C'était Forlignac lui-même qui lui avait ouvert la porte avant de le faire entrer dans le studio enfumé qui lui servait alors de bureau. L'homme, de taille moyenne, était vêtu d'un pantalon bleu foncé, surmonté d'une chemise blanche largement échancrée qui laissait entrevoir, au milieu des poils de sa poitrine, une grosse chaîne en or. Il devait avoir environ 45 ans, comme en attestaient un léger embonpoint et des cheveux lisses retroussés en arrière masquant un discret début de calvitie. Son menton était épais et doublement proéminent, fendu en son milieu par une fine raie verticale qui achevait de lui donner un petit air de Duce. Un homme en apparence banal mais dont il émanait pourtant une sorte de charisme diffus, une

détermination sourde, que Salah avait ressentis immédiatement.

Forlignac avait vidé la chaise la plus proche de la pile de documents qui l'encombraient et invité Salah à s'asseoir.

Il l'avait contemplé un court instant, comme un maquignon qui examine sa future bête, puis attaqué tout de go, en allumant une cigarette.

« Je ne vais pas y aller par quatre chemins : j'ai l'intention de changer le destin de ce pays, et j'ai besoin de quelqu'un comme vous dans mon équipe. Acceptez-vous de faire partie de cette aventure ? »

Le premier réflexe de Salah avait été d'éclater d'un rire incrédule qu'il avait réprimé aussitôt, en voyant le visage de son interlocuteur se renfrogner. Changer le destin du pays ? Et qui plus est avec lui, Salah, obscur Indigène au chômage ? Cet homme apparemment si sûr de lui était-il un plaisantin mégalomane comme il y en avait tant ?

Mais Forlignac avait su être convaincant. En une quinzaine de minutes, il avait développé son argumentaire, avec cette incontestable force de persuasion dont Salah constaterait à de multiples reprises l'incroyable efficacité. Grillant cigarette sur cigarette, il avait expliqué à Salah, à grand renfort d'amples gestes du bras, que son projet était de sortir l'Algérie de sa torpeur, de la conduire vers un destin grandiose. Il avait même avancé une fois le terme d'« indépendance » allant jusqu'à ajouter, non sans ambiguïté, qu'il espérait ardemment « mener à son terme le grand dessein de De Gaulle, si celui-ci n'avait malencontreusement pas été démis de ses fonctions ».

– Soit, avait alors admis Salah. Mais je ne comprends pas très bien comment vous entendez mener un tel projet à bien. Et puis, en quoi un Indigène comme moi peut-il vous être utile ? L'Algérie qu'elle soit indépendante ou pas, n'est de toute façon pas pour des gens comme moi !

– Là n'est pas la question, avait sèchement balayé Forlignac. Mon projet, vous aurez tout le temps de le découvrir, comme tous les habitants de ce pays. D'ici là, j'ai besoin d'avoir auprès de moi quelqu'un qui connaisse bien cette partie de la population, une sorte de conseiller aux affaires indigènes, si vous voulez. À ce que l'on m'a dit, vous correspondez très bien à ce profil, puisque vous êtes diplômé en sociologie...

Salah avait acquiescé et réfléchi quelques instants, pendant que Forlignac l'observait en silence, soufflant avec désinvolture des volutes de fumée au-dessus de sa tête. Ce gars-là, qui ne manquait pas d'assurance, était-il crédible avec un projet aussi flou qu'équivoque ? Qu'entendait-il au juste par « sortir l'Algérie de sa torpeur » ? Qu'est-ce que cela pourrait bien changer pour les Arabes de ce pays, qui de toute façon, étaient les figurants d'une tragédie qui se jouait sans eux ?

Et puis, au fond, l'Algérie n'allait pas si mal que ça. Les communautés y coexistaient paisiblement, les Indigènes qui dans leur résignation, avaient trouvé refuge dans leur foi séculaire, et les Pieds-Noirs qui, dans leur indignation, vouaient aux gémonies les Français qu'ils adoraient détester, mais qui étaient si indispensables à l'exploitation des gisements pétroliers du Sahara.

Le FLN, balayé de longue date, n'existait plus qu'à l'état de groupuscules perdus dans des cellules clandestines en plein maquis, dans lequel ses dernières recrues vivaient en quasi-autarcie, comme pour mieux faire oublier leur échec militaire. Quant à l'aspect politique, le sort des Indigènes avait été définitivement scellé avec la réussite du putsch mené au début des années 60 par quelques généraux déterminés et qui avait conduit au départ précipité du général de Gaulle.

« Non, pensa alors Salah. Tout cela ne me dit rien qui vaille : pourquoi réveiller le diable quand il dort si paisiblement ? »

C'est alors qu'une voix, celle de Zohra, était venue à son esprit. « Toi et ton caractère arrangeant à la noix ! Toujours à privilégier le statu quo et les compromis stériles ! Ne sais-tu pas que le diable algérien va se réveiller avec ou sans toi ? Et puis, secoue-toi un peu : tu es au chômage et tu as une fille à nourrir. Saisis cette opportunité, elle ne se représentera pas une deuxième fois ! »

Comme l'immense majorité de ses frères, exclus de la fonction publique et de la propriété agricole, Salah était au chômage. Malgré son diplôme de sociologie, il vivait depuis plus de quinze ans de petits boulots qui suffisaient à peine à le sortir de la misère. Peut-être l'offre de Forlignac était-elle enfin la chance qu'il attendait depuis si longtemps...

Et puis, il devait s'avouer en outre que ce diable d'homme, tombé de nulle part et qui n'avait peur de rien, même pas de sa propre mégalomanie, l'intriguait prodigieusement. Même s'il ne comprenait pas très bien où il voulait en venir, Salah était très curieux de voir si son projet politique, aussi imprécis et loufoque pouvait-il être, allait pouvoir se concrétiser ou si, comme tant d'autres avant lui, il allait se fracasser contre la réalité d'une léthargie algérienne que rien n'avait perturbé depuis cinquante ans.

Et si son aventure venait à marcher, il pourrait toujours en faire un livre, le best-seller qu'il attendait d'écrire depuis si longtemps.

– OK, admit-il en regardant Forlignac droit dans les yeux. On va dire que votre proposition m'intéresse. Mais il va falloir que vous m'en disiez un peu plus sur ce que vous attendez réellement de moi. En outre, vous payez combien ?

– Hum, je crois que vous n'êtes pas vraiment en position de négocier, répondit du tac au tac Forlignac. Vous êtes au chômage, me semble-t-

il. Vous prendrez donc ce que je vous donnerai, d'autant que pour l'instant, mes moyens financiers sont réduits à la portion congrue. Alors ce sera le minimum ou rien. Et sachez que si vous refusez, je n'aurai aucun mal à trouver fissa un autre Indigène pour faire ce boulot.

Sans prendre de gants, Forlignac l'avait sans ménagement renvoyé à sa condition de citoyen de seconde zone. Salah avait ravalé son amertume et s'était contenté de répondre, pour ne pas perdre la face :

– OK, allons-y comme ça ! Mais si je vous donne satisfaction, on reparlera salaire d'ici quelques mois. En passant, qui y a-t-il d'autre dans votre équipe ?

« Pour l'instant, il n'y a que moi, et le moins qu'on puisse dire, c'est que je ne suis pas du tout ravi de vous voir ici ! »

L'homme qui avait lancé cette phrase venait de faire irruption dans le studio, en dévisageant Salah d'un regard peu amène. Un premier contact rugueux qui avait d'emblée auguré des rapports que les deux hommes n'allaient cesser d'entretenir : brutaux, empreints de méfiance et d'animosité.

Le crâne chauve bordé d'une couronne de cheveux noirs, une silhouette longiligne et quasi squelettique, le visage émacié monté derrière des pommettes saillantes, une bouche sans lèvres, fine comme une lame de couteau, Francis Susini pointait vers Salah un index accusateur, marqué d'un imperceptible tressaillement au bout du doigt qui avait aussitôt conduit Salah à penser : « celui-là, au mieux c'est un ancien alcoolo, au pire, un toxico repent »...

– Je l'ai dit à Jean, avait-il asséné tout de go : engager un Indigène n'est pas une bonne idée. Et encore moins un Indigène instruit, avait-il ajouté avec un accent pied-noir qui trahissait son origine. On ne pourra jamais vous faire confiance et je vais devoir passer le plus clair de mon temps à vous surveiller. – Ce n'est pas une bonne idée, répétait-il en regardant cette fois Forlignac. Jean, ne crois-tu pas que j'ai assez de choses à faire ?

– Nous avons déjà discuté de cette question, trancha Forlignac, le visage soudain fermé. J'ai besoin de quelqu'un pour m'expliquer la sensibilité et les réactions des Indigènes. Et Salah a le profil qu'il me faut.

Salah releva aussitôt que comme tous les Européens, Forlignac avait rapidement fait l'impasse sur le « monsieur » de rigueur, pour l'appeler par son prénom, sans même le connaître, et faisant fi de ses diplômes et de son niveau intellectuel.

– Alors l'affaire est close, cria presque Forlignac en écrasant rageusement son mégot. Francis, n'oublie pas que je suis celui qui décide ici ! Il en sera donc ainsi et pas autrement, ajouta-t-il en se levant.

Puis arborant instantanément un sourire enjôleur, il se tourna vers Salah en lui tendant la main.

– Alors, mon petit Salah, nous sommes bien au clair : je vous attends demain ici même, car nous avons une importante manifestation à Blida la semaine prochaine. Je compte sur vous pour nous aider à la préparer.

Cette fois franchement écoeuré par le très paternaliste « mon petit Salah », venant d'un homme qui avait à peu près le même âge que lui, le nouveau conseiller aux affaires indigènes serra précautionneusement la main qui lui était tendue et quitta les lieux sans un regard pour Francis.

Dehors, il inspira profondément. Que voulait exactement Forlignac ? Quels étaient ses objectifs réels ? Aurait-il les moyens de ses ambitions ? Et quel était le rôle précis qu'il entendait assigner à Salah ?

En montant dans le tramway qui allait le ramener chez lui, Salah se rendit compte qu'il venait d'accepter une mission dont il ne savait absolument rien, d'un homme dont il ignorait à peu près tout.

Chapitre 3

« Ah bon ?? Jean de Forlignac ?? Il a du sang bleu maintenant ?? Et moi qui croyais qu'il s'appelait Jean Forlignac et qu'il était un modeste fils du peuple ! »

Marcel, assis non loin de Salah, n'avait pu réprimer une remarque narquoise, tandis que Francis le foudroyait du regard. Marcel était une brute, mais Salah le trouvait plutôt sympathique. En raison de son franc parler, mais peut-être aussi parce qu'il était le seul Européen, dans toute la galaxie des personnages qui entouraient Forlignac, qui ne cherchait pas à paraître autre chose que ce qu'il était.

Marcel était un livre ouvert et tout, chez lui, dénotait en effet l'ancien militaire qu'il avait été : la méchante cicatrice qui lui fendait le visage, la brutalité, le culte du corps et de l'action, l'absence de nuances, un sens inné de la hiérarchie et une aversion spontanée pour tout ce qui confinait à la pensée intellectuelle. Récemment exclu de l'armée pour insubordination — injustement selon lui —, il avait décidé de vendre ses services au plus offrant.

Et c'est avec Forlignac qu'il avait commencé sa carrière de mercenaire cynique, même si celui-ci ne lui avait à vrai dire pas offert grand-chose. Sauf que Marcel n'avait pas le choix : il avait une pension alimentaire à payer pour une enfant qu'un juge borné lui avait interdit d'approcher, et toute paye, aussi modeste fût-elle, était bonne à prendre.

Bombardé garde du corps, il avait donc débarqué avec son treillis pour seul bagage dans cette Algérie compliquée à laquelle il ne comprenait rien, mais dont, en bon militaire conscient de la valeur de toute vie humaine sur un champ de bataille, il détestait instinctivement la ségrégation qu'il y avait trouvée.

– Apparemment oui, murmura Salah, mi-éberlué, mi-bluffé. Décidément, ce diable d'homme ne recule devant rien, il est même capable de s'inventer une particule !
Et ajoutant pour lui-même :

« C'était donc ça son projet ! Devenir gouverneur d'Algérie ? Et contre la France en plus ? Mais sait-il seulement à quoi il s'attaque ? Sait-il qu'il aura contre lui tout le poids des Métropolitains, qui ne voudront jamais renoncer à leurs intérêts ici ? Se rend-il bien compte aussi de ce que les Pieds-noirs doivent à la France qui leur a évité un pouvoir FLN ? »

« Non, ce mec doit être complètement cinglé, murmura-t-il avec

admiration et sans chercher à masquer une pointe de jubilation à l'idée d'être aux premières loges d'une telle aventure. Il ne doute de rien et encore moins de lui-même ! »

Cela faisait désormais presque une heure que Forlignac tenait en haleine son public. En nage, micro à la main, il déambulait de part et d'autre de l'estrade qui à un mètre de hauteur, lui permettait de dominer un auditoire désormais acquis et conquis. De son côté, le correspondant de La Voix d'Alger ne perdait pas une miette de ses propos, prenant des notes à tout va, et pensant au scoop qui allait lui permettre, enfin, d'entrer dans la cour des grands.

« Algériens, Algériennes ! Mes chers et chères compatriotes ! J'ai donc choisi d'être votre candidat. Parce qu'il y a dans ce pays un gouverneur sortant dont le bilan est déplorable et qui ose encore solliciter vos suffrages ! Ce que je me propose, ce que je vous propose, c'est de lui opposer, pour une fois, une candidature qui l'empêchera d'être élu dans un fauteuil ! Ce que je vous propose, c'est de montrer à la Métropole que les Algériennes et les Algériens n'entendent plus confier leur destin à une personne qu'elle aura choisie à leur place ! Ce que je vous propose enfin, c'est à travers ma candidature de prendre en main une fois pour toutes, votre destin ! »

« Le destin d'une Algérie amie avec sa grande sœur française, mais une Algérie algérienne, libre et souveraine » martela-t-il, sous un tonnerre d'applaudissements.

« Car ne vous méprenez pas : la France va mal ! La France n'est plus que l'ombre d'elle-même : elle est en déclin et elle ne doit sa survie qu'aux richesses qu'elle exploite chez nous. Garder notre destin lié au sien, c'est nous vouer au même déclin, et un jour, nous résoudre à confier notre pays aux fellaghas du FLN ! »

Il s'arrêta un court instant, pensif, comme s'il cherchait l'inspiration, tandis que l'assistance restait suspendue à ses lèvres.

« La France est devenue bien-pensante ! Des esprits marqués par la pensée unique veulent remettre en question le caractère sacré et positif de la colonisation, au mépris de nos droits les plus élémentaires. Ils veulent démanteler tout ce que nos ancêtres ont construit ici. » « Alors moi, je vous le dis : pas de culpabilité, pas de haine de nous-mêmes ! Bien au contraire : soyons nous-mêmes, soyons authentiques ! Soyons fiers de tout ce que nous avons réalisé ici ! Soyons fiers de notre héritage ! Soyons fiers des villes que nous avons bâties, des routes que nous avons tracées, des forêts que nous avons entretenues, des cours d'eau que nous avons détournés, des maladies que nous avons éradiquées. »

« En près de deux siècles, nous avons fait de cette terre en friche et soumise au pillage des Ottomans, une nation. Notre nation ! Cette même nation qu'un maintien dans une France décadente va désormais

vouer à une destruction pure et simple ! »

Salah observa l'assistance et constata à quel point, et contrairement à ce qu'il avait pensé au départ, le discours de Forlignac trouvait un écho favorable auprès de la trentaine de personnes présentes.

Manifestement, Forlignac était très habile. Et Salah prenait de plus en plus conscience qu'il émanait vraiment de lui un charisme diffus, un magnétisme instinctif qui lui permettait de captiver son auditoire. Sans aucun doute, Forlignac était plus qu'un simple bonimenteur, faisant apparemment partie de ces rares orateurs susceptibles de créer une empathie, une connivence unique avec leurs interlocuteurs, comme s'il les avait toujours connus, comme si lui seul était capable de les comprendre au plus près de leurs pensées les plus intimes.

Mais il n'y avait pas que cela. Au-delà de sa personnalité, Salah était à son corps défendant obligé de constater que c'était bel et bien les promesses de Forlignac qui suscitaient l'adhésion de son public, lui qui avait naïvement pensé que la réélection de Vincent Pujol n'allait être qu'une simple formalité destinée à prolonger le statu quo régnant depuis des décennies. C'était à vrai dire l'âge des participantes, dans leur grande majorité octogénaires et apparemment très sensibles au discours de Forlignac, qui l'interpellait. Si des mamies a priori conservatrices et soucieuses de calme et de stabilité se laissaient tenter par des idées qui remettaient aussi radicalement en question l'ordre établi, c'est qu'il y avait quelque chose dans la réalité de l'Algérie qui, définitivement, lui échappait.

Et encore une fois, le souvenir des propos de Zohra lui revint à la mémoire, tandis que son cœur se serrait.

« Tu ne connais pas ton pays, lui disait-elle souvent. Tu es le produit de l'école coloniale et de l'aliénation qu'elle a engendrée chez notre peuple devenu sans passé, sans langue et sans mémoire. Tu es trop aliéné pour être réellement capable d'en sentir battre le poulx, d'en comprendre l'âme profonde. Même si l'Algérie est une terre de sang, prête à gronder à tout moment, la France ne la lâchera jamais et les Pieds-noirs ne renonceront jamais à leurs privilèges. »

Par militantisme et esprit de résistance, Zohra s'était d'ailleurs toujours refusée, comme le voulait la tradition, à appeler les Pieds-noirs les « Algériens », récusant fermement ce qu'elle qualifiait de « hold-up sémantique ».

« Accepter cela, c'est une aliénation identitaire supplémentaire, argumentait-elle avec passion. C'est même une humiliation qui conduit à nier notre existence et notre légitimité sur cette terre, nous les seuls vrais Algériens ! Tu verras, tu ne t'en rends pas compte, le statu quo ici est intenable et tôt ou tard, les choses bougeront. Mais comme d'habitude, ce sera dans le sang et dans la douleur ! »

Pensif, Salah se dit que Zohra, une fois de plus, avait vu juste : il ne

comprenait rien à son pays. Certes, malgré ses doutes et son esprit fait d'atermoiements et de nonchalance, il lui avait toujours été possible d'entrevoir qu'un jour peut-être, après la révolte avortée du FLN, les Indigènes tenteraient une nouvelle rébellion pour mettre fin au joug colonial. En revanche, jamais il n'aurait pu imaginer qu'il se trouverait un Pied-noir assez fou — ou assez visionnaire — pour rêver une Algérie à la fois pied-noir et émancipée de la Métropole.

Ce scénario impensable et complètement délirant était-il en train de voir le jour sous ses yeux ici, à Blida ? Et puis, dans cette petite ville au pied de l'Atlas, Forlignac n'avait qu'une trentaine de personnes face à lui. Quelle influence aurait-il si les médias se décidaient à s'intéresser à lui et que son audience s'en voyait décuplée ?

Sur l'estrade, Forlignac donnait en tout cas l'impression de roder son discours et de pousser son avantage, constatant avec satisfaction l'impact qu'il obtenait chez ses interlocuteurs. Sans aucune gêne et avec un succès incontestable, ses propos multipliaient sans vergogne outrances, contradictions flagrantes, ballons d'essai et sentences iconoclastes.

« Mes chers compatriotes, cela fait des années que j'attends qu'enfin, quelqu'un s'élève contre cet ordre colonial inique qui nous est si préjudiciable. Cela fait des années que j'attends qu'un jour, comme le fit naguère le Général en ce fameux 18 juin 1940, quelqu'un se lève et clame une fois pour toutes à la face de tous : non ! Non au déclin, non au pillage de nos richesses, non au FLN !!! »

« Malheureusement, un tel homme n'est jamais venu et pour le plus grand malheur de notre nation pied-noir, aucune voix forte et courageuse n'a su s'élever pour porter votre besoin de liberté jusque dans cette Métropole malade et obstinée qui oublie tout ce qu'elle nous doit ! » « Alors voilà, afin que plus jamais la trahison de la Grande Zohra ne puisse se répéter, elle qui a voulu nous livrer aux fellaghas, afin que vos enfants puissent bénéficier des fruits de votre labeur et de ceux de nos ancêtres, sachez, mes chers compatriotes, que j'ai été déposer hier, à trois jours de la date de clôture, les documents relatifs à ma candidature ! »

« Certes, rien ne sera facile ! Car bien sûr, vous pensez bien qu'on a essayé de m'en dissuader. L'administration du gouverneur sortant m'a fait comprendre que ma démarche était malvenue, qu'elle remettait en cause l'unité et la stabilité du pays. Mais je vous le dis, à tous, venus ici m'entendre : ma détermination est totale ! »

« Cette démarche, mes chers compatriotes, je ne la fais pas pour satisfaire mon ego. Ni pour me bâtir une carrière à la hauteur de mes mérites. Bien au contraire, pour moi qui ne pense qu'à vous servir, il n'y a que des coups à prendre et j'en ai malheureusement déjà eu un cruel aperçu ! »

« Non, cette démarche, je la fais pour vous, pour que notre pays et notre culture pied-noir ne disparaissent jamais, ni par la violence des fellaghas, ni par l'épuisement de nos richesses au profit d'autres peuples, ni par l'invasion des Métropolitains ! »

Alors qu'adossé près de la sono, Salah écoutait, comme hypnotisé, les propos de Forlignac, Francis s'était discrètement approché, visiblement très stressé.

– Eh toi, dégage de là ! J'ai à faire ici !

Depuis quelques jours, Francis, qui ne se donnait aucune peine pour cacher son animosité, était passé au tutoiement, dont les Pieds-noirs usaient systématiquement avec les Indigènes. La première fois, Salah avait pensé lui répondre vertement, mais il avait finalement renoncé, ne souhaitant pas faire de vagues. Sauf que Francis était mauvais, interprétant chaque dérobade de Salah comme un aveu de faiblesse.

Alors cette fois, Salah était décidé à ne pas se laisser faire.

– Va te faire foutre ! répliqua-t-il vertement.

– Tu as dit quoi là ?

– Tu as bien entendu, j'ai dit : va te faire foutre !

– Je crois que mon petit Melon cherche la bagarre, fit Francis menaçant, en s'avancant le poing levé.

Djamila et Roger s'interposèrent aussitôt.

– C'est bon, laissez-le tranquille !

– De quoi vous mêlez-vous ?

– Écoutez, c'est une réunion publique et il ne faut pas faire d'esclandre. Je crois que Forlignac ne serait pas très content... hasarda Roger.

– Mais qu'en savez-vous de ce que pense ou veut Forlignac ? Ici, c'est moi et moi seul qui peux parler en son nom. Et je veux que ce mec dégage d'ici ! dit-il en montrant Salah. Et vous aussi d'ailleurs, retournez à votre place. Et fissa !

– Je ne partirai pas d'ici, s'enhardit Salah, en restant immobile, bien serré contre la sono. Maintenant, si tu veux la bagarre, tu l'auras. J'en ai assez de ton comportement, brailla-t-il alors que l'altercation commençait à attirer des regards agacés et que, sur l'estrade, Forlignac marquait un temps d'hésitation.

Mais Salah était bien décidé à en découdre. Ni l'intervention de Roger et de Djamila, qui tentaient de calmer Francis, ni l'agressivité de son adversaire n'allaient parvenir à venir à bout de sa détermination, comme si des siècles d'humiliation et de frustration revenaient soudain à la surface, dans un reflux nauséux et saumâtre.

Contre toute attente, et au moment où Salah s'approchait, prêt à en découdre, Francis jeta soudain un regard nerveux autour de lui, et battit prestement en retraite.

« Après tout, je m'en fiche, ce n'est pas le moment, faites ce que vous

voulez ! abdiqua Francis. Mais toi, nous réglerons ça plus tard », lança-t-il en pointant son index vers Salah et en s'éloignant rapidement, l'air soudain particulièrement préoccupé.

– Dis donc, cette fois, c'était à deux doigts de dégénérer, observa Djamila. Elle glissa ensuite discrètement à Salah, pour que personne ne puisse l'entendre : je suis fière de toi.

– Pas moi, rétorqua Salah. Je me serais battu, mais ça aurait été pour la forme : il n'aurait fait qu'une bouchée de pain de moi ! Même s'il n'est plus tout jeune, n'oublie pas que c'est un ancien barbouze des services français, et donc formé aux techniques de combat. Alors pas la peine d'être fière de moi : s'il a détalé, ce n'est pas vraiment parce qu'un gringalet comme moi lui a fait peur ! Je me demande bien pourquoi il s'est défilé si vite, d'ailleurs.

La suite se déroula comme dans un cauchemar. Tous les regards de l'assistance étaient tournés vers l'autre bout de la scène, en direction de Forlignac, placé à l'opposé de l'endroit où se trouvaient Salah, Djamila et Roger, quand l'impensable survint.

À ce moment-là, Forlignac était en train d'expliquer, micro à la main, qu'il « se sacrifiait pour le salut du pays » et qu'il plaçait « résolument sa candidature indépendante au-dessus des partis ».

Au moment où il parvint vers le milieu de la scène, il marqua soudain un temps d'arrêt, fit une brusque volte-face, et revint sur ses pas, pour enfin descendre vers son public, les bras levés vers le ciel, les doigts en V, comme une rock star décidée à prendre un bain de foule. Malgré les applaudissements nourris, Forlignac avait un visage fermé qui contrastait avec la joie que sa première rencontre avec les Algériens, réussie au-delà de toute espérance, aurait dû lui procurer.

Salah était en train de se dire qu'il n'était peut-être pas aussi rompu à la communication qu'il l'avait pensé initialement, quand survint l'explosion. Une déflagration sèche et assourdissante qui lui déchira les tympans, tandis qu'autour de lui, le sol vibra violemment, comme dans un tremblement de terre.

Quasi instantanément, porté par le souffle, le massif matériel de la sono s'éleva dans les airs comme un fétu de paille, au milieu d'une myriade de petits éclats.

Le tout avait duré moins d'une seconde, et l'esprit sidéré de Salah eut à peine le temps d'enregistrer ces détails qui lui parvenaient avec une netteté déconcertante, qu'une insoutenable douleur lui vrilla brusquement l'arrière du crâne, comme un pieu que l'on y aurait violemment planté.

Il sombra aussitôt dans l'inconscience.

Chapitre 4

Particulièrement hauts, les plafonds, d'une couleur vaguement blanchâtre, s'écorchaient en petits lambeaux pendant par endroits, comme la peau d'une banane que l'on aurait méticuleusement épluchée.

Depuis le côté, brillait une lueur vive et sourde qui parvenait à peine à dissiper l'épais brouillard qui l'entourait, et il flottait dans l'atmosphère une confuse odeur de produits chimiques. Mal à l'aise et vaguement nauséeux, Salah tenta de se relever, mais pour une obscure raison, son corps refusait de lui obéir. Une douleur lancinante lui enserrait le crâne et il se demanda où il était.

Avec effort, il détourna son regard du plafond pour examiner l'endroit où il se trouvait. Il cligna deux ou trois fois des yeux, tandis que des murs blancs et impersonnels apparaissaient peu à peu autour de lui. Le lieu ne lui évoquait rien de familier. Un agaçant bip-bip sonore émergeait progressivement à sa conscience, lorsqu'il entendit une porte s'ouvrir. Aussitôt, un éblouissant faisceau lumineux lui inonda l'iris, l'obligeant à fermer l'œil.

« On dirait qu'il vient de se réveiller, fit une voix inconnue. J'espère qu'il va se tenir tranquille, le temps que je puisse l'examiner. »

La gorge sèche, Salah murmura :

– Mais où suis-je ? Qu'est-ce que je fais ici ? Que s'est-il passé ? Je veux sortir...

– Cessez de vous agiter, monsieur. Je suis le médecin de garde et vous êtes à l'hôpital de Blida. Vous avez été blessé et vous venez de survivre à un attentat.

Il entendit ensuite la voix lancer à quelqu'un, situé à sa tête, juste derrière lui, et dont il n'avait jusque-là pas soupçonné l'existence :

« Administrez-lui un sédatif, il faut qu'il se repose ! » Il fallut près de deux jours à Salah pour reprendre pied dans la réalité. Cette fois, son deuxième réveil fut beaucoup plus facile que le précédent, comme s'il émergeait d'une longue et reposante nuit de sommeil. Il avait les idées très claires, et avait pleinement conscience qu'il se trouvait à l'hôpital en raison d'un attentat. Son premier réflexe fut de demander des nouvelles de sa fille.

– Ma fille, où est ma fille ? Elle est malade, est-ce que quelqu'un s'occupe d'elle ? Depuis combien de temps je suis là ? Ce fut une nouvelle voix, féminine, qui lui répondit.

– Tout va bien, tout va bien. Vous êtes ici depuis trois jours et vous

avez eu une grave commotion cérébrale. Mais votre état s'améliore d'heure en heure et vous allez vous en sortir. Vous avez eu beaucoup de chance !

– Et ma fille ? Ma fille, qui s'en occupe ? Elle est malade, vous savez, il ne faut pas qu'elle...

– Rassurez-vous, tout va bien de ce côté aussi. Nous avons trouvé dans votre portefeuille le numéro d'une personne à contacter en cas d'urgence. C'était celui de la nourrice de votre fille qui a tout de suite accouru pour la prendre en charge. Toutes deux sont d'ailleurs venues vous voir hier, mais vous étiez encore sous sédatifs. Elles devraient repasser aujourd'hui !

Salah poussa un soupir de soulagement et se laissa glisser sur son oreiller. Avant de se rehausser brusquement pour demander, comme si, rassuré sur la situation de sa fille, il prenait conscience de la gravité de ce qu'il avait vécu :

– Mais que s'est-il passé exactement ? Vous avez parlé d'un attentat ? C'était vraiment ça ? Mais c'est complètement fou !

– Ça, vous pouvez le dire, répondit l'infirmière. Oui, c'était vraiment ça : une bombe. De faible puissance, mais placée au bon endroit. À ce que j'ai cru comprendre, c'est un politicien qui était visé !

Le souvenir de Forlignac revint aussitôt à la mémoire de Salah, qui en un éclair, revécut l'incroyable premier meeting de son patron, et ses tentatives de plus en plus réussies pour convaincre un public réticent, jusqu'à la terrible déflagration finale.

– Et lui, comment va-t-il ? Il n'a pas été touché ?

– Non, lui aussi a eu de la chance. Une vraie baraka en réalité, parce qu'au moment de l'explosion, il était de l'autre côté de l'estrade. Ce qui lui a probablement sauvé la vie ! Mais d'autres n'ont hélas pas eu cette chance !

– Comment ça, d'autres n'ont pas eu cette chance ? Il y a eu des victimes ?

– Malheureusement, oui. Deux personnes n'ont pas survécu. Le chauffeur et la maquilleuse du politicien visé sont morts. L'homme sur le coup, et la femme peu après son admission à l'hôpital. Mais le plus chanceux de tous, c'est incontestablement vous. C'est un véritable miracle que vous soyez encore en vie !

Salah ne l'entendait plus.

Roger et Djamila étaient morts. Morts, eux qui, au moment de l'explosion, étaient à moins d'un mètre de lui ! Eux qui, quelques minutes auparavant, discutaient avec lui, tentant de le protéger des provocations de Francis !

Salah étouffa un sanglot : jamais plus la belle Djamila ne le draguerait avec son regard sympathique et son corps si désirable. L'espace d'un instant, il regretta même égoïstement de ne pas avoir

donné suite à ses avances, de ne pas avoir pris plus de temps pour mieux la connaître, malgré son deuil récent.

Une explosion, un attentat, deux morts, Forlignac indemne, et lui, allongé sur un lit d'hôpital, miraculeusement vivant. En son for intérieur, il rendit grâce à Dieu, et savoura la chance inouïe qu'il avait d'être encore en vie. Avant d'être pris d'une irrépressible frayeur à l'idée de ce que serait devenue Taous, si par miracle, il ne s'en était pas sorti. Orpheline, l'enfant aurait été confiée à sa famille du bled, rendue à son sort de fille indigène et c'en aurait été fini de l'éducation progressiste que Salah et sa mère avaient entendu lui donner.

Ce n'est que le lendemain matin, après une nuit d'un sommeil très agité, que Salah, découvrant l'article de La Voix d'Alger rédigé par son correspondant deux jours plus tôt, comprit exactement ce qu'il s'était passé.

Titré « Attentat politique : Deux morts et un blessé dans un meeting à Blida », l'article racontait par le menu comment l'explosion d'une bombe artisanale de faible puissance, placée près des appareils de sonorisation, avait brutalement mis fin au meeting de Jean « de » Forlignac. Si celui-ci avait miraculeusement eu la vie sauve, il n'en était pas de même pour trois membres de son équipe, qui étaient juste à proximité. Roger, le chauffeur, était mort sur le coup et son corps en attente d'être rapatrié en Métropole. Blessés, Djamila « la maquilleuse indigène » et Salah, « le conseiller également indigène » avaient été évacués immédiatement à l'hôpital de Blida. Grièvement atteinte, la maquilleuse avait succombé à ses blessures quelques heures plus tard, tandis que le conseiller se trouvait encore dans un état stationnaire, sans que les médecins, sur la réserve, ne puissent avancer aucun pronostic. Choquées, de nombreuses personnes âgées présentes sur les lieux avaient été rapidement examinées par les ambulanciers accourus sur place, puis autorisées à rentrer chez elles.

Selon les premiers éléments recueillis par les enquêteurs, la bombe était un engin artisanal, mais « de toute évidence fabriqué par un connaisseur ». Sa faible puissance indiquait que ses concepteurs n'avaient pas eu l'intention de tuer et ce n'était qu'à la malchance que l'on devait le terrible bilan de deux morts, apparemment situés au mauvais endroit au mauvais moment. Enfin, les enquêteurs étaient dans l'attente des investigations menées par le laboratoire de la police scientifique, dont les experts avaient effectué de nombreux prélèvements sur les lieux de l'attentat.

L'article se terminait en donnant la parole à Jean Forlignac « un orateur inconnu du grand public, mais au bagout incontestable », et qui « dénonçait avec la plus forte détermination » l'attentat dont il venait de faire l'objet, un « attentat politique destiné à le tuer pour l'empêcher de se présenter à l'élection du Gouverneur général et

d'éveiller les consciences algériennes ».

Vaguement moqueur, l'article se concluait par deux questions à l'ironie mordante : « Mais qui donc veut la peau de Jean de Forlignac, politicien venu de nulle part, ne représentant que lui-même, et nouveau porte-parole messianique et autoproclamé des Pieds-noirs ? Ce tardif apôtre de l'émancipation des peuples n'aurait-il été sauvé par la divine Providence que pour mieux conduire les Algériens vers le destin que leur passé grandiose leur promet depuis si longtemps, et que sans lui ils seraient bien incapables d'accomplir ? »

Chapitre 5

L'hôpital de Blida était un petit établissement, comprenant tout au plus une cinquantaine de lits, mais dont l'aspect était propre, quoique vétuste. Le personnel y était agréable et avenant, et Salah avait le sentiment qu'on s'était bien occupé de lui. Mieux encore, et c'était sans doute un privilège dû aux tragiques circonstances, il avait été hospitalisé dans la section d'ordinaire réservée aux Algériens, avec tout le confort qui était dû à leur rang.

Le lendemain matin, muni de son bon de sortie, Salah s'était installé dans le petit jardin qui jouxtait la cafétéria de l'hôpital, sirotant un café bien noir. Quelque chose le tarabustait, sans qu'il n'arrive à identifier de quoi il s'agissait. Quelque chose dont il pressentait que c'était important, mais il eut beau réfléchir, il ne parvint pas à mettre le doigt dessus. Agacé, il décida de renoncer, et se plongea dans la lecture d'un magazine qui traînait sur la table. Il lisait depuis une dizaine de minutes lorsqu'il vit débarquer Forlignac, flanqué de son incontournable Francis. À peine arrivé à sa hauteur, alors que Salah se levait pour l'accueillir, Forlignac le serra dans ses bras avec effusion, tapotant son dos à plusieurs reprises, et en murmurant : « Mon pauvre Salah, mon pauvre Salah, mon pauvre Salah ! ».

Un peu gêné, Salah le repoussa malgré lui, tandis que, sans même lui demander son avis, Forlignac s'asseyait à sa table. Sans lâcher le moindre mot, Francis s'éloigna et les laissa seuls dans le petit jardin.

– Eh bien, mon pauvre vieux, qu'est-ce que je suis content que vous vous en soyez sorti ! Non mais, qu'est-ce que je suis content, vraiment ! Nos deux autres amis n'ont pas eu cette chance, et j'en suis tellement désolé pour leurs proches, se lamenta-t-il, la larme à l'œil. C'est une tragédie. Une vraie tragédie, car ils sont morts à ma place. Oui, mon bon ami, c'était moi qui étais visé. Moi et personne d'autre, et ces deux-là sont les premiers martyrs innocents de notre cause. Mais rassurez-vous, je vous le jure, parole de Forlignac, je veillerai à ce que les auteurs de ce lâche et ignoble attentat soient retrouvés et punis sévèrement.

Puis sans même laisser le temps à Salah de répondre, il continua son verbiage.

– Voyez-vous, j'ai toujours pensé que le grand dessein politique que je poursuivais allait déranger beaucoup de monde. Mais franchement, jamais je n'aurais pu envisager que nos adversaires allaient agir si vite et si tôt. Décidément, ces bâtards ne reculeront devant rien pour

m'arrêter ! Mais je ne céderai pas, je vous le promets. Je n'ai pas peur, et pour mon pays, ma patrie, je suis prêt à tous les sacrifices.

Il arbora alors une mine de comploteur, puis chuchota sur le ton de la confidence, en se penchant vers Salah :

– Je n'en ai pas la preuve, mais je donnerais mon bras à couper que c'est Pujol et ses sbires qui sont derrière ce coup-là. Je le sais, je le sens, j'en suis même sûr : je le gêne beaucoup et il me craint. Il craint que je ne l'empêche d'obtenir ce mandat supplémentaire qu'il veut arracher à tout prix.

Un rien dubitatif, Salah était en train de se dire que Forlignac avait une tendance un peu grandiloquente à exagérer, et sa propre importance et le fait que Pujol ait souhaité l'éliminer. Pour le vieux gouverneur, Forlignac ne devait probablement être rien d'autre qu'un inconnu, dont il n'avait même jamais dû entendre parler.

Mais Forlignac reprenait déjà, un grand sourire aux lèvres et le regard étonnamment épanoui :

– Vous savez, cette triste affaire n'a pas que du négatif ! Maintenant, on parle de moi dans tous les journaux ! Quel sacré coup de pub ! Vous vous rendez compte Salah, moi, Jean Forlignac, ancien comptable, me voilà dans les colonnes des grands journaux du pays : L'Écho d'Oran, La Voix d'Alger, L'Hebdo de l'Atlas et d'autres encore. Voilà tous ces journaliste qui m'ignorent depuis toujours, contraints de s'intéresser enfin à moi ! Et ce n'est qu'un début ! Vous allez voir Salah, d'ici quelques semaines, tous les Algériens sauront qui est Jean Forlignac. La Métropole aussi sera obligée de tenir compte de mes positions. Et puis, s'enflamma-t-il, un brin exalté, vous verrez, je serai élu gouverneur et un jour, un jour, inchallah comme vous dites, vous les Indigènes, nous serons une nation libre.

Salah se retint de lui rappeler qu'il avait une étrange conception de la liberté, dès lors que celle-ci ne concernerait que les Pieds-noirs et pas l'ensemble de la population du pays.

Décidément, l'aveuglement et le culot de cet homme étaient sans limites. Sans remarquer la gêne de Salah, Forlignac continua :– Je le dois à Roger. Je le dois à Djamil, je le dois à tous mes compatriotes algériens, je le dois à mon pays. Et puis, je vous le dois aussi à vous, mon cher

Salah, qui avez failli laisser votre vie pour moi !

Il s'interrompt.

– Ah, je vois que vous allez sortir, remarqua-t-il, en avisant la valise de Salah, posée à terre. Prenez donc quelques jours pour vous reposer, vous le méritez bien, et puis revenez ensuite, j'ai besoin de vous, mon cher ami. Plus que jamais, j'ai besoin de votre talent et de vos compétences. Ensemble, vous verrez, nous allons faire de grandes choses pour ce pays...

« Ça y est, le voilà qui me rejoue le show de son meeting pour moi tout seul ! À croire qu'il est en permanence en train de roder son laïus, sans même se rendre compte à qui il s'adresse », pensa Salah avec une immense lassitude et soudain pressé de rentrer chez lui.

Il n'écoutait plus et laissa son esprit vagabonder en regardant distraitemment tout autour de lui, pendant que Forlignac débitait invariablement son discours. Il n'y avait personne. Salah admira le jardin de la cafétéria et huma le subtil parfum des orangers qui, alignés le long des tables, prodiguaient une ombre bienfaisante, alors que le soleil commençait à taper très fort. La matinée arrivait à son terme, il faisait de plus en plus chaud, et Salah n'avait qu'une seule hâte, retrouver sa fille et son appartement, alors que Forlignac parlait, parlait, à n'en plus finir.

Pour ne pas le froisser, Salah réprima un soupir et détourna son regard, dans une vaine tentative de le décourager de poursuivre son égocentrique monologue.

À une cinquantaine de mètres de là, un homme entre deux âges, vêtu d'un complet sombre et bien coupé, se dirigeait vers la sortie de l'hôpital. Quelque chose en lui interpella Salah. Il n'aurait su dire exactement quoi, mais il y avait chez cet inconnu un je-ne-sais-quoi de familier. Et puis soudain, il comprit ! C'était la sacoche en cuir qu'il tenait à la main, très semblable à celle que Zohra lui avait jadis offerte et identique à celle qu'il avait vue, juste avant l'attentat, chez Susini.

Une succession d'images l'assaillit, alors que son cœur se mit à battre à tout rompre. Francis Susini qui range la mallette sous la console de la sono, Francis Susini qui les prend à partie Roger, Djamilia et lui, et qui tente de les faire déguerpir de là où ils devaient tranquillement, avec son agressivité brutale et hautaine...

Blanc comme un linge, Salah se mit à transpirer à grosses gouttes, alors que Forlignac, pris dans son délire, ne se rendait compte de rien. Il interrompit Forlignac au milieu de sa péroraison.

– Il y a quelque chose de bizarre. Oui, de vraiment bizarre, balbutia-t-il.

– Et comment, qu'il y a quelque chose de bizarre ! On a voulu me tuer, je vous signale. Et dans un attentat où vous avez vous-même failli perdre la vie, au cas où vous l'auriez oublié. En plus, il faut vous...

– Non, je ne pense pas à ça, coupa Salah sans parvenir à refréner son impatience.

– Mais, mais, que peut-il y avoir de plus important que ça, à l'heure où je vous parle ?

– Vous devriez vous méfier, lança Salah abruptement.

– Ah ça, je ne vous le fais pas dire. Bien sûr que je vais me méfier ! Maintenant qu'on a attenté à ma vie et qu'on a tué deux de mes

proches, pour sûr que je vais prendre des précautions ! J'ai envoyé une lettre à Pujol lui exigeant d'attacher des forces de police à ma protection. En attendant, j'ai demandé à Francis de revoir toutes les mesures de sécurité et de mieux veiller à ma garde rapprochée. D'ailleurs, Marcel et Damien vont désormais se relayer 24 heures sur 24 auprès de moi pour assurer ma sécurité. Et les lieux des prochains meetings seront minutieusement fouillés au préalable... Croyez-moi, plus personne ne pourra porter atteinte à ma personne.

– Oui, c'est bien ça, Francis, Francis, Francis... répéta Salah comme s'il récitait un mantra.

– Quoi, Francis ???

– Il faut vous méfier, oui, vous méfier, je vous le dis franchement...

Et Salah se lança. En quelques phrases haletantes, il raconta à Forlignac le terrible soupçon qui venait de lui traverser l'esprit. Il lui expliqua comment il avait surpris Francis en train de glisser sa valise dans un petit espace entre les éléments du matériel de sonorisation, une valise dont il était sûr qu'elle était le seul objet à avoir pu contenir la bombe. Car il en était certain, en dehors de celle-ci, et dans tout le périmètre de la sono, il n'y avait rien. Rien, pas le moindre autre objet susceptible de cacher un quelconque explosif... Et puis, après coup, il trouvait très étrange l'insistance de Francis à vouloir leur faire quitter les lieux à tout prix, Roger, Djamila et lui, comme s'il avait su à l'avance ce qui allait se passer, et avait anticipé l'explosion.

Avec son regard hagard et sa voix tremblante, Salah s'en doutait bien : il n'avait pas l'air d'avoir toute sa tête et ses propos erratiques ne devaient pas être très convaincants. Il tenta de se ressaisir, baissa le ton d'un cran, respira un moment, avant de saisir fiévreusement le bras de Forlignac.

– Je vous le dis, méfiez-vous, conclut-il d'une voix à peine moins nerveuse. Je ne crois pas que ce soit Pujol qui soit derrière ce coup-là. Quoique... tout est possible... il a très bien pu mettre Francis dans sa poche...

Forlignac se dégagea de son emprise, le dévisagea un moment les yeux ronds, incrédule, puis éclata d'un long rire sonore, alors que dans l'interstice de sa chemise largement échancrée, sa grosse chaîne en or tressautait sur son poitrail velu.

– Sacré Salah ! Non mais alors vraiment, sacré Salah. J'ai toujours su que les Indigènes étaient un peu mythomanes et avaient tendance à

l'affabulation, mais à ce point-là, je n'aurais jamais cru. Ce n'est pas de la sociologie que tu aurais dû faire, mon p'tit gars, mais de la fiction. Quelle imagination, quand même ! Non mais quelle imagination... Tu aurais pu accuser le pape aussi, tant que tu y étais... Puis reprenant son sérieux.

– Non mais franchement, Francis ! Et puis quoi encore ? Salah, vous rendez-vous compte des énormités que vous proférez sans même réfléchir ? Je crois que l'explosion vous a fait perdre la tête, et j'ai autre chose à faire que m'occuper de ce genre d'inepties scabreuses. En fait, je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée de quitter l'hôpital dans cet état. Je pense même que c'est une très mauvaise idée.

Puis, faisant mine de s'éloigner :

– Je ne peux pas vous laisser rentrer chez vous comme ça. Je vais appeler une infirmière pour lui dire que vous n'allez pas bien. Vraiment pas bien. Il faut absolument que quelqu'un vous réexamine dans les plus brefs délais. Vous délirez, et votre état mental m'inquiète au plus haut point, mon ami !

Salah s'agrippa alors à lui, pour tenter de le retenir.

– Non, non c'est inutile. Je vous assure, je vais bien ! Je sais ce que je dis. Vous devriez faire attention à vous. Je n'ai pas rêvé et il se trame quelque chose de louche autour de vous. De vraiment très louche... D'un geste brutal du bras, Forlignac se libéra de l'étreinte enfiévrée de Salah.

– Ça suffit, cria-t-il presque. Ça suffit ! Vous délirez. Jamais je ne douterai de la loyauté de Francis Susini. Il est mon bras droit, mes yeux, mon homme de confiance. En fait, vous ne l'aimez pas parce qu'il déteste les Indigènes et parce qu'il n'était pas très chaud à l'idée que je vous engage. D'ailleurs, je me demande si finalement, il n'avait pas raison...

– Non, cria à son tour Salah. Pas du tout ! Je n'ai rien de personnel contre lui. Rien du tout. Mais je sais ce que j'ai vu !

– Vous n'avez rien vu du tout, vociféra Forlignac, les yeux exorbités, et cette fois franchement en colère. Vous déraillez complètement et vous cherchez à déstabiliser mon équipe avec vos élucubrations délirantes et totalement diffamatoires. Je vous laisse, des journalistes m'attendent. Mais vous ne partirez pas d'ici sans qu'un médecin vous ait vu !

Chapitre 6

En quatre semaines, la campagne de Forlignac avait pris un autre tour. L'attentat de Blida, qui avait largement contribué à établir sa notoriété, n'y était pas étranger. L'activisme de Forlignac également, qui avait accordé des interviews à tour de bras et n'avait boudé aucun média, aussi mineur fût-il.

De la moindre feuille de chou du Zaccar à La Voix d'Alger, jusqu'aux grandes chaînes de télévision métropolitaines, en passant même par quelques journaux britanniques et américains, curieux de voir émerger un tel électron libre, il n'avait rien négligé, allant jusqu'à téléphoner lui-même aux rédactions, lorsqu'il estimait qu'on ne lui accordait pas l'attention qu'il méritait.

Avec les journalistes, il se montrait d'ailleurs volontiers charmeur et familier, toujours disponible, mais n'hésitant pas à passer à un ton plus offensif dès qu'il sentait que ses interlocuteurs lui étaient hostiles, les traitant tour à tour de « Vichystes à la solde de la Métropole », « d'antinationaux colonialistes », ou même de « tueurs à gages mandatés par Pujol et l'establishment ». Féru de nouvelles technologies, il avait également investi le web, publiant sur les réseaux sociaux les petites vidéos de ses meetings, dont il avait confié le tournage à Damien. En outre, il réagissait lui-même aux critiques dont il pouvait faire l'objet, postant des réponses incendiaires et même comminatoires à ceux qui osaient remettre en question ses idées, son action ou sa personnalité. Et lorsque sa rhétorique se révélait insuffisante à séduire un journaliste, il n'hésitait pas à couper court à l'interview. Alors, dans un scénario bien rodé, il se levait d'un air menaçant, gonflait les biceps, roulait des yeux colériques et haussait le ton, tout en durcissant sa mâchoire épaisse, ce qui avait pour effet d'intimider les plus impressionnables d'entre eux.

Curieusement, cette démonstration de force qui aurait été suicidaire pour n'importe quel politicien obtenait un succès incontestable. Toujours à l'affût d'un bon client, les journalistes cherchaient à tout prix à le rencontrer, sachant qu'avec un tel interlocuteur, le show et l'audience étaient garantis.

À vrai dire, Forlignac faisait un peu figure d'ovni et apportait un vent de fraîcheur dans une politique algérienne en coma dépassé depuis très longtemps, depuis que les maquis du FLN avaient été anéantis par les effets du Plan Challe, brillamment mis à exécution par les militaires de l'armée française. Trop heureux d'avoir vu leur pays

enfin préservé des meurtrières actions de guérilla menées par les fellaghas, imprégnés du sentiment qu'ils devaient une fière chandelle à la Métropole qui les avait sauvés d'une Algérie-FLN, les Pieds-noirs les plus influents s'étaient détournés de la politique, pour mieux se concentrer sur l'exploitation de leurs domaines agricoles et leurs juteuses affaires. Quant aux Indigènes, ils s'étaient réfugiés dans le silence et la résignation que l'Histoire réserve aux vaincus.

Avec son style iconoclaste et ébouriffant, Forlignac plaisait donc aux jeunes, lassés de la léthargie dans laquelle sommeillait leur pays. Et puis surtout, son programme radical, qui visait à mettre un terme à l'immigration des Français de Métropole, trouvait un écho très favorable auprès d'eux, souvent réduits à de longues années de chômage avant de décrocher leur premier travail.

Forlignac séduisait également les plus âgés, très sensibles à son discours nationaliste et à la préservation de leur identité pied-noir, malmenée par l'arrivée des Français et la croissance démographique des Indigènes. Seule la puissante classe des propriétaires terriens refusait de succomber aux sirènes de Forlignac. Très liée à la Métropole, conservatrice, elle avait vu arriver d'un mauvais œil ce trublion un rien vulgaire et prétentieux, surgi de nulle part et qui prétendait rompre avec le statu quo pour libérer le pays. Et surtout, qui entendait tarir le flot de travailleurs qualifiés qui permettait à l'économie locale de tourner à plein régime.

Sur le terrain, la campagne de Forlignac commençait à susciter un véritable engouement. Ce n'était certes toujours pas « l'affluence des grands jours », mais on était loin de la poignée d'octogénaires curieuses et désœuvrées qui étaient venues l'entendre à Blida.

Oran, Philippeville, Bône... Au cours des trois derniers meetings, de nombreux Algériens avaient tenu à faire le déplacement pour l'écouter. La plupart, venus grâce au bouche-à-oreille ou aux articles publiés après l'attentat, repartaient ravis et séduits par le discours de cet homme nouveau et charmeur, qui savait si bien se mettre à leur écoute.

D'un meeting à l'autre, l'affluence grandissait et grâce aux talents d'organisateur de Francis, on était passé de l'ambiance bon enfant de kermesse des débuts, à de véritables shows, d'autant mieux rodés que Forlignac s'était équipé d'un petit bijou dernier cri : un discret prompteur qui lui permettait de s'affranchir des incertitudes de l'improvisation. Désormais, il s'enfermait durant des heures avec Francis pour préparer minutieusement ses discours, en déclinant tous ses thèmes de prédilection, et en testant auprès de lui l'efficacité des formules-chocs qu'il affectionnait.

Bien sûr, le redoutable tribun qu'il était ne ratait aucune occasion pour s'écarter de son texte, dès lors qu'il en sentait l'opportunité,

rebondissant sur une mimique ou un propos d'un participant, ou saisissant au vol un événement de l'actualité pour appuyer ses démonstrations.

Couplé à l'efficacité de Francis et à l'incroyable culot de Forlignac, le discours du nouveau candidat faisait vraiment mouche. À chaque fois, Salah s'en rendait compte et constatait avec effarement à quel point, de plus en plus, aux yeux des médias et de la population, il incarnait une alternative politique crédible, malgré son absence criante d'expérience politique.

Pour l'heure, le vieux Pujol ne s'était pas offusqué de la notoriété nouvelle de ce concurrent inattendu. Jusqu'à présent, le gouverneur en place avait même choisi, dans une stratégie délibérée, de ne jamais citer son challenger dans ses propos. Salah considérait d'ailleurs que le jour où il serait dans l'obligation de le faire, la campagne de Forlignac changerait de dimension, directement légitimée par son adversaire.

Il avait alors conseillé à Forlignac de muscler son discours et d'interpeller publiquement Vincent Pujol, pour le pousser à prendre acte de la confrontation qui s'annonçait. Mais Forlignac, comme d'habitude, n'en avait fait qu'à sa tête. « Pour l'heure, je préfère m'en tenir à mes thèmes de campagne », avait-il répondu, sans même le regarder.

Cette attitude de défiance que lui avait abruptement manifestée Forlignac n'était pas une nouveauté. Salah l'avait ressentie dès son retour dans la campagne électorale, une semaine à peine après sa sortie de l'hôpital.

Depuis le terrible attentat, quelque chose s'était brisé entre eux et Salah sentait bien que Forlignac ne lui accordait plus la confiance qu'il lui avait exprimée au moment de son engagement.

Après leur conversation dans la cafétéria de l'hôpital, Salah avait été, à la demande insistante de Forlignac, réexaminé par le médecin de garde, qui l'avait jugé tout à fait apte à rentrer chez lui. À la maison, et après avoir confié Taous à la garde de sa nounou, il avait ensuite passé quasiment trois jours au lit à récupérer du choc physique et surtout émotionnel de l'événement. Les images des secondes qui avaient précédé l'attentat le hantaient sans relâche. Le bruit assourdissant, les objets que le souffle de l'explosion avait envoyé valser en l'air, les cris, et surtout le regard avenant de Djamilia qui le dragouillait gentiment, le tourmentaient au point de le réveiller la nuit, en sueur, la gorge serrée, persuadé que sa fin était imminente. Il mettait alors des heures avant de pouvoir enfin, au petit matin, se rendormir, exténué et tenaillé par l'anxiété et ses ruminations morbides.

Se pouvait-il qu'il se soit trompé et que Forlignac ait eu raison ? Les scènes qu'il avait vues étaient-elles réelles ou résultaient-elles du fruit

de son imagination devenue paranoïaque et débordante à cause de l'explosion ? Avait-il eu tort de charger inconsidérément Francis, et d'enjoindre Forlignac à se méfier de lui, alors que, indiscutablement, son état le rendait peu apte à la lucidité ? Plus les heures passaient, et plus Salah se sentait honteux et confus, prenant conscience qu'il avait vraiment dû délirer, croyant dur comme fer aux sornettes que lui suggérait son esprit dérangé.

Au bout du troisième jour, il se décida à téléphoner à Forlignac. Celui-ci, qui gardait toujours son portable à portée de main, répondit immédiatement, visiblement de très bonne humeur.

– Hé, mon p'tit Salah, comment ça va ?

– Pas trop mal, même si les nuits sont encore difficiles...

– Vous avez échappé à un lâche attentat, ce n'est pas quelque chose d'anodin. Je suis de tout cœur avec vous, mon cher ami. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à me le dire, vous savez à quel point Forlignac n'est pas un ingrat.

– Non ça va, je vous remercie, tout devrait aller mieux d'ici quelques jours. D'ailleurs, si cela vous convient, j'aimerais bien revenir au travail dès la semaine prochaine...

– Ah non, ça ne me convient pas du tout alors ! Je veux que vous preniez tout le temps de vous reposer et de bien récupérer, car votre santé passe avant tout, mon p'tit Salah. Ce n'est pas que je n'ai pas besoin de mon conseiller aux affaires indigènes, mais comme je vous l'ai dit, je ne suis pas un ingrat. Francis et moi en avons parlé hier soir, d'ailleurs : prenez un mois entier pour vous remettre. Et ne vous faites pas de souci, je vous verserai votre salaire intégralement...

Submergé par l'émotion et la reconnaissance, Salah ne sut quoi dire. S'était-il trompé à ce point sur Forlignac, dont il n'avait voulu voir que le caractère égocentrique et surjoué ?

– Salah, vous êtes là ? s'enquit Forlignac. – Je ne saurais comment assez vous remercier, balbutia Salah, très gêné.

– Ne me remerciez pas. Vous avez failli y laisser votre vie, et ce en travaillant pour moi. Je ne l'oublierai jamais...

– Merci, vraiment merci encore, mais, et... et la suite de la campagne ?

– Ne vous en faites pas, tout se passe on ne peut mieux, et on peut très bien se débrouiller sans vous pour l'instant.

Et sans lui laisser le temps de placer un mot :

– Alors on est bien d'accord, occupez-vous de votre santé et de votre fille, et on se rappelle dans un mois.

À bientôt, et...

– Euh, encore une chose...

– Faites vite, j'ai une foule de dossiers à régler...

– D'accord, mais c'est au sujet de ce que je vous ai dit à l'hôpital...

– Encore ça ? Mais je vous ai déjà dit que...

– Justement, le coupa Salah. Oubliez ce que je vous ai raconté. Je pense que vous aviez raison et je vous demande de m'excuser. J'étais en plein délire et je ne savais pas ce que je disais ! Je crois que le choc m'a beaucoup perturbé.

– À la bonne heure ! s'exclama Forlignac avec chaleur. Vous voyez bien, ce genre de traumatisme conduit à balancer vraiment n'importe quoi. Ce qui vous montre à quel point vous avez besoin de repos... Très bien, alors comme convenu, on se reparle dans quelques semaines...

– D'accord, d'accord, admit Salah, qui ajouta encore : tout de même, je tiens aussi à ce que vous présentiez toutes mes excuses à Francis parce que... Jean, vous êtes là ?

Salah éloigna le téléphone de son oreille et le contempla, un rien décontenancé : toujours pressé, Forlignac avait déjà raccroché.

Il ne lui fallut qu'une semaine pour craquer, et rappeler Forlignac. Une semaine à arpenter les murs de son appartement, torturé par l'absence de Taous, à l'école, et hanté par ses souvenirs traumatiques et douloureux. Au point qu'il faillit en devenir fou. Après maintes hésitations, il se résolut alors à retourner à la campagne électorale et reprendre sa place : mieux valait se rendre utile, et tout était préférable à ce désœuvrement qui risquait bien de le détruire à petit feu.

Lorsqu'il se pointa le lendemain matin dans le quartier général de Bab-el-Oued, il fut surpris par le changement d'atmosphère qui y régnait. Le siège de campagne enfumé et improvisé avait été nettoyé et agrandi — Forlignac avait loué l'appartement d'en face, sur le même palier — et abritait désormais des meubles au design contemporain équipés d'ordinateurs et de téléphones dernier cri, qui n'arrêtaient pas de sonner.

Une nuée de jeunes filles munies de micros-casques répondaient aux appels, en lâchant à chaque fois un sonore et enjoué « Campagne de Jean de Forlignac bonjour ! ».

Francis l'accueillit fraîchement.

– Que faites-vous ici ? lui asséna-t-il sans même le saluer.

– Je reprends ma place, simplement, lui répondit sobrement Salah en tentant d'adopter un profil bas.

Sans un mot, Susini se contenta de lui montrer un espace disponible, coincé entre deux piliers. Salah s'y installa avec difficulté, alors qu'averti de son arrivée, Forlignac le rejoignit.

– Vous êtes quand même venu ! Mais je croyais avoir été suffisamment clair ! Regardez, dit-il en désignant du bras le QG, nous avons reçu des forces nouvelles. Et de jolies forces, ajouta-t-il avec un œil gourmand. Ces filles sont là pour gérer la générosité de nos donateurs, car l'argent

est en train de commencer à affluer, lâcha-t-il encore avec un sourire carnassier. Donc vous voyez, pour l'instant votre présence n'est pas nécessaire, et vous auriez dû rester vous reposer chez vous, comme convenu.

– Non, non franchement, je n'en pouvais plus de tourner en rond à la maison et broyer du noir. Il faut que je me rende utile, que je fasse quelque chose, sinon je vais devenir dingue, plaida Salah. Travailler va m'occuper l'esprit... Surtout que la campagne décolle vraiment. Et je n'ai pas envie de rater ça !

– Décidément, comme tous les Indigènes vous êtes borné et têtue, s'agaça Forlignac, surpris par sa détermination. Mais enfin, soupira-t-il, un Arabe qui veut travailler, j'imagine que ça ne se refuse pas. Restez donc, puisque vous le souhaitez, on va essayer de vous trouver quelque chose à faire.

Et Salah resta. Francis, bien sûr, ne cacha pas son hostilité, et Salah, tout heureux de retrouver un sens à sa vie, ne s'en offusqua pas, même si très vite, il dut déchanter.

Au fil des jours, il se rendit compte que dans la campagne de Forlignac, il était à présent à peine toléré, même si, mis à part Francis, personne ne lui manifestait une franche animosité.

Mais en réalité, c'était bien pire. Car il n'existait tout simplement pas. C'est tout juste si on lui adressait la parole, et lorsqu'il demandait qu'on lui confie quelque tâche à faire, on se contentait de lui répondre d'un laconique et évasif : « Ah oui, d'accord, dès qu'il y a quelque chose, on vous le dit ».

Ainsi ostracisé, Salah commença à s'ennuyer ferme. Il arrivait le matin, s'asseyait dans le coin qui lui avait été dévolu, et attendait que la journée se termine enfin. Heureusement, grâce à Taous, ses soirées étaient bien plus épanouissantes. Avec sa fille, il s'adonnait à des jeux de société, passait de longues heures à faire des randonnées à vélo, avant de finir la journée devant la télévision à déguster un plateau-repas.

Au travail, seuls les meetings de Forlignac rompaient la monotonie du quotidien. Pour Salah, c'était un vrai bonheur de sortir de ce bureau, devenu au fil des jours une véritable prison. À l'extérieur, il s'ennuyait beaucoup moins, et allait à la rencontre des gens venus de plus en plus nombreux écouter Forlignac, dont le discours était chaque jour plus percutant et efficace. À défaut de trouver sa place dans l'équipe, Salah frayait avec les journalistes, ceux-ci espérant en retour lui soutirer des informations qu'il n'avait même pas.

Pour tuer le temps, il se décida alors à tenir un journal de bord, qu'il consignait dans un petit carnet qui ne le quittait jamais. Minutieusement, il y notait tout ce qu'il observait, se disant qu'à défaut de jouer un rôle dans la campagne, il en publierait les meilleurs

moments après l'élection.

Dans la page de gauche, il inscrivait tous les événements qui se déroulaient, aussi bien dans le quartier général de campagne, qu'au cours des meetings. La page de droite était en revanche réservée à ses impressions, ainsi qu'aux jugements, souvent tranchés, qu'il pouvait porter sur son entourage.

En ce qui concernait Forlignac, les mots « ambitieux », « gonflé », « séducteur », « habile », « versatile »,

« colérique », étaient ceux qui revenaient le plus souvent. Marcel était affublé de qualificatifs encore moins glorieux, comme « bidasse brut de décoffrage »,

« Monsieur Muscle », « mercenaire ». Damien, que Salah n'aimait pas du tout, était quant à lui « le gros fourbe », ou plus sommairement « numéro 2 ».

Et puis, il y avait enfin Francis. Une énigme pour Salah, qui lui rendait bien son inimitié, mais qui, au-delà de celle-ci, avait bien du mal à cerner les ressorts profonds du personnage. Ce Pied-noir, ancien des services secrets français et fils d'un membre actif de l'OAS, restait pour lui un mystère. Son dévouement inconditionnel à Forlignac n'avait cessé d'interpeller Salah, jusqu'au jour où quelqu'un lui donna enfin la clé de l'énigme.

Francis devait tout simplement la vie à Forlignac. Quelque dix ans plus tôt, il n'était qu'un junkie accro à l'héroïne et renié par ses anciens collègues et sa famille qui ne voulait plus entendre parler de lui. Totalement désocialisé, il vivait dans les rues d'El-Biar, un des quartiers bourgeois d'Alger, dormant à la belle étoile, vivant de menus chapardages, et revendant des doses d'héroïne aux enfants de la jeunesse dorée pied-noir, pour mieux s'approvisionner lui-même.

En quelques années, l'ancien agent secret était devenu une épave. Une véritable loque humaine, les avant-bras constellés d'une myriade de trous d'injection et qui passait le plus clair de son temps, lorsqu'il ne dealait pas, à vomir au bord des trottoirs. C'est d'ailleurs sur l'un d'entre eux que Forlignac l'avait un jour trouvé, enroulé dans une couverture à l'odeur nauséabonde, les yeux fiévreux et en proie à un délire obsidional.

Par quel miracle Forlignac s'était-il approché de ce corps moribond pour s'enquérir de son état ? Pour quelle raison le petit comptable du quartier de Bab-el-Oued s'était-il pris de sympathie pour le drogué sale et amaigri qui délirait sur un trottoir de la ville, non loin de son lieu de travail ? Pourquoi l'avait-il secouru, accompagné dans un abri d'accueil pour déclassés, lui rendant visite tous les jours et le poussant à entreprendre une cure de désintoxication ? Salah n'avait jamais réussi à obtenir de réponses satisfaisantes à ces questions. Toujours est-il qu'à ce moment-là, était née entre les deux hommes une de ces

amitiés indéfectibles et indestructibles que seul, le prix de la souffrance et de la reconnaissance pouvait sceller.

Remis sur pied, Francis Susini n'avait plus jamais touché à la drogue et avait décidé de payer sa dette en vouant sa vie à Forlignac. Spartiate, il vivait depuis des années dans une piaule non loin de l'appartement de celui-ci, se réveillant aux aurores et ne se couchant que très tard le soir, lorsque Forlignac était enfin rentré chez lui.

À force de gribouiller dans son carnet, les doutes de Salah étaient revenus en force. Plus il notait ses observations sur cet homme taciturne et revêche, et plus il se disait qu'il n'avait peut-être pas rêvé, que la mallette qu'il avait vue près de la sono était bien réelle et que l'attitude de Francis, juste avant l'explosion, était décidément plus que suspecte. Au point qu'il se demanda comment il avait pu, un temps, remettre en cause ses soupçons des premiers jours.

Au fil du temps, cette question était devenue obsessionnelle pour Salah, et sur son carnet, il alla jusqu'à griffonner un plan de l'estrade sur laquelle se trouvait Forlignac au moment de l'attentat, plaçant avec soin le matériel de sonorisation, Francis, ainsi que tous les autres protagonistes. Il essaya même d'appeler à Blida le poste de police responsable de l'enquête pour obtenir plus de renseignements sur la nature et la puissance de la bombe qui avait explosé. En pure perte, le préposé du commissariat lui ayant raccroché au nez dès qu'il entendit son nom.

Une fois encore, il avait tenté de s'en ouvrir à Forlignac. Qui avait piqué une colère noire, plaquant Salah contre le mur, le saisissant par le menton et vociférant :

– J'ai dit que je ne voulais plus jamais entendre parler de cette histoire. Tu m'entends ? Que ce soit bien clair, plus jamais ! Je pensais que tu avais compris que c'était n'importe quoi. Alors maintenant, ça suffit !

Puis relâchant son étreinte :

– J'ai d'autres chats à fouetter que d'écouter tes conneries. J'ai une campagne à mener, moi, et Francis m'est bien plus précieux que quelqu'un qui me fait perdre mon temps dans des théories du complot paranoïaques et ridicules. Alors que l'on se comprenne bien, avait-il prévenu, pointant un index menaçant vers Salah : soit tu arrêtes ce genre d'affabulations une fois pour toutes, soit je te vire illico presto !

Apeuré, Salah avait battu en retraite sans demander son reste. Probablement était-il encore en train de délirer et il savait à quel point l'ennui pouvait miner sa santé mentale et altérer ses capacités de jugement.

Au bureau en revanche, il se sentait de plus en plus mis à l'écart. C'est à peine si désormais on lui adressait la parole et les petites vexations mesquines et blessantes se multipliaient, comme pour lui

signifier qu'il était vraiment indésirable.

Une fois, c'était la chaise de son bureau qui disparaissait, une autre fois son ordinateur qui ne démarrait pas, une autre encore les serrures du quartier général qui avaient été changées sans qu'on ait pris la peine de l'en avertir. Sans compter enfin les multiples occasions où on omettait de le prévenir de la tenue d'un meeting, l'obligeant à passer des journées entières dans un bureau complètement déserté, alors que tous les autres collègues, sur le terrain, vaquaient à leurs occupations.

À plusieurs reprises, il fut tenté de poser sa démission. D'autant que l'attitude de Forlignac lui paraissait vraiment incompréhensible. À quoi bon l'engager, si c'était pour le marginaliser par la suite ? À quoi bon le payer, si c'était pour qu'il passe des journées entières à ne rien faire ? Manifestement, son comportement avait changé à son égard, alors que Salah se sentait légitimement en droit de recevoir un peu plus de sollicitude de sa part.

Dérouté par tant d'hostilité et d'ingratitude, il n'avait plus qu'une envie : rendre son tablier et partir, loin, loin de ce bureau inepte où l'ennui l'étouffait, comme un éteignoir.

Invariablement, le souvenir de Taous et de ses responsabilités paternelles le ramenait à la réalité. Pour un Indigène, avoir un emploi rémunéré et à la hauteur de ses qualifications était une chance insigne. Allait-il la gâcher par manque de courage et d'opiniâtreté, et retourner à son quotidien de chômeur désargenté ?

Que dirait-il alors à sa famille, si fière d'avoir enfin vu un des siens se faire une petite place au sein de l'élite d'un pays qui d'ordinaire ignorait et méprisait totalement ses Indigènes ? Il décida de rester.

Chapitre 7

Ce meeting-là, Salah ne l'aurait raté pour rien au monde. Le premier de Forlignac à Alger, trois mois à peine après le début d'une campagne que personne n'avait vue venir et qui s'en était allée crescendo. Le lieu choisi par Forlignac était tout sauf anodin. La Place du Forum, en contrebas du Palais du Gouverneur général, et surtout, l'endroit même où de Gaulle, depuis le balcon du siège du gouvernement, avait lancé son fameux « Je vous ai compris ».

Depuis, de l'eau avait coulé sous les ponts. Les fellaghas avaient perdu leur pari, les maquis de Kabylie et des Aurès impitoyablement nettoyés, et le Putsch des Généraux, en 1961, avait renvoyé le héros du 18-Juin à Colombey-les-deux-Eglises. L'armée, soutenue par une mystérieuse Organisation Armée Secrète algérienne, avait alors placé François Mitterrand, un opportuniste aux dents longues au pouvoir, qui avait accepté sans trop se faire prier d'incarner la façade civile du nouveau régime militaire. Chantre de la France « une et indivisible » depuis son passage au ministère de l'Intérieur, Mitterrand avait aussitôt mis fin aux pourparlers avec le FLN et accordé à l'armée les pleins pouvoirs en Métropole.

Deux ans plus tard, il se faisait élire président de la République, et octroyait aux Pieds-noirs ce qu'ils avaient toujours réclamé : un statut inédit de Gouvernorat général autonome, mais rattaché à la France. Avec trois conditions : une liberté d'établissement perpétuelle pour les Français qui souhaiteraient s'installer en Algérie, un « monopole exclusif » accordé aux entreprises françaises œuvrant dans l'ancienne colonie, et un droit de regard de la Métropole sur la désignation du Gouverneur général.

Grâce à Mitterrand, les Pieds-noirs régnaient en maîtres à Alger. L'armée avait quitté le pays quelques années après que de Gaulle avait été assassiné à son domicile par un illuminé, et l'ordre public était assuré par une très efficace police de milice, au sein de laquelle avaient été versés tous les anciens de l'Organisation Armée Secrète.

C'est en voyant la foule amassée sur la place que Salah mesura la réussite de Forlignac, depuis le fameux premier meeting de Blida. Les journalistes étaient présents en nombre, et une multitude de caméras étaient braquées sur le pupitre à l'allure très officielle derrière lequel Forlignac officiait, et sur lequel on pouvait lire en lettres capitales argentées : « Forlignac, candidat au Gouvernorat général ».

Depuis deux semaines, les médias avaient fait du nouveau candidat

leur coqueluche. Pas un journal télévisé où il n'était invité, aussi bien pour commenter l'actualité politique que la récente invasion des criquets migrateurs dans les Hauts-plateaux, ou quelque autre question subalterne. Et pour cause. Là où il allait, Forlignac faisait exploser l'audimat. Les réseaux sociaux également, témoignaient de son ascension fulgurante, au point qu'il avait dû engager en urgence des étudiants pour en assurer la modération, même s'il ne dédaignait toujours pas poster lui-même de temps à autre des messages bien sentis. Sa dernière vidéo, publiée sur YouTube affichait plus d'un million de « vus », un chiffre faramineux pour un pays d'à peine 15 millions d'âmes.

Les flics en civil étaient partout. Officiellement pour assurer sa sécurité en raison du risque d'attentat, en réalité « pour l'espionner », avait juré Forlignac qui avait dû, de mauvaise grâce, accepter leur présence, après l'avoir pourtant lui-même exigée. Un mois plus tard, à force de protestations enflammées, il obtiendrait d'ailleurs leur retrait.

Un peu partout, parsemés au milieu de la foule, une multitude de jeunes supporters agitaient des fanions aux couleurs du candidat. Salah se demanda par quel miracle un politicien désargenté pouvait financer, en à peine quelques mois, une campagne d'un tel niveau. L'explication officielle était que via internet, Forlignac levait et capitalisait un très grand nombre de petits dons d'anonymes, séduits par le nouvel homme politique. Plus prosaïquement, il semblait en réalité qu'il avait fini par réussir à nouer des contacts privilégiés avec quelques patrons pieds-noirs richissimes et ultranationalistes, pas mécontents de voir émerger une personnalité susceptible de mettre fin au règne insipide du vieux Pujol, trop aligné sur la Métropole.

Francis, en chef d'orchestre accompli, semblait doué du don d'ubiquité. Ombrageux, mais compétent, il était omniprésent, avec sous ses ordres une très efficace équipe de petites mains qui veillaient au bon fonctionnement des opérations.

Marcel et Damien ne lâchaient pas Forlignac d'une semelle et l'accompagnèrent lorsqu'il se dirigea vers le pupitre, vêtu d'un complet-veston noir impeccable, avant de s'aligner derrière lui, le regard furetant aux alentours, à l'affût de la moindre menace.

Forlignac s'approcha de la grande chaire. Il portait désormais des lunettes à large monture qui lui donnaient un air particulièrement sérieux. Il jeta un œil furtif au prompteur transparent à quelques dizaines de centimètres de lui, puis tapota le micro pour vérifier qu'il était bien branché.

Le brouhaha de la foule s'éteignit aussitôt.

« Mes chers compatriotes, frères et sœurs algériens ! Autant vous le dire tout de suite, ici, dans ce haut lieu chargé d'Histoire, attaqua-t-il d'emblée en tapant de l'index sur son pupitre, personne ne vous a

compris ».

Et il répéta, en articulant lentement : « Personne ne vous a compris ! »

Une immense clameur s'éleva aussitôt, et un tonnerre d'applaudissements salua la déclaration liminaire du candidat.

Forlignac les fit taire d'un petit mouvement de la main, et poursuivit :

« Non, ce que mon illustre prédécesseur a proféré ici, il y a maintenant plusieurs décennies, était une forfaiture, un immense mensonge qui a bien failli nous précipiter collectivement dans une catastrophe sans nom. Un mensonge indigne de la stature historique de celui qui osé le clamer, toute honte bue, et qui a bien heureusement fini au cimetière de l'Histoire. Car jamais, au grand jamais, personne n'a été capable de comprendre le peuple pied-noir. Ne parlons même pas des Indigènes, qui ont toujours été imperméables à notre grande œuvre civilisatrice. Mais parlons plutôt des Français. Oui, de nos frères français, tellement proches de nous culturellement, et dont on aurait pu attendre un peu plus de compréhension et oui, j'ose le dire, un peu plus d'amitié. Même si, c'est vrai, convenons-en : il y a maintenant un demi-siècle, la France a, vis-à-vis de nous, accompli son devoir historique. Sans elle, notre pays aurait été entre les mains des fellaghas, et Dieu seul sait ce que ces sauvages en auraient fait ! »

Il s'interrompit un court instant, balaya l'assistance du regard, puis martela :

« Mais notre dette, nous l'avons payée ! »

« Je vous le redis une bonne fois pour toutes, pour être sûr d'être bien compris de vous tous : notre dette, nous l'avons payée ! »

Nouveau tonnerre d'applaudissements.

« Depuis les années 60, combien d'entreprises de la Métropole jouissent d'un scandaleux monopole, ici, chez nous, exploitant entre autres richesses, notre pétrole ? Hein ? Combien ? Eh bien je vais vous le dire, car j'ai le chiffre exact : 1789 ! Près de 2000 sociétés françaises se servent donc impunément sur la bête depuis plus de cinquante ans ! Cela, vous appelez ça comment, si ce n'est payer sa dette ? »

Et il continua, alors qu'un murmure d'approbation s'élevait de l'assemblée :

« Et puis, depuis les années 60, combien de Français de Métropole se sont installés ici, sur les terres de nos ancêtres ? Là aussi, j'ai le chiffre que Vincent Pujol et ses maîtres cherchent à nous cacher : 3 millions mes amis, 3 millions, soit bientôt plus que nous, les Pieds-noirs ! Qu'est-ce que ce chiffre effarant signifie ? Eh bien, c'est très simple : il veut dire que vous, mesdames et messieurs, allez être minoritaires dans votre propre pays ! Que vos enfants ne seront plus ici, chez eux !

»

Et il conclut, en tapant du poing :

« Alors, je vous le dis franchement : je n'ai rien contre nos amis français, mais ce remplacement progressif de notre population par des Métropolitains est inacceptable ! »

« Oui mes amis, ce grand remplacement est intolérable, et moi, Jean de Forlignac, vous promets d'y mettre fin, pour que nous puissions enfin jouir des fruits de notre prospérité. Comment, me direz-vous ? »

Puis, après un petit temps de latence :

« Eh bien c'est très simple : moi gouverneur général, je ne serai pas le laquais du gouvernement français.

Moi gouverneur général, je nationaliserai les compagnies pétrolières françaises.

Moi gouverneur général, je taxerai les entreprises françaises établies en Algérie.

Moi gouverneur général, j'interdirai les essais nucléaires dans le Sahara.

Moi gouverneur général, j'instaurerai un permis d'établissement pour les Français en Algérie.

Moi gouverneur général, je supprimerai les allocations familiales pour tous les Indigènes dès le deuxième enfant, car ils en font trop.

Moi gouverneur général, j'exonérerai d'impôt sur le revenu toutes les familles algériennes.

Moi gouverneur général, j'organiserai enfin un référendum d'autodétermination pour que les Algériens prennent leur destin en main et je... »

Il fut interrompu par une salve d'applaudissements. Le mot « autodétermination » avait visiblement fait son effet, et l'assemblée s'était levée pour lui rendre hommage.

Forlignac la calma d'un petit mouvement des mains.

« Mais attention ! Attention, car nous sommes des gens civilisés. Nous ne sommes pas des Français, mais nous ne sommes pas des fellaghas, et encore moins des extrémistes. Nous sommes aussi de souche européenne et à ce titre pétris de l'Esprit des Lumières. Ce que je propose donc pour mon pays et pour vous, mes chers compatriotes, c'est un changement pacifique en dehors de toute violence. Un changement par les urnes et respectueux des autres. Je m'engage ainsi solennellement à ce que tous les droits des Français établis chez nous soient intégralement préservés. En temps et en heure, ils pourront même, s'ils le souhaitent, opter pour la nationalité algérienne ! »

Alors, qu'au premier rang, des enfants agitaient à tour de bras des drapeaux sur lesquels on pouvait lire « Tous avec Forlignac », retentit soudain, dans une synchronisation parfaite, le célèbre « Hymne des Pieds-noirs et des Français d'Afrique ».

Forlignac posa aussitôt sa main droite sur sa poitrine, à l'américaine, tandis que tout le monde se levait pour l'imiter.

Pris par l'effet de groupe, Salah se leva lui aussi, puis se rassit, se rappelant l'incongruité d'un tel geste vu sa condition d'Indigène. Son cœur commença à cogner dans sa poitrine, et un sentiment d'oppression l'étreignit brusquement. Il mesura soudain avec terreur avec quelle puissance le charisme de Forlignac pouvait s'exercer, au point de l'amener malgré lui à adhérer à son discours, alors même que celui-ci incarnait la négation de l'existence de son peuple.

En proie à un immense sentiment de solitude, il inspira profondément. Pour la première fois, il prit conscience que Forlignac allait bien pouvoir gagner son pari fou, et remporter le Gouvernorat. C'en serait alors fini de l'Algérie telle qu'il l'avait toujours connue et ce saut dans l'inconnu n'augurerait rien que du sang et des larmes pour les Indigènes.

Découragé, pris d'un haut-le-cœur et dégoûté de lui-même, il n'eut plus aucune envie d'être là. Plus envie de suivre cette campagne inquiétante. Plus envie de subir les avanies de Francis. Forlignac ne le fascinait plus, ne l'amusait plus du tout. Pire, il commençait même à lui faire vraiment peur. Et soudain, il éprouva le besoin de rentrer chez lui, de retrouver sa fille et la fraîcheur candide de son enfance, loin de ce monde nauséabond qui ne serait jamais le sien, loin de la politique et de ses ambitions, loin de cet être déconcertant et de l'emprise qu'il pouvait exercer sur les âmes.

Il se leva, et quitta discrètement la Place du Forum. Avec la ferme intention de ne plus jamais revoir Forlignac. Cette fois, sa décision était vraiment prise : il allait démissionner.

Chapitre 8

Salah s'éloigna rapidement et s'engouffra dans la première bouche de métro venue. Il faisait presque nuit, et il lui tardait de rentrer chez lui. Il descendit trois stations plus loin, à hauteur de Belcourt, où il habitait depuis la naissance de sa fille.

Longtemps réservé aux Pieds-noirs les plus pauvres, le quartier devait sa notoriété au fait qu'il avait vu naître l'unique Prix Nobel algérien, Albert Camus. Depuis une vingtaine d'années, la population pied-noir était peu à peu remplacée par une petite bourgeoisie indigène, issue de l'éphémère Plan de Constantine, naguère engagé par De Gaulle, et soucieuse de rompre la ségrégation spatiale qui la confinait depuis le début de la colonisation aux alentours de la Casbah.

Zohra et Salah avaient été heureux d'y trouver refuge. Outre qu'il maintenait le couple éloigné de l'emprise de leurs familles respectives, l'endroit témoignait d'une mixité rare qui laissait présager l'espoir d'un avenir plus harmonieux entre les communautés et qui les avait séduits d'emblée. Salah traversa la Place Jeanne-d'Arc, contourna la fontaine qui trônait en son milieu, et entra dans son immeuble. Rentré plus tôt que prévu, il allait pouvoir libérer la nounou qui, tout au long des semaines précédentes, avait été sollicitée plus que de raisonnable. Cette dernière adorait Taous qui le lui rendait bien, et Salah n'ignorait pas à quel point la vieille nourrice du bled, depuis la mort de Zohra, avait su lui prodiguer une affection maternelle bienvenue. Salah avait même un temps, songé à l'augmenter, un projet qui allait rester lettre morte maintenant qu'il quittait son emploi.

Le côté positif, c'était en revanche qu'il allait avoir beaucoup plus de temps à consacrer à sa fille.

C'était l'été, et l'immeuble était particulièrement calme, la plupart des voisins ayant rejoint, pour les vacances, le bord de mer, dont les températures étaient bien plus clémentes. Pour ne pas déranger sa voisine de palier, notoirement insomniaque, Salah veilla à ne pas faire de bruit en sortant de l'ascenseur.

La porte de son appartement était entrouverte. Il pesta contre la nounou, qui malgré toutes ses consignes de sécurité, la maintenait ainsi pour créer un courant d'air, les soirs de grande chaleur. Taous devait dormir. Il poussa la porte, entra dans le hall et buta sur un objet volumineux qui traînait par terre. Machinalement, il chercha l'interrupteur qui actionnait la lumière et l'enclencha. Le sol ressemblait à un champ de bataille. Tabourets, commode, chaises

gisaient à la renverse, au milieu d'amas de papiers éparpillés çà et là. Brisé en plusieurs morceaux, le grand miroir qui permettait chaque matin à Salah de vérifier une dernière fois sa mise avant de sortir pendait piteusement en diagonale sur le mur, auquel il n'était plus rattaché que par une seule extrémité.

Salah prit peur et cria : « Taous, El-Hadja, vous êtes là ? Répondez-moi, vous êtes là ? » En tremblant, il se précipita vers la chambre de sa fille, manquant de tomber, se prenant les pieds dans les meubles par terre. La pièce était propre et bien ordonnée, mais vide, le lit de la petite défait, comme si l'enfant avait brusquement été tirée de son sommeil. Il rebroussa chemin en criant le nom de sa fille, et examina fébrilement les autres pièces de la maison. Personne. Dans le salon, il trouva le fauteuil où la nounou terminait d'ordinaire sa soirée en égrenant son chapelet, tout en regardant la télévision. Personne non plus.

« Taous, El-Hadja ? Répondez-moi ! Vous êtes où ??? » Salah s'effondra. Ce n'était pas possible ! Jamais la nourrice n'aurait pris l'initiative de sortir Taous aussi tard le soir. Qui plus est sans même veiller à le prévenir ou au moins à lui laisser un message à l'entrée de la maison. Elle savait que l'enfant, malade, avait besoin d'une hygiène de vie irréprochable. Et puis, quelle signification donner à ce hall d'entrée chaotique, où clairement, une lutte avait eu lieu ? Fou d'inquiétude, il se saisit de son téléphone portable et composa le numéro de la nounou. Après trois sonneries, le répondeur se mit en route. Il raccrocha sans laisser de message et, de frustration, jeta violemment l'appareil par terre. Pour se raviser aussitôt, le ramasser et taper fébrilement un SMS pressant.

« VOUS ÊTES OÙ ??? RAPPELEZ-MOI DÈS QUE POSSIBLE !!! »

Machinalement, il prit une chaise, la remit à l'endroit et s'assit dessus, en état de quasi-sidération, immobile au milieu du désordre ambiant. L'un de ses pires cauchemars était devenu réalité. Combien de fois avait-il imaginé, depuis la mort de Zohra, qu'il perdait son enfant, égaré dans la foule d'une kermesse ou d'un parc d'attractions ? Combien de fois avait-il promis à Zohra, tout au long de sa terrible maladie, qu'il saurait prendre soin de leur enfant ? Son regard hagard se posa sur le chapelet de la nourrice qui traînait sur le sol, derrière la porte d'entrée. Pris d'une subite inspiration, il se précipita dans la cuisine et ouvrit brusquement le réfrigérateur. L'insuline de Taous n'était plus là.

Hésitant entre la frayeur et le soulagement, il se mit à déambuler nerveusement dans l'appartement, sans savoir quoi faire, terrassé par la disparition de sa fille. Il s'assit dans un fauteuil et se prit la tête entre les mains. Il fallait qu'il se calme afin de pouvoir réfléchir. Il

inspira profondément et tenta de raisonner.

N'eût été le désordre dans le vestibule d'entrée, il aurait conclu que pour une raison ou une autre, Touas et sa nounou avaient dû sortir, une thèse accréditée par l'absence de l'insuline dans le réfrigérateur. En revanche, l'état du hall attestait de la violence dont les lieux avaient été le théâtre.

Clairement, il se passait quelque chose d'anormal. Plus que ça : quelque chose de très inquiétant, et il lui semblait désormais évident que sa fille et la nourrice avaient été enlevées. Et par quelqu'un qui était informé de la maladie de Taous.

Il prit à nouveau son téléphone et commençait à composer le numéro de la Milice, quand il sursauta, surpris par le ding-dong familier de la sonnette d'entrée.

Chapitre 9

Salah se précipita vers la porte d'entrée et jeta un regard par l'œil-de-bœuf. Le visage de l'homme qui attendait de l'autre côté lui était inconnu. Mais c'était sans aucun doute un Indigène, d'un âge certain, au teint hâlé et affublé d'une courte, mais épaisse barbe poivre et sel.

– Qui est là ? demanda Salah en arabe.

– Taous, entendit-il pour toute réponse.

Salah ouvrit aussitôt la porte. L'homme le bouscula et fit irruption dans le hall d'entrée.

– Inutile de prévenir la Milice, ni qui que ce soit d'autre, lança-t-il en désignant le portable que Salah avait à la main. Posez ce téléphone et écoutez-moi.

– Où est ma fille ? Vous avez prononcé son nom, où est-elle ? Vous savez où elle est ? Dites-moi où elle est !

– Elle est en sécurité, se borna à répondre l'inconnu.

– Salaud, c'est vous qui l'avez enlevée ! hurla Salah qui, pris d'une soudaine furie, se jeta violemment sur lui, avant de tenter de lui asséner un coup de poing.

L'homme esquiva la frappe avec nonchalance et répliqua d'un direct sur son plexus. Le souffle coupé, Salah s'effondra.

– Qui êtes-vous ? haleta-t-il. Que voulez-vous ? Où est ma fille ?

– Je vous l'ai dit. Elle est en sécurité. Du moins pour l'instant, ajouta l'inconnu avec un air vaguement menaçant. Quant à savoir qui je suis, c'est inutile. Retenez simplement que mes frères d'armes m'appellent Abou Ammar.

Salah comprit aussitôt.

– Le FLN ! Vous êtes du FLN !

Comme tout le monde, Salah connaissait la signification des patronymes qui commençaient par le préfixe

« Abou ». Tous les chefs clandestins du FLN se faisaient appeler ainsi, pour garantir leur anonymat. L'homme qui lui faisait face devait donc avoir un grade important dans l'organisation paramilitaire, chassée des maquis par l'armée et dont certains membres avaient ensuite trouvé refuge dans les villes.

Depuis la Bataille d'Alger, son pouvoir de nuisance s'était considérablement amoindri, d'abord sous les coups de boutoir portés par Massu, puis par la redoutable Milice. Au fil des ans, les attentats avaient été en se raréfiant, jusqu'à quasiment disparaître. Au point que plus personne ne craignait désormais le FLN urbain, dont ne

subsistaient, faute de recrues, et à Alger uniquement, que quelques cellules clandestines, désœuvrées et nostalgiques de la grandeur de leur guérilla déchue.

Depuis quelques années, il se disait d'ailleurs que l'organisation, réduite à quelques dizaines de personnes à peine, s'était autodissoute. D'autres affirmaient en revanche qu'elle se cherchait un second souffle et tentait de ressusciter ses cellules dormantes.

Abou Ammar était-il une survivance du passé, ou incarnait-il plutôt la promesse d'un nouvel avenir pour le FLN ? Au vu de son âge, Salah opta pour la première alternative. L'homme devait en effet avoir près de 70 ans. Trapu, le visage long surmontant un double-menton honorable, il devait mesurer à peine 1 mètre 70, et sa taille épaisse dénonçait un embonpoint que sa saharienne ample ne parvenait pas à cacher complètement.

À des années-lumière du guérillero averti et entraîné qu'il avait dû être quelque 40 ans plus tôt.

Son regard sombre et perçant, son nez aquilin et ses fines lèvres nerveuses et dénuées de toute émotion indiquaient en revanche que l'homme était doté d'une farouche détermination.

Salah se demanda d'ailleurs ce qu'il pouvait bien faire dans la vie civile.

– Que me voulez-vous ? Pourquoi avez-vous pris ma fille ? Est-ce comme ça qu'on traite un compatriote ?

– Votre fille va bien, elle est entre de bonnes mains. Et vous devriez savoir que le FLN ne se reconnaît comme seuls compatriotes que ses frères d'armes. Les autres, ajouta Abou Ammar avec une moue de mépris, ont choisi la passivité et la résignation, voire même l'accointance avec l'ennemi. Comme vous.

Salah préféra ne pas relever la pique et attaqua :

– Ma fille est malade. Je vous jure que s'il lui arrive quoi que ce soit, je vous poursuivrais jusqu'en enfer.

– Vous ne ferez rien du tout. Personne ne peut nous imposer quoi que ce soit quand on est sur notre territoire, ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais. Le FLN est souverain chez lui, ajouta-t-il, faisant montre d'une assurance grandiloquente que la réalité du terrain contredisait depuis très longtemps.

– Écoutez, moi, je ne fais pas de politique. Je veux juste ma fille. Rendez-moi ma fille, c'est tout. Elle est malade. – Votre enfant est saine et sauve. Nous sommes au courant de son état et la vieille a pris ses médicaments.

Donc tout ira bien. Du moins, si vous faites ce que l'on vous demande...

Salah s'assit et saisit sa tête entre ses mains.

– Je ferai tout ce que vous voudrez. Tout ce que vous voudrez,

souffla-t-il. Mais je ne suis qu'un obscur sociologue et pas du tout un homme de terrain. Je ne vois vraiment pas en quoi quelqu'un comme moi pourrait être utile au FLN.

– Tout Indigène peut potentiellement servir la cause de sa patrie. Et le temps est venu que vous fassiez votre part pour elle.

– Quelle cause ? Quelle patrie ? ne put s'empêcher de rétorquer Salah, soudain indigné. Le combat est perdu depuis longtemps et pour moi la seule arme qui vaille aujourd'hui est celle du stylo, et encore ! Vos fusils et vos bombes n'ont rien donné, le peuple ne vous suit plus depuis bien longtemps ! Enfin bon, qu'importe ! Ma fille n'a rien à voir avec tout ça. Rendez-la-moi !

– Votre fille a tout à voir avec ça, rétorqua Abou Ammar. Dans le combat que nous menons, nul n'est innocent. Pas même une enfant. Pas même votre enfant. Chacun a le devoir de contribuer à la lutte commune pour libérer la patrie.

– Pas même une enfant ? Mais vous êtes fou ? Pourquoi vous en prendre à elle, une Indigène de surcroît ? s'étrangla Salah. Je croyais que votre combat était contre les Français !

– Contre les Français, bien sûr. Mais aussi contre tous ceux qui les soutiennent.

– Mon Dieu, mais vous racontez n'importe quoi ! Vous êtes défaits depuis longtemps et votre combat est fini, vous entendez ? Fini ! Les Français vous ont éliminés, et ils n'ont plus besoin d'être soutenus par qui que ce soit ! Alors franchement, cessez avec vos balivernes bourrées d'idéologie et dites-moi où est ma fille !

Abou Ammar se leva, s'approcha de Salah, et cogna brusquement du poing sur la table. Effrayé, Salah sursauta.

– Vous êtes exactement ce que nous haïssons ! Un Arabe mou, amorphe, indécis, aliéné par deux siècles de colonisation, au point de ne même plus savoir quelle est son identité. Alors non, vous n'êtes pas innocent dans ce qui se passe dans ce pays maudit. Au contraire, vous êtes l'incarnation de la réussite du projet de déculturation coloniale. Vous, aussi bien que votre enfant. Il dévisagea Salah avec dégoût.

– Mais n'ayez aucune crainte pour votre petit confort familial : votre gamine, nous vous la rendrons en temps utile. Dès qu'elle aura accompli son rôle.

– Son rôle ? Quel rôle ? Une enfant, et malade en plus ? Bon, ça suffit, je vais appeler la Milice, dit Salah en se redressant et en tentant d'écarter Abou Ammar.

– Faites ça et vous ne la reverrez plus jamais ! lança l'homme, avec un ton impassible qui acheva de glacer Salah. Salah se rassit aussitôt.

– Que voulez-vous ? Qu'attendez-vous réellement de ma fille ?

demanda-t-il, résigné.

– D'elle rien, mais de vous, tout ! À moins que vous ne souhaitiez la voir mourir...

– Mais pourquoi vous en prendre à elle ? Il suffisait de me contacter directement ! Ce n'est qu'une gamine inoffensive...

L'autre ne releva même pas.

– Forlignac !

– Quoi, Forlignac ?

– Vous travaillez pour lui...

– Oui... Euh enfin non, plus vraiment. Je démissionne demain...

– Non, vous ne démissionnerez pas... Nous avons besoin de vous là-bas.

– Besoin de moi ? Jamais ! Je vous ai dit que je ne veux plus travailler avec ce type !

– Vous ferez ce que nous vous demandons, sinon votre fille mourra.

Salah prit peur et comprit qu'Abou Ammar était vraiment sérieux.

– Non, non ! S'il vous plaît. Ne la touchez pas ! implora-t-il. Je ferai ce que vous voudrez... Mais laissez la tranquille.

Abou Ammar prit une chaise, s'assit à côté de lui, et le regarda posément.

– Ce que nous voulons est très simple : nous voulons que vous tuiez Forlignac.

Salah se sentit défaillir. Insensé, c'était totalement insensé. Décidément, sa vie se transformait en véritable cauchemar.

– Moi ? Mais vous êtes fou ! Complètement fou ! Tuer Forlignac ? Mais pourquoi ? Il ne vous a rien fait !

– Rien fait ? Je hais tout ce que cet homme représente, lança le vieux rebelle en se penchant vers Salah avec son regard sombre, empreint d'une animosité farouche. Nous le surveillons depuis plusieurs mois, et l'évolution de la situation nous déplaît au plus haut point. Ses meetings attirent de plus en plus de sympathisants et son discours trouve actuellement un écho évident auprès des Pieds-noirs ! Un écho qui laisse présager le pire !

Il s'interrompit un instant, avant de reprendre :

– S'il est élu, et nous pensons qu'il sera élu, nous Indigènes, deviendrons définitivement des parias sur notre propre terre, avec plus aucune chance de voir notre sort s'améliorer un jour. Forlignac gouverneur général, c'est l'aboutissement ultime du processus colonial qui nous mènera droit dans des bantoustans, comme jadis, les Noirs d'Afrique du Sud, et aujourd'hui, les Palestiniens en Israël. Nous n'avons déjà pas d'existence politique, nous perdrons même toute liberté de circulation. Jusqu'à l'extinction de notre peuple, soit par la démographie, soit par l'assimilation. Alors pour nous, mieux vaut encore Pujol que Forlignac. Au moins, le vieux gâteux représente-t-il

la garantie que la Métropole aura un œil sur ce qui se passe ici !

Il ajouta, devant l'incrédulité qu'exprimait le visage ébahi de Salah :

– Oui, c'est vrai, même si nous l'avons combattue, nous préférons encore l'autorité de la Métropole au pouvoir réactionnaire que ce fou va vouloir instaurer.

Salah le dévisagea, pensif. Et s'il avait raison ? Forlignac jusqu'à présent n'avait pas brillé pour son empathie pour les Indigènes, auxquels il n'avait accordé aucune velléité émancipatrice. La seule chose qui lui importait, c'était les droits des Algériens. Comme beaucoup d'Européens, il vivait avec les Indigènes, mais sans les voir, si ce n'était en les percevant comme une vague menace qu'il était indispensable de tenir sous contrôle. D'où probablement d'ailleurs, l'engagement dans sa campagne d'un conseiller aux affaires indigènes.

D'un autre côté, se dit Salah, Forlignac ou Pujol, c'était blanc-bonnet et bonnet-blanc et il ne voyait pas en quoi l'avènement d'un nouveau gouverneur général ferait empirer une situation qui était déjà dramatique pour les Indigènes.

Salah se sentit soudain vaguement honteux. Et s'il était vraiment devenu ce que Zohra, et maintenant Abou Ammar, lui avait tant reproché d'être ? Un Indigène vassalisé, qui à l'instar de l'immense majorité de son peuple, s'était résolu à vivre dans une avilissante soumission ? – Je sais ce que vous êtes en train de vous dire, lui lança Abou Ammar, comme s'il lisait dans ses pensées. Vous croyez que ça ne changera rien et que les carottes sont déjà cuites. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle nous estimons que les gens comme vous sont notre principal problème. Parce que notre vrai problème, au fond, ce ne sont ni les Français ni les Pieds-noirs. C'est vous, c'est cette majorité silencieuse que nous avons eu tant de mal à réveiller dans le passé et qui aujourd'hui comme vous, a intériorisé la défaite, acceptant passivement une vie déshonorante de morts-vivants, sous le joug du régime colonial.

À nouveau, il fit trembler la table de son poing vigoureux.

– Alors je vous le dis ! Jamais nous ne nous résignerons et nous sommes prêts à mourir pour que vive notre pays ! Forlignac est désormais un objectif prioritaire du FLN. Il faut l'éliminer. À tout prix et quoi qu'il puisse nous en coûter. D'autant que cette action d'éclat aura en plus le mérite de raviver la flamme de tous nos frères et sœurs nationalistes, de leur montrer que notre pouvoir de nuisance est encore entier.

Il poursuivit.

– Et pour cela, nul n'est mieux placé que vous pour le faire. Parce que le grand obstacle que nous rencontrons, c'est ce petit fils de pute de Francis, qui est pour être une merde atrabilaire, n'en est pas moins pour autant un vrai professionnel. Il a très bien travaillé et la

protection rapprochée de Forlignac est aujourd'hui complètement bétonnée.

– Pas si bétonnée que ça, l'interrompt Salah. Un attentat a bien failli l'emporter. Et moi avec.

Abou Ammar se tut, le dévisagea d'un air étrange, puis haussa les épaules. – Un attentat ? Oui, si vous voulez ! On peut dire ça comme ça. Mais bon, là n'est pas la question, éluda-t-il. Ce qui nous intéresse, c'est que désormais, vous êtes le seul Indigène capable d'approcher Forlignac de près.

Et Abou Ammar expliqua à Salah le plan délirant que le FLN avait conçu pour mettre Forlignac « hors d'état de nuire ». Durant de longues minutes, il lui dévoila les détails de la mission qui lui avait été assignée : empoisonner le candidat avec du polonium, fourni par des « amis des anciens pays de l'Est », avait-il tenu à se préciser.

La seule chose que Salah aurait à faire, c'était de profiter d'un moment d'inattention du politicien pour verser discrètement le poison dans une de ses boissons.

Éberlué, Salah l'écouta ensuite lui expliquer avec une intense satisfaction, les caractéristiques de ce poison dont il n'avait jamais entendu parler auparavant. Des milliers de fois plus radioactif que le radium, le polonium était extrêmement toxique. Au point que quelques microgrammes à peine suffisaient à tuer quelqu'un. Et d'une mort atroce en plus, puisqu'une fois diffusé dans l'organisme, il s'attaquait progressivement aux organes vitaux, tuant à petit feu la victime, aussi sûrement qu'un cancer l'aurait lentement rongée.

« Perte de cheveux, saignements du nez, infections à répétition... il va mourir d'une longue et atroce agonie. Cette méthode est décidément d'un raffinement à la hauteur de nos amis de l'ancien KGB », conclut Abou Ammar avec délectation.

« Et le plus beau, c'est qu'il ne se doutera jamais de quoi que ce soit. Peut-être ne saura-t-il même pas de quoi il sera réellement mort. Le crime parfait en somme. »

– Tout cela, c'est bien joli, coupa Salah. Joli, mais complètement délirant. Jamais je ne ferai une chose pareille. Je ne suis pas un imbécile, je n'ai pas envie de mourir irradié moi non plus ! Qui élèvera ma fille dans ce cas ? Hein ? Qui ? Vous, du FLN ? Sérieusement, trouvez quelqu'un d'autre pour faire cette saloperie !

– Vous ne risquez rien ! Le polonium n'est dangereux que s'il est avalé ou inhalé. En temps utile, nous vous le fournirons sous la forme d'un tout petit sac à tremper comme un vulgaire sachet de thé, puis à retirer. Si vous ne faites pas le con et le manipulez avec attention, il ne vous arrivera rien. Absolument rien...

Salah se calma aussitôt. C'était donc bien dangereux, mais moins qu'il ne l'avait cru de prime abord. Sauf qu'il n'avait aucune envie de

se lancer dans une telle folie. Il n'en avait pas la force physique, et encore moins les capacités mentales, se voyant mal jouer à l'agent secret à son âge.

– Franchement, je suis vraiment désolé, déclara-t-il d'un ton qui se voulait conciliant, mais je ne me sens pas en mesure de faire ça. Je n'ai jamais tué quelqu'un de ma vie et ce n'est pas maintenant que je vais commencer, argumenta-t-il. Le Coran n'a-t-il pas dit :

« Qui tue un homme, tue l'humanité entière » ?

À la grande surprise de Salah, Abou Ammar éclata de rire.

– Ça y est, le voilà qui me sort la religion maintenant. Mais qu'en savez-vous de la religion, vous qui comme tous vos frères perdus n'êtes même pas capable de lire l'arabe ?

Comme l'immense majorité des Indigènes, Salah, passé par l'école laïque imposée par la République, ne maîtrisait pas la langue arabe, dont il ne parlait que la forme dialectale. Seuls les enfants issus de l'école coranique ou éduqués dans les milieux islamistes, une infime minorité, étaient capables de lire et d'écrire dans la langue du Coran.

– Bref, l'heure n'est pas à la théologie de bas étage. Et puis au FLN, nous nous réclamons plus du Che que d'Allah, qui n'a pas beaucoup aidé notre peuple jusqu'à présent. Nous avons des frères croyants parmi nous et nous les respectons. Mais nous préférons privilégier l'action à l'incantation divine. Et l'action, à partir de maintenant, c'est vous !

– Non, non, je n'en suis pas capable, s'insurgea Salah avec véhémence. Vraiment pas capable ! Je vais foirer et ce sera pire après. Déjà, Forlignac est de plus en plus paranoïaque. Il est persuadé que Pujol veut l'éliminer et Francis multiplie les mesures de sécurité. Je vous en prie, ne me demandez pas ça, je ne serai pas à la hauteur. D'autant qu'ils se méfient de moi. Depuis plusieurs semaines, je ne suis plus en odeur de sainteté. Ils ne me tiennent au courant de rien et ne m'informent pas de leurs projets. En vérité, c'est à peine si je suis toléré. C'est d'ailleurs pour ça que je souhaite démissionner. J'ai compris que ma place n'est pas là-bas. Et vous, maintenant, vous voulez me remettre dans ce merdier !

Abou Ammar se leva et le toisa avec mépris.

– Voilà pourquoi le FLN n'a jamais aimé les intellectuels comme vous, des dégonflés imprégnés d'un soi-disant Esprit des Lumières dont ils n'ont jamais vu la couleur ! Tout ce que vous voulez depuis plus d'un siècle c'est d'être reconnus comme des Français, sous prétexte que vous avez fait des études. Mais vous n'avez toujours pas compris qu'ils ne vous traiteront jamais comme les leurs ? « Liberté, égalité, fraternité », c'est pour eux, pas pour les Indigènes !

Il poursuivit avec une colère à peine contenue. – Mais le pire de tout c'est que dès qu'on vous demande d'agir, vous vous dérobez ! Tout ce

que vous savez faire, c'est attendre, attendre et encore attendre que l'on veuille bien vous faire don de la liberté. Nous, nous agissons, nous luttons. Notre insurrection, c'est grâce à des paysans valeureux que nous l'avons faite, pas avec des intellos de pacotille comme vous. Nous avons pris nos responsabilités, nous nous sommes battus et c'est vrai, nous avons été battus. Mais au moins, nous avons essayé. Et nous continuons à combattre encore. Alors, l'équation est simple : vous ferez ce que nous vous demandons, ou nous tuerons votre fille. À l'heure où je vous parle, elle est en lieu sûr avec la vieille nourrice. Et elles sont bien traitées, car nous ne sommes pas des sauvages. Mais par Dieu, je n'hésiterais pas à exécuter votre gamine de mes propres mains si vous n'empoisonnez pas Forlignac !

Chapitre 10

Le vieil homme était décharné et voûté comme un roseau plié et desséché par les interminables mois d'été algériens. Il devait avoir près de cent ans. Chétif, la peau fripée et tannée par le temps au point d'en paraître translucide malgré son teint naturellement hâlé, il se déplaçait avec d'infinies précautions, soutenu par une canne artisanale en bois d'olivier, comme on pouvait encore en trouver parfois dans le bled.

À le voir si fragile, on avait l'impression que le frêle souffle de vie qui l'habitait pouvait le quitter à tout moment. Sa voix, quasi inaudible, retrouvait de temps à autre de la vigueur, lorsqu'elle évoquait son lointain et glorieux passé. Avant de se réfugier à nouveau dans un long silence que l'on hésitait à interrompre pour ne pas le brusquer.

Un temps, Salah regretta de l'avoir sollicité. Mais il n'avait pas le choix. Le départ d'Abou Ammar l'avait laissé désesparé, groggy, désespéré. Incapable de fermer l'œil, il avait déambulé toute la nuit dans cet appartement dévasté et devenu sans âme, où tout lui rappelait la présence de sa fille.

Peu d'options s'offraient à lui. Désobéir au vieux rebelle FLN et contacter la Milice, c'était signer l'arrêt de mort de l'enfant. Salah savait qu'Abou Ammar n'hésiterait pas une seconde. Pour ce genre de combattant éduqué par l'idéologie révolutionnaire, la cause passait avant tout. Y compris sa propre famille, qu'il aurait sacrifiée sans broncher. Un pur et dur, qui adulait son peuple tout en méprisant son défaitisme et pour qui la fin justifiait tous les moyens quand il s'agissait d'obtenir ce qu'il voulait.

Le Front avait parlé et Salah savait ce que signifiaient ses oukases. Obéir ou mourir. Durant la période où il occupait les maquis, le FLN n'avait-il pas hésité à maltraiter, violenter, mutiler ou même exécuter, au nom de la cause, ceux de ses compatriotes qui n'avaient pas voulu le suivre ?

L'autre option n'était guère plus séduisante. Empoisonner Forlignac signifiait pour Salah aller à l'encontre de toutes ses convictions profondes. Semer la mort, tuer, fût-ce un être aussi odieux que Forlignac, qui en plus n'avait rien fait d'illégal, voilà quelque chose à laquelle il ne saurait jamais se résoudre, lui que la vue du sang révoltait et qui n'arrivait même pas à assister à la traditionnelle cérémonie d'égorgement du mouton de l'Aïd. Et puis, verser

subrepticement le polonium dans la boisson du leader pied-noir, au nez et à la barbe de Francis, lui paraissait exiger une maîtrise de soi dont il se savait totalement incapable. Il en était sûr, il n'y arriverait jamais et se ferait prendre dès sa première tentative.

À l'aube, épuisé par ses ruminations, il était sorti errer dans les rues désertes de la ville. Alger au petit matin offrait un visage qui aurait dû l'apaiser, celui d'une cité assoupie dont les habitants profitaient de la fraîcheur matinale pour se reposer un peu. Déjà, les balayeurs de rue avaient commencé leur labeur quotidien, et Salah avait pu voir les nettoyeurs tirer leurs ânes, sellés de chaque côté de leurs deux grands couffins en paille tressée, se diriger vers la Casbah, perpétuant l' ancestrale tradition de collecte des ordures dans la vieille ville turque. Çà et là, quelques lumières éparses indiquaient que les boulangers, eux aussi, étaient déjà à pied d'œuvre.

Salah avait beau y être habitué, le contraste entre les quartiers arabes autour de la Casbah et les quartiers pieds-noirs, en périphérie, le saisissait toujours. Dans les premiers, les rues délabrées et mal entretenues, constellées de nids-de-poule et de rustines de goudron, témoignaient de l'état d'abandon dans lequel les autorités les avaient volontairement confinées depuis la fin de la rébellion fellagha. Autour de la Casbah, s'entassaient plusieurs centaines de milliers d'Indigènes, l'une des plus hautes densités de population du monde. Chassées par le chômage et la misère qui prévalaient dans les campagnes, chaque année des cohortes entières de jeunes, analphabètes pour la plupart, quittaient leur bled dans l'espoir d'embarquer au port d'Alger pour essayer de trouver une vie meilleure en Métropole.

Durant l'insurrection, les autorités avaient envisagé d'un œil favorable cet exode susceptible de vider à bon compte les maquis FLN. Avant de se raviser, sous la pression du patronat algérien, inquiet de voir s'évaporer une main-d'œuvre bon marché et corvéable à merci, si indispensable aux exploitations agricoles. Du coup, depuis le début des années 70, la libre circulation des Indigènes en Métropole était interdite, et il leur fallait obtenir un visa en bonne et due forme pour visiter Paris, Lyon ou Marseille, à l'inverse des Métropolitains et des Algériens qui circulaient en toute liberté dans les deux sens.

En plein jour, aux heures de pointe, les quartiers indigènes grouillaient d'une foule bigarrée et bon enfant, où vendeurs à la sauvette côtoyaient de jeunes badauds oisifs qui passaient leurs journées sur les trottoirs à ne rien faire, adossés au mur, à fumer, pianoter sur leur téléphone portable et tenter de draguer les rares filles qui osaient s'aventurer dehors. Zohra d'ailleurs, détestait y aller, se sentant disait-elle, « comme une femelle au milieu de jeunes mâles en rut ».

Malgré toutes les mesures dissuasives, malgré la misère et la

pauvreté, les Indigènes faisaient beaucoup d'enfants. Leur population était jeune, dynamique et exubérante, mais désœuvrée et soumise à un célibat forcé, faute de logements et de travail.

À El-Biar, Hydra, Belcourt, Kouba ou au Clos Salembier, les rues étaient en revanche quasiment toujours vides, puisqu'on ne faisait jamais qu'y passer. Dans leurs bordures par contre, les trottoirs étaient invariablement occupés par de longues files de voitures en stationnement et très souvent, Salah perdait d'interminables heures à tourner dans le quartier, dans l'espoir de dénicher une place pour sa vieille Peugeot. Propres et assorties de balcons fleuris, les façades d'immeubles étaient avenantes et seuls les digicodes aux portes, ainsi que les patrouilles régulières de la Milice, venaient rappeler que les habitants ne se sentaient pas totalement en sécurité.

Salah avait préféré laisser Bab-el-Oued et la Casbah derrière lui, pour longer le front de mer, en direction du nord. En cette heure matinale, le port était quasiment vide, et il espérait que la vue de la Méditerranée apaiserait ses tourments. En vain. Torturé, indécis, la perspective de perdre sa fille lui était tout simplement intolérable, alors que petit à petit, s'ancrait dans son esprit embrumé, l'idée répugnante de passer à l'acte et d'empoisonner Forlignac. Pour sa famille. Pour sauver Taous, son unique enfant. Ensuite, il prendrait sa fille et quitterait l'Algérie pour oublier ce cauchemar qui le hanterait toute sa vie.

C'est en arrivant à hauteur de Saint-Eugène, après deux heures de marche erratique, qu'une idée germa dans son esprit. Le quartier lui était très familier, et enfant, il lui arrivait fréquemment de s'y rendre avec son père. Soudain, une vague d'espoir le submergea. C'était la providence qui avait guidé ses pas jusque-là, pour lui indiquer la voie à suivre. Peut-être existait-il finalement un moyen de sortir de ce chantage abject et douloureux auquel il était injustement soumis. Vaguement optimiste, il se sentit soudain un peu mieux.

Désormais, il savait quoi faire, et il entrevoyait une chance, infime, mais réelle, de sauver sa fille sans avoir à tuer Forlignac. Le coup valait en tout cas la peine d'être tenté. Avec détermination, il hâta résolument le pas et dépassa Saint-Eugène en direction de la Pointe Pescade, toute proche. C'était là que se trouvait peut-être la solution à son problème. Chez cet homme dont il avait oublié l'existence, mais auquel il avait tant de fois rendu visite durant son enfance, et dont le souvenir lui revenait à l'esprit alors que son errance nocturne l'avait mené non loin de son domicile, comme un bienveillant signe du destin.

Ahmed Kader était un ami de longue date du père de Salah, qui l'avait beaucoup fréquenté durant sa jeunesse. C'était un FLN pur jus, de ceux qui avaient combattu la France dans les maquis avec courage,

avant de se résoudre à accepter la défaite et se retirer dignement. Le vieux militant pouvait se prévaloir de hauts faits d'armes. À même pas 18 ans, il avait fait partie de ces Indigènes enrôlés de force au sein des troupes gaullistes qui, avec bravoure, avaient réussi leur jonction avec les Alliés en Italie, lors de la bataille de Monte Cassino. Kader l'Indigène n'avait pas hésité à affronter le feu ennemi, au mépris de sa vie, pour sauver deux membres de sa compagnie, pris en embuscade par les Allemands.

Le Général de Gaulle avait salué sa bravoure en lui remettant lui-même la Croix de guerre, sans se douter un instant qu'il le retrouverait dans les maquis algériens moins de vingt ans plus tard.

Démobilisé à la Libération, après avoir contribué à écrire une page de l'histoire de France, Ahmed Kader était retourné dans son village natal, près de Guelma, pour n'y retrouver que chômage, misère, ségrégation et désolation.

« C'est à ce moment-là que s'était forgée sa conviction nationaliste, avait expliqué le père de Salah. Héros de l'histoire de France, décoré par celui qui était encore à l'époque, le plus illustre des Français, il s'était retrouvé à son retour réduit à sa condition d'Indigène, à qui on refusait des emplois même dans la fonction publique, lui qui était pourtant lettré. »

Homme d'engagement et de valeurs, rompu à l'usage des armes, Kader s'était alors résolument impliqué dans le mouvement nationaliste qui donnerait ensuite naissance au FLN, convaincu que la devise française, « Liberté, égalité, fraternité » n'était que mensonge et hypocrisie. Il en était rapidement devenu un des chefs clandestins. Ses capacités d'organisation faisant merveille, il avait été à l'origine des premiers attentats du FLN au début des années 50. Sa tête mise à prix, il avait alors décidé de rejoindre le maquis, dans lequel il passa plusieurs années aux commandes d'une katiba que les troupes françaises avaient appris à redouter. Stratège dans l'âme, il était devenu maître dans l'art de monter des opérations de guérilla particulièrement meurtrières, puis de se replier furtivement pour échapper aux ratissages des forces françaises.

À maintes reprises, consciente de son importance et de ses compétences, la direction du Front lui avait proposé de se réfugier à l'étranger, en Tunisie ou au Maroc, pour organiser l'approvisionnement en armes de la rébellion. Kader avait toujours refusé, considérant que les militants de l'extérieur n'étaient que des planqués « qui vivaient aux crochets de la Révolution ».

Sa place, estimait-il, était au maquis, au milieu de ses hommes qui le vénéraient, au point que sa popularité avait suscité d'inextinguibles jalousies parmi ses pairs du FLN. Ceux-ci avaient d'ailleurs tenté plusieurs fois de fomenter cabales et révoltes contre lui, mais il avait

toujours su déjouer les complots et résister à toutes les purges... Y compris à l'incroyable opération de subversion menée par le célèbre capitaine Léger et qui avait conduit l'état-major du FLN, dans un accès de paranoïa, à éliminer nombre de ses propres cadres au maquis.

Kader avait pourtant fini par tomber quelques années plus tard, mais au combat, quand, dans les gorges de Palestro, tendant une embuscade à un détachement militaire en provenance d'Alger, il avait été pris à revers par un second bataillon dont il n'avait pas soupçonné l'existence. Dans cette opération-là, il avait perdu la plupart de ses hommes, abattus sans ménagement, et il avait été capturé à moitié mort, alors qu'il tentait de vendre chèrement sa peau.

Il passa ensuite les trois années suivantes au secret, dans le terrible bagne de Lambèse, à l'entrée des Aurès.

À la différence de bien des chefs FLN, il avait très vite compris que la guerre était perdue, et que l'insurrection allait échouer. Transféré à la prison d'Alger, il avait alors pris la décision d'entamer des études et, libéré en 1972, il en était sorti avec un diplôme de traducteur-juré en poche et une pernicieuse tuberculose dans les poumons.

Depuis, il s'était consacré à son cabinet de traduction et à l'éducation de ses enfants, ayant choisi de se retirer de toute action politique. Mais il avait gardé des liens étroits avec les anciens chefs du FLN, et le père de Salah aimait à l'écouter raconter de longues heures durant, les plus belles périodes de ce qu'il appelait toujours, une lueur nostalgique dans les yeux, la « Révolution ».

Aujourd'hui, à près de cent ans, il représentait pour bon nombre d'Indigènes, du moins ceux qui connaissaient encore son existence et son parcours, une sorte d'autorité morale, de mémoire vivante.

En cette heure matinale, le vieillard avait accepté d'ouvrir sa porte à Salah, eu égard à l'amitié qui l'avait lié à son père. Très affaibli, il ne recevait plus beaucoup. Et quand il entra à pas hésitants dans le petit salon meublé de matelas posés à même le sol où l'attendait Salah, celui-ci fut pris un instant de remords à l'idée de déranger ainsi le vénérable ancêtre. Mais le sort de sa fille était en jeu. Il se leva, l'embrassa sur le front en signe de déférence et guida le vieil homme vers un fauteuil disposé au coin de la pièce.

– Salah, murmura Kader, le souffle court, en posant sa canne à côté de lui. Tu as bien grandi, on dirait. La dernière fois que je t'ai vu, tu ne devais pas avoir 14 ans. C'était il y a bien longtemps. Oui, bien longtemps... Comment va ton père ?

– Mais Si Ahmed, mon père est décédé il y a plus de vingt ans, corrigea Salah.

– Ah, bon ? Je ne m'en souvenais plus. Parfois, les choses se mélangent dans ma tête... Un temps, Salah regretta d'être venu. Que pourrait faire pour lui un tel vieillard sénéscent ?

– Enfin bon, ajouta Kader. Paix à l'âme de ton père, c'était un brave homme, et je vais bientôt le rejoindre dans le vaste paradis de Dieu. Mais j'imagine que ce n'est pas pour t'enquérir de mes nouvelles que tu es venu. Dis-moi plutôt ce qui t'amène à une heure si matinale, et avec une mine si défaite...

À l'entendre aussi précis dans ses propos, et encouragé par le fait qu'il l'avait tout de même reconnu, Salah se dit qu'après tout, l'antique combattant avait peut-être toute sa tête. Il s'approcha de lui, saisit délicatement sa vieille main décharnée, et lui raconta tout. Depuis le début. Depuis ce jour maudit où Forlignac était venu à sa rencontre pour l'engager dans son absurde aventure électorale. Les intentions du candidat de rafler la plus haute fonction d'Algérie, au nez et à la barbe du vieux Pujol. Le terrible attentat auquel il avait par miracle échappé et qui avait tout de même fait deux victimes. Il expliqua également au vieux Kader, très attentif — à moins qu'il n'ait été assoupi —, le puissant magnétisme qui émanait de cet homme au premier abord dénué de tout charisme, et comment celui-ci était parvenu, au fil des meetings et des rencontres, à élargir son audience, fédérant de plus en plus de sympathisants. Sans compter l'incroyable changement dans la gestion de la campagne, qui était passée, sous la férule de Francis, d'un artisanat bon enfant à une organisation quasi industrielle.

Il conclut enfin en expliquant à quel point il avait été progressivement mal à l'aise face à l'ignominieuse rhétorique d'exclusion qui parsemait tous les discours de Forlignac. Au point, ajouta-t-il, qu'il craignait désormais des affrontements intercommunautaires.

– J'ai entendu parler de cet homme, souffla Ahmed Kader quand Salah eut terminé. Apparemment, il est habile et déterminé, et jette un sacré coup de pied dans la fourmilière. D'un certain côté, je ne suis pas mécontent qu'il s'en prenne aux Français, qui l'ont bien cherché. Ils sont en train de presser ce pays comme un citron.

– Je sais, Si Ahmed, je le sais bien. Mais vous arrivez à imaginer un pouvoir pied-noir ici ?

– Non, bien sûr, soupira Kader. Ce Forlignac est dangereux, et pour nous, il sera sans aucun doute pire que tout... Puis, reprenant : mais mon garçon, tu n'es pas là pour parler politique, quelle est la vraie raison de ta présence ici ? Et sois bref, je commence à fatiguer... Salah se jeta à l'eau.

– C'est très simple Si Ahmed, si je suis venu, c'est parce que j'ai besoin de votre aide. Figurez-vous que le FLN n'a pas hésité à enlever ma fille et il ne me la rendra que si j'accepte de tuer Forlignac. C'est du chantage, une abjecte prise d'otage, ni plus ni moins ! Or je sais que vous avez gardé une certaine influence sur les membres du Front, aussi je vous en prie, implora-t-il, aidez-moi ! Il s'agit de la vie de ma

filles.

Le vieillard le fixa longuement sans dire un mot. Au bout d'une trentaine d'interminables secondes, il lâcha :

– Tu sais qui est derrière cette opération ?

– Je ne connais pas son vrai nom, mais il se fait appeler Abou Ammar.

– Abou Ammar... Oui, je le connais bien, il doit avoir plus de soixante ans aujourd'hui... Il a choisi ce patronyme en référence à Yasser Arafat, qu'il vénérât. Le FLN, ou du moins ce qu'il en restait, l'avait envoyé suivre des études dans l'ex-URSS, espérant y former les futurs cadres de la nation. Il y a noué de précieux contacts, ce qui a d'ailleurs permis à nos amis russes de garder un œil sur ce qui se passe ici. Et...

– D'accord, d'accord pressa Salah. Alors, vous pouvez faire quelque chose, lui parler ? Intercéder en ma faveur pour qu'il la relâche ? Je vous en prie, Si Ahmed, c'est une question de vie ou de mort et je sais que vous avez conservé des relations avec vos anciens compagnons. Je vous en prie, ce Abou Ammar est tout à fait capable de tuer ma fille...

Ahmed Kader ferma les yeux et se tut un long moment, les deux mains l'une sur l'autre en appui sur sa canne. N'eût été le souffle de sa respiration, tout juste audible, on aurait presque pu penser qu'il venait de se figer dans la mort. À sa grande surprise, Salah vit deux larmes silencieuses couler lentement sur ses joues ridées.

– Au FLN, Abou Ammar était le meilleur de mes fils. Un de ceux dans lesquels j'avais placé les plus grands espoirs. Je l'ai connu alors qu'il venait à peine d'adhérer au Front, il n'avait pas 15 ans. À ma sortie de prison, il avait pris du grade et ne m'a jamais pardonné mon retrait de la politique. C'est un militant intransigeant et dévoué à la cause, mais qui n'a jamais compris que l'Histoire n'aime pas les vaincus. Il n'accepte pas que notre peuple, désormais, s'en remet plus à la religion qu'à la Révolution. Tant qu'il y a un espace pour la lutte et le combat, il l'occupera, sans relâche, sans jamais abandonner. Il ne lâchera jamais rien, il est comme ça.

Et il ajouta :

– Je suis désolé, mon fils, malgré toute l'amitié que j'avais pour ton père, paix à son âme, je ne peux rien faire pour toi et ta fille. Abou Ammar ne m'écouterait pas. Il m'en veut trop d'avoir lâché la Révolution, et s'il souhaite la peau de Forlignac, il l'aura, quoi qu'il puisse lui en coûter. Va-t'en maintenant, conclut-il en s'extrayant péniblement de son fauteuil et en grimaçant de douleur. Je suis fatigué et cette bien triste histoire va achever de m'épuiser.

Comprenant qu'il était inutile d'insister, Salah se leva, la mort dans l'âme.

– Alors il ne me reste plus qu'à empoisonner Forlignac si je veux

revoir ma fille ?

– Oui, et franchement, ce n'est pas cette fripouille fasciste et égotique qui va me faire de la peine. Au fond, sa mort sera un moindre mal pour notre pauvre peuple si malmené... Va, mon fils, et sauve ton enfant. Si tu fais ton devoir, Abou Ammar tiendra parole et te la rendra.

Alors que Salah se dirigeait vers la porte pour prendre congé, Kader l'arrêta d'un bras tremblant.

– Et j'oubliais : méfie-toi de Francis comme de la peste. J'ai combattu les Français, mais je ne les ai jamais détestés. Cet homme par contre, vit de la haine qu'il a en lui.

Chapitre 11

Salah eut beaucoup de difficultés à obtenir un rendez-vous avec Forlignac. Ce dernier ne répondait pas sur son portable et ne donnait suite à aucun des messages empressés que Salah, qui avait beaucoup de mal à adopter un ton calme et posé, lui laissait sur sa boîte vocale. Il essaya alors de passer par son bureau, où on prit poliment note de son appel, lui promettant que « le candidat le rappellerait dès que possible ».

Il n'arriva à le joindre que le surlendemain de la visite d'Abou Ammar, alors qu'il était séparé de sa fille depuis déjà plus de deux jours. Après une soirée passée à ronger son frein et à s'imaginer les pires scénarios, il avait fini par débarquer au quartier général de campagne, menaçant de faire un scandale si Forlignac ne le rappelait pas.

À peine deux heures plus tard, c'est Francis Susini qui lui téléphonait, pour lui fixer, avec son habituel ton glacial, un rendez-vous le soir même. Le candidat étant « très occupé », la rencontre était prévue à 21 heures sur les hauteurs d'Alger, au Boulevard Bru, au siège de la Télévision française d'Algérie, dont Forlignac allait être l'invité du journal télévisé.

« Sois à l'heure, le candidat n'a pas beaucoup de temps. Il te recevra à la Télévision, dans sa loge, juste après le journal, lui annonça, sans laisser paraître la moindre émotion, Francis qui ajouta, ambigu : finalement, cet entretien tombe bien, lui aussi a des choses à te dire ».

À 20 heures précises, Salah se présenta au poste de contrôle, à l'entrée du siège de la Télévision. Quelques heures plus tôt, Abou Ammar lui avait remis une enveloppe contenant un petit sac encapsulant le polonium, comparable à un inoffensif sachet de thé destiné à infuser dans un verre d'eau bouillante.

Salah s'était saisi avec précaution de l'enveloppe étanche, ayant beaucoup de mal à imaginer qu'un si petit volume pût contenir un poison d'une telle toxicité.

– Ma fille va bien ? J'espère que vous n'avez pas oublié de lui donner son insuline, avait-il demandé avec inquiétude.

– Elle va bien. Très bien même et elle ne manque de rien, avait répondu le chef rebelle. Je vois que vous avez fini par vous résigner et comprendre que rien ni personne ne nous fera changer d'attitude, avait-il lancé dans une allusion à peine voilée à la visite que Salah avait faite à Ahmed Kader. Prenez vos responsabilités, faites ce que

vous avez à faire, et le Front la libérera avec la nounou ce soir ou demain au plus tard. Mais au moindre contact avec la Milice, nous la tuerons.

À la Télévision, Salah était attendu. Il présenta sa pièce d'identité, obtint un badge de visiteur qu'il accrocha autour de son cou, et suivit une jolie hôtesse d'accueil qui l'accompagna jusqu'au restaurant dont la vue, quasi panoramique, donnait sur la superbe baie d'Alger. « Vous êtes en avance et le staff du candidat ne nous avait pas annoncé votre arrivée si tôt. À 21 heures, nous vous conduirons à la loge de monsieur de Forlignac, qui est en studio actuellement. En attendant, n'hésitez pas à suivre son interview sur les écrans autour de vous ».

Alors que la belle plante s'éclipsait avec un petit sourire surfait, Salah commanda un soda et s'installa à une table. À cette heure, le restaurant de la Télévision était peu fréquenté et il se sentit soudain très seul, un peu abasourdi par l'énormité du crime qu'il s'apprêtait à commettre. Lui, Salah, universitaire bien éduqué, allait devenir un assassin. Il allait tuer un homme. Mettre fin à une vie. Mais pour la bonne cause. Pour sa fille qu'il chérissait tant. Pour la mémoire de Zohra, à laquelle sur son lit de mort, il avait fait le serment de prendre soin de leur enfant.

Sur les écrans, une jeune présentatrice blonde lançait le journal télévisé de la soirée. Dès la présentation des titres, elle annonça son invité du jour, « Jean de Forlignac, le candidat qui met en danger le gouverneur Pujol ».

Forlignac la gratifia d'un sourire enjôleur, assorti d'un « bonsoir » tonitruant. Costume sombre, chemise bleu-clair impeccable, cravate bordeaux, chevalière au doigt et cheveux lissés séparés en leur milieu par une raie disciplinée, il n'avait plus rien de l'homme débraillé et foutraque que Salah avait rencontré quelques semaines plus tôt.

C'était clair, cette interview avait été préparée avec un soin extrême.

Le premier sujet était consacré à la visite que Vincent Pujol venait d'effectuer en Métropole. On y montrait le vieux gouverneur à Paris, réuni en Conseil des ministres autour du Président de la République — il y siégeait de plein droit depuis la réforme constitutionnelle de 1979 —, puis en visite dans les rues de la capitale française. En plein XX^e siècle, il émanait du vieil homme un parfum suranné de paisible notable de III^e République, qui longtemps, avait contribué à rassurer ses concitoyens algériens.

Salah le trouva pathétique tant il semblait déconnecté de la réalité, avec ses moustaches légèrement recourbées vers le haut et son complet coupé à l'ancienne. À lui seul, l'octogénaire bonhomme incarnait l'immobilisme dans lequel s'était enlisée l'Algérie, figée dans un régime politique et une situation coloniale anachroniques.

La journaliste lança ensuite le second reportage, cette fois consacré à

Forlignac. Avec Pujol, le contraste était saisissant. On y voyait un homme encore jeune et très dynamique, tantôt en meeting, en train de serrer les mains tendues par la foule, tantôt en train de pianoter sur son smartphone comme un adolescent, tantôt enfin juché sur un vélo, vêtu d'un maillot de sport aux couleurs vives, en train de pédaler et d'avalier des kilomètres sans le moindre effort apparent.

En expert, Salah mesura le chemin parcouru par le politicien. À l'évidence, Forlignac était bien conseillé en matière de communication, et plus étonnant pour qui le connaissait, il semblait tenir compte des recommandations qu'on lui prodiguait. Le résultat était en tout cas d'un professionnalisme à toute épreuve, et pour toute personne qui visionnerait le reportage, il incarnerait la jeunesse et la modernité, avec le profil d'un homme bien dans son époque et bien dans sa peau.

Pujol, avec ses airs de papy rassurant et débonnaire, n'avait plus qu'à aller se rhabiller.

Dès le reportage terminé, la journaliste attaqua :

– Monsieur de Forlignac, les Algériens vous découvrent depuis quelques semaines, et il se dit partout que vous êtes l'homme qui monte. Certains sondages vous donnent même au coude-à-coude avec Vincent Pujol. Ce ne sont que des sondages, mais pour la première fois depuis huit ans, un candidat semble capable de mettre en difficulté le gouverneur sortant. Apparemment, vous plaisez donc au peuple algérien, mais qu'avez-vous au juste de nouveau à proposer au pays ?

Gros plan sur Forlignac qui la fixa attentivement quelques secondes, prit une profonde inspiration, et joignit ses deux mains sur sa bouche, comme on avait dû lui apprendre à le faire au cours du briefing de préparation.

– Ce que j'ai de nouveau à dire madame, peut être aisément constaté par tous. Beaucoup de nos compatriotes attendent un style nouveau, attendent que l'on insuffle un dynamisme réel à ce pays. Je ne veux pas être désagréable pour le gouverneur sortant, pour l'âge duquel j'ai beaucoup de respect, mais il incarne le passé. Son dernier mandat a été un mandat sans souffle, sans idées nouvelles, un mandat de perdu pour notre pays. Je veux bien croire que Vincent Pujol est un homme de bonne volonté, mais il n'est plus capable d'imaginer un avenir pour nos enfants. Ce n'est pas qu'il n'en ait pas la volonté, mais il n'en a tout simplement ni l'énergie ni les compétences, et...

– On a bien compris monsieur de Forlignac, coupa la présentatrice. Mais au-delà de l'âge de monsieur Pujol, quelles sont vos différences réelles, qu'est-ce qui vous distingue du Gouverneur dont certains trouvent tout de même le bilan plutôt positif, en particulier en termes de stabilité et de continuité ?

– Vous avez raison, madame, l'âge ne fait certes pas tout, concéda

Forlignac avec un sourire entendu. Mais il explique tant de choses.

– Ah oui ? Quoi par exemple ? – Il explique pourquoi notre gouverneur assiste, impuissant, à la déréliction de ce pays. Il explique pourquoi il laisse s'opérer ici un grand remplacement qui vise un peuplement français, au détriment des Pieds-noirs, qui après tout, sont quand même chez eux. Il explique pourquoi notre Algérie n'a pas plus de souveraineté que Porto Rico, un vulgaire état associé aux Américains. Il explique pourquoi...

– Oui très bien, monsieur de Forlignac, coupa encore la journaliste, ce sont vos éléments de langage habituels, et nous vous avons bien compris. Mais si je vous écoute bien, et si je lis bien ce qu'écrivent les journaux, votre problème, ce n'est pas vraiment Vincent Pujol. Alors, pourquoi ne pas le dire clairement ? Votre problème ne se résume-t-il tout simplement pas en réalité à la présence française en Algérie ?

Forlignac ne put réprimer une grimace de mécontentement.

– Sachez, madame, lâcha-t-il d'un ton sarcastique, que je n'ai pas de problème. C'est l'Algérie qui en a. C'est notre pays qui a des problèmes. Ou plutôt mon pays, car à entendre votre accent bien de là-bas, il ne me semble pas que vous soyez vous-même pied-noir.

Il se tourna vers la caméra.

– Comme les téléspectateurs peuvent aisément le constater et même l'entendre, il semble bien que la Cinquième colonne de Pujol soit partout...

Puis se voulant conciliant, soudain conscient d'être allé un peu trop loin :

– Enfin bon, pour répondre à votre question, vous avez raison. Pujol ne me cause aucun souci, car il ne pèse rien. En réalité, il n'est qu'un pantin inféodé à la France qui, en coulisses, tire les manettes de notre pays pour l'exploiter sans vergogne. Notre pétrole, notre uranium, les richesses agricoles de la Mitidja, tout cela ne profite qu'à la Métropole. Et nous, qu'avons-nous en retour ? Rien, si ce n'est un déferlement de main-d'œuvre française, alors que nos enfants, je ne parle pas de ceux des riches propriétaires terriens, mais des enfants du peuple, eh bien eux, ils émargent au chômage !

Il s'enflamma alors, feignant l'indignation.

– Voilà mon vrai problème, puisque vous voulez le savoir, voilà le problème de tous les patriotes qui, comme moi, placent leur pays plus haut que tout, asséna-t-il en se penchant vers l'avant pour fixer l'écran et mieux marquer sa détermination.

– Tout de même, rebondit la journaliste avec une moue pincée. Vous dites que les Algériens n'ont rien eu en retour. Mais oublieriez-vous que sans l'armée de la Métropole, l'Algérie d'aujourd'hui serait livrée aux fellaghas ? Que ceux-ci auraient assis un pouvoir FLN autoritaire et que tous les Pieds-noirs n'auraient eu le choix qu'entre la valise et

le cercueil ? Monsieur de Forlignac, ne pensez-vous donc pas que l'Algérie a une dette vis-à-vis de la France, une dette de sang ? Au fond, votre programme politique draconien, qui ne vise en réalité rien moins que l'indépendance de l'Algérie, n'est-il pas un pied de nez au sens aigu de l'honneur que les Pied-noirs se vantent d'incarner depuis toujours ?

Forlignac lâcha aussitôt, d'un air entendu, comme s'il s'était préparé de longue date à cette question, arborant son sourire carnassier.

– Vous avez raison, madame. Les Pieds-noirs doivent beaucoup à la France, tout comme dans les années quarante, la France a beaucoup dû aux Américains et aux Anglais. Je note d'ailleurs que durant cette funeste période, nombre d'entre nous ont répondu à l'Appel du 18-Juin, pour que vive et vainque la France libre. Au point que nous avons accueilli ici chez nous à Alger, le Général, pourtant fort indésirable ailleurs. C'est dire si notre dette, nous l'avons payée, en quelque sorte par anticipation. Et puis, au-delà de tout le passé, car nous ne sommes pas un peuple amnésique, cette dette a en plus été largement remboursée après avoir été contractée.

– Ah, qu'entendez-vous par là ?

– Eh bien c'est très simple : la France s'est payée sur la bête, au centuple, en exploitant les richesses de l'Algérie après la fin de l'insurrection, un peu comme elle l'avait fait avec l'Allemagne après le Traité de Versailles, ajouta-t-il sans ciller devant l'énormité de ce qu'il avançait.

– Attendez, attendez, vous osez mettre sur le même plan les réparations exigées de l'Allemagne après la Première Guerre mondiale et les monopoles accordés aux entreprises françaises en Algérie ?

– Oui madame. J'ose et j'oserai toujours quand il en ira des intérêts et de la dignité de mon pays, lança Forlignac avec emphase, se drapant dans les habits du patriote outragé, en sachant pertinemment qu'un tel parti-pris lui vaudrait de nombreuses sympathies.

Salah songea qu'en dépit de son impair en début d'interview, il se débrouillait plutôt bien, très bien même, jouant la carte du patriotisme, qui plus est sur le mode « je roule des mécaniques, car j'en ai », ce qui, en cette terre méditerranéenne, ne pourrait que séduire nombre de ménagères. D'autant que la journaliste — métropolitaine, Forlignac avait bien tenu à le souligner

—, se montrait inutilement agressive, justifiant, aux yeux de nombre de téléspectateurs, la réaction virile du candidat.

– Oui madame, je considère que les Français sont nos frères et je n'ai aucune animosité personnelle contre eux. Bien au contraire. Mais le temps est venu pour nous de prendre notre envol. Notre peuple le souhaite, et je le souhaite également ardemment. Si le peuple algérien venait donc à m'accorder sa confiance, j'organiserais rapidement un

référendum d'autodétermination afin de mettre en route ce que j'appelle un « développement séparé ».

Puis, voyant la journaliste s'empourprer à l'évocation de l'Afrique du Sud :

– Vous voulez dire que la situation en Algérie est similaire à celle de...

– Attendez madame, inutile de monter sur vos grands chevaux bien-pensants et laissez-moi expliciter ma pensée, admonesta-t-il. Ce que je veux dire, c'est que nos deux peuples continueraient à travailler ensemble, mais chacun pour son bénéfice. De la coopération, plutôt que l'exploitation, donc. Car voyez-vous madame, il est temps que chacun recueille le fruit de son propre labeur, mais en toute honnêteté. Il s'agirait en fait plus à proprement parler d'un « codéveloppement séparé », mais juste et équitable.

– C'est bien noté, coupa la journaliste, l'œil rivé sur son chronomètre. Nous laisserons donc les téléspectateurs juger de la validité de ce nouveau concept et vous remercions pour votre présence à notre téléjournal.

– Encore un instant, madame, insista Forlignac. Je sais que les médias télévisés sont très minutés, mais il n'est pas très courant qu'un politicien hors de l'establishment puisse s'exprimer à une heure de grande écoute. Heureusement d'ailleurs que les réseaux sociaux permettent de contourner cette censure qui ne dit pas son nom.

– Il n'y a pas de censure, monsieur de Forlignac. Juste le fait que nous devons respecter un timing très serré. Mais je vous en prie, concluez.

– Parfait madame, les Pieds-noirs de ce pays vous remercient de leur accorder ce temps sur leur propre antenne. Il poursuivit, en se raidissant sur sa chaise, après une courte pause.

– Je tiens à faire ici une déclaration solennelle devant notre peuple.

« Algériennes, Algériens. Notre patrie est en danger. Ceux qui sont assez âgés se souviennent de l'insurrection fellagha et des terribles souffrances qu'elle a occasionnées à notre pays. Mais cette insurrection n'est rien devant ce qui attend l'Algérie. Et je veux publiquement prendre date ici aujourd'hui. Une autre rébellion monte des djebels et des bas-fonds de nos villes et personne ne semble l'entendre, encore moins le gouverneur sortant. Cette rébellion, c'est celle des fils d'Allah, celle des islamistes de ce pays qui, comme l'ont fait leurs frères de Palestine et d'ailleurs, s'apprêtent à passer à l'offensive en terre algérienne. Vous ne les voyez pas. Vous ne les entendez pas. Vous ne soupçonnez probablement même pas leur existence. Mais ils sont là et représentent le terrible péril vert qui va déferler sur ce pays afin, comme partout où il est passé, d'y semer la terreur et la désolation. J'appelle donc avec ferveur tous les patriotes,

qu'ils soient en Algérie ou hors d'Algérie, qu'ils soient Algériens de naissance ou de cœur à me rejoindre pour leur barrer la route et à soutenir ma candidature pour la prochaine élection. Aussi bien par leur bulletin de vote que par leur contribution financière. »

Puis il conclut, en pointant l'index vers la caméra, comme pour souligner encore plus l'intensité dramatique de son propos :

– Moi, Jean de Forlignac, je vous le dis avec franchise. Notre patrie est en péril. Allez-vous précipiter son déclin et la laisser en toute connaissance de cause, entre les mains d'un vieillard presque grabataire et inconscient des dangers qui la menacent ? – Merci, monsieur de Forlignac. Merci de votre intervention sur notre plateau ! C'était Jean de Forlignac, l'homme qui selon tous les sondages, devrait affronter Vincent Pujol dans une quinzaine de jours, lors de l'élection du Gouverneur général. Tout autre chose maintenant. Sur le plan international, la situation s'enlise au Venezuela. D'après les dernières informations en provenance de ce pays, l'armée régulière aurait franchi les limites du périmètre de...

Assis à sa table de restaurant, Salah ne prêtait plus attention à la journaliste. Le souffle coupé, au point qu'il en avait presque oublié la raison de sa présence à la Télévision, il réfléchissait sur la dernière outrance de Forlignac. Agiter le chiffon rouge du péril vert, faire croire aux Algériens que les islamistes fomentaient une insurrection !

« Ce type est fou, complètement fou et dangereux, songea-t-il une fois de plus, désabusé. Rien ne l'arrête pour conquérir le pouvoir. Rien, pas même sortir de son chapeau des menaces imaginaires pour monter les gens les uns contre les autres ».

Depuis quelques années, Salah avait bien sûr constaté la recrudescence du port du voile chez bon nombre de femmes indigènes, à l'instar de ce qui se passait dans l'ensemble du monde musulman. Les mosquées également, à l'heure des cinq prières quotidiennes, ne désemplissaient pas d'hommes barbus, vêtus de leur longue gandoura blanche et venus en masse accomplir leur devoir religieux. Mais ni les unes ni les autres n'étaient violents, sans doute convaincus par avance de l'inutilité de toute révolte.

Pour l'essentiel, il s'agissait de quiétistes orthodoxes qui avaient décidé de consacrer leur vie à la dévotion à Dieu, pour mieux supporter le désœuvrement et la tristesse de leur existence sous l'oppression coloniale. Mais, à la connaissance de Salah, sans la moindre velléité de sédition ou de passage à l'acte. Et puis, de toute façon, la redoutable Milice veillait au grain et, avec son efficacité coutumière, tuait dans l'œuf les potentiels foyers de révolte, qu'ils soient islamistes, nationalistes, baathistes ou autres.

Rien à voir donc avec les combattants de Dieu violents et illuminés dont Forlignac, avec sa mauvaise foi habituelle, venait d'agiter

indûment le spectre devant des millions de téléspectateurs.

« Que Dieu me pardonne, mais je déteste cet homme ! Je le déteste vraiment », se dit-il, sentant monter en lui une violente bouffée de haine.

Salah décida alors de puiser dans celle-ci le regain de courage qui lui manquait pour mener à bien la mission qu'Abou Ammar lui avait confiée. Une mission qu'une part obscure de lui-même parvenait désormais à trouver séduisante, tant sa détestation de Forlignac semblait, à son grand étonnement, pouvoir l'emporter sur ses principes moraux.

Il entrevoyait ainsi que le meurtre qu'il s'appropriait à commettre lui rendrait non seulement sa fille, mais risquait bel et bien de préserver l'Algérie et les Indigènes des affres d'un péril majeur.

Salah était en proie à ces sentiments inédits et mitigés qui l'ébranlaient profondément, lorsqu'il sentit la présence d'une silhouette derrière lui. Comme d'habitude, Francis était apparu furtivement, avec cette discrétion qui avait toujours le don de mettre mal à l'aise son entourage.

Salah ne put s'empêcher de sursauter.

« Allez le Melon, lança l'ancien barbouze sans même le saluer, debout ! Forlignac t'attend dans sa loge. Et ne traîne pas, il est épuisé, et n'a qu'une quinzaine de minutes à t'accorder ! Il va donc te falloir aller très vite à l'essentiel ». Salah se leva sans pouvoir réprimer le petit tremblement qui lui parcourait l'échine, prit une profonde inspiration et vérifia discrètement que sa poche contenait toujours l'enveloppe remplie de polonium. Il s'engouffra à la suite de Francis dans le dédale sombre des couloirs de la Télévision.

Chapitre 12

Forlignac avait réclamé, et obtenu, une loge VIP. Salah l'y trouva, installé derrière la table de maquillage, en train de manger. Comme un sportif de haut niveau après une dure compétition, il avait faim et engloutissait un énorme sandwich, une serviette nouée autour du cou. Du coin de l'œil, Salah avisa le verre de vin rouge posé sur le coin de la table et se dit que c'était peut-être son jour de chance.

Forlignac se leva, un grand sourire aux lèvres. Sa très réussie performance télévisée l'avait rendu de bonne humeur.

– Salah, enfin vous voilà, je suis content de vous voir. Comment allez-vous ? La petite famille ?

Puis, sans même lui laisser le temps de répondre :

– Vous m'avez regardé au journal télévisé ? Alors j'étais bien ? Vous avez vu tout ce que je lui ai mis dans la gueule, cette salope ?

– Oui, oui, vous étiez pas mal du tout, marmonna Salah, pour ne pas trop se compromettre. – Pas mal du tout ? Vous voulez plutôt dire génial ! Cette séquence restera comme l'un des plus grands moments de la télévision algérienne ! Enfin quelqu'un qui ose, et à une heure de grande écoute, dire tout haut ce que tous les Pieds-noirs pensent tout bas. Avec ce JT, je vais encore démultiplier mon capital de sympathie. Le vieux radoteur sénile n'a qu'à bien se tenir !

Et il enchaîna, alors qu'il terminait son sandwich :

– Enfin bon, il paraît que vous avez cherché à me voir. Et ça tombe bien, parce que j'ai aussi à vous parler. Je suis désolé, mais j'ai été plutôt très pris ces derniers temps, comme vous avez pu le constater. Alors je vous écoute, qu'aviez-vous de si important à me dire ?

Salah avait largement eu le loisir de préparer sa rencontre avec Forlignac. À défaut d'avoir trouvé comment il allait lui administrer le poison, il savait exactement ce qu'il allait lui dire.

– Eh bien, fit-il semblant de louvoyer, je crois qu'il y a vraiment un problème. Lorsque j'ai, enfin lorsque vous m'aviez engagé, j'avais pensé que j'allais jouer un rôle dans votre campagne. Que j'allais y participer d'une manière ou d'une autre. Or il se trouve que depuis l'attentat, dans lequel j'ai tout de même failli mourir, je suis mis de côté, marginalisé. Alors bien sûr, je sais que Susini ne m'aime pas, qu'il ne m'a jamais aimé. Je n'ai jamais compris pourquoi, d'ailleurs, à part le fait que je suis un Indigène. Mais bon, j'ai fini par m'y faire et l'accepter. Par contre, ce que je ne m'explique pas, c'est votre attitude à vous, qui depuis, m'ostracisez et me maintenez volontairement à

l'écart. Je ne sers plus à rien, je reste toute la journée à végéter dans un bureau, sans participer aux meetings ni à quoi que ce soit d'autre... Alors je crois qu'il est important de clarifier la situation maintenant, afin que je sache à quoi m'en tenir.

Forlignac s'essuya les lèvres et s'approcha, le regard empreint d'une certaine empathie. Connaissant son caractère et sa mauvaise foi, Salah fut surpris de l'entendre admettre ses torts.

– Écoutez mon p'tit Salah. Vous avez raison, on a fait une erreur, dès le début, et vous m'en voyez désolé. Vraiment. J'aurais dû tenir compte de l'avis de Francis. Il est tout à fait vrai que vous n'avez jamais réussi à trouver votre place dans ma campagne. Peut-être est-ce dû à votre caractère, un peu nonchalant, mais peut-être est-ce dû aussi, ajouta-t-il se voulant conciliant, à nos choix. Mais je me dois de vous dire la vérité. Au fil des semaines, je me suis rendu compte que la présence d'un conseiller aux affaires indigènes ne sert pas les intérêts de ma campagne. D'une part parce que les Indigènes n'ont pas le droit de vote et que, au fond, je n'ai aucune raison électorale de les choyer, et d'autre part parce qu'elle brouille le message que j'essaie d'envoyer à mes compatriotes pieds-noirs.

– Ah oui, vous parlez d'un message ! ne put s'empêcher de s'écrier Salah. Le moins que je puisse dire, c'est qu'en effet, j'ai bien du mal à m'y reconnaître et...

– Vous voyez, vous ne vous sentez pas bien avec mes positions, coupa Forlignac, trop content du cours pris par la conversation. Alors, ce que je vous propose, c'est tout simplement que nous en restions là.

– Comment ça, vous voulez dire quoi, par en rester là ? Que je ne travaille plus pour vous ?

– Oui, mais ne vous inquiétez pas. Je vais donner des instructions pour que l'on vous verse le salaire des trois prochains mois. Ainsi, cela vous permettra de voir un peu les choses venir...

Salah, qui se fichait éperdument de ne plus travailler pour Forlignac, détourna le regard. Discrètement, il fixa le verre de vin posé sur la table de maquillage, en se demandant comment il allait bien pouvoir y verser le polonium. Avec Forlignac dans la loge, il allait avoir bien du mal à exécuter son plan. Or s'il était viré, comme venait de le lui annoncer cyniquement le politicien, cette rencontre à la Télévision allait être son unique et dernière chance de l'empoisonner.

– Mais, mais, je ne veux pas de vos trois mois de salaire, moi ! fit-il semblant de s'insurger. Ce que je veux, c'est continuer à travailler pour vous. Et sans être mis de côté...

Forlignac ne put réprimer un rictus de contrariété.

– Écoutez mon p'tit Salah. Jusqu'à présent, j'ai été bien gentil avec vous. Mais il va falloir que vous vous montriez un peu plus raisonnable si vous voulez que nous nous quittions en bons termes, et

sans trop de casse. Je viens de vous dire très clairement que ce ne sera plus possible, que je n'ai plus besoin de votre concours et je n'ai aucune envie de...

Il fut interrompu par la sonnerie de son téléphone portable. Il scruta le numéro qui s'affichait et décrocha.

– Oui ? Ah bon ? D'accord. Juste un instant, je cherche un endroit tranquille pour vous parler et je suis à vous.

Il sortit précipitamment de la loge, laissant Salah seul, le regard rivé sur le verre de vin. Salah se leva prestement et entrouvrit la porte délicatement. Au fond du couloir, Forlignac était déjà en pleine discussion, le dos tourné. Salah referma la porte et se dirigea vers la table de maquillage. Avec précaution, il sortit de sa poche l'enveloppe contenant le sac de polonium. Il en déchira le bord supérieur, saisit le sachet par sa petite languette de papier et, le cœur battant, le trempa dans le verre de vin.

Le poison, lui avait-on expliqué, devait infuser pendant au moins une trentaine de secondes. De derrière la porte, lui parvenait l'écho de la voix de Forlignac. Il fixa la trotteuse de sa montre-bracelet, qui parcourait le cadran avec une lenteur éprouvante. Interminables, les secondes s'égrenaient l'une après l'autre, et il crut qu'il allait mourir, lorsqu'enfin, le temps nécessaire s'écoula.

Au moment où il retirait le sachet du verre de vin et le remballait dans son enveloppe étanche, la porte s'ouvrit brutalement. C'était Francis.

– Tu es encore là toi ? Je pensais que ton cas était réglé !

– Euh ben non, balbutia Salah, très gêné, en glissant discrètement l'enveloppe dans la poche de sa veste. On a été interrompus par le téléphone et...

– Mais, mais, qu'est-ce que tu es en train de faire là, le dévisagea soudain Francis, l'œil accusateur. Tu as l'air un peu bizarre et...

– Non, non, il n'y a rien, rougit Salah, incapable de dissimuler son embarras. Il n'y a rien, je vous assure.

Francis l'observa attentivement, et éclata de son rire mauvais.

– Ça y est, j'ai compris, l'Arabe avait envie de se boire son petit coup en catimini. Mais dis donc, je ne savais pas que tu étais capable d'apprécier un bon verre de rouge. Par Dieu, c'est bien la première fois que tu me surprends favorablement. Par contre, ce n'était pas la peine de le faire en cachette, tu n'es pas avec tes frères ici, et il te suffisait de demander...

Salah baissa les yeux, affichant une mine contrite d'enfant pris la main dans le pot de confiture, heureux de s'en tirer à si bon compte. Francis le regarda d'un œil consterné, haussa les épaules, saisit un dossier posé sur un fauteuil et quitta la loge, au moment où Forlignac revenait.

Le candidat affichait une mine radieuse. – Magnifique, vraiment magnifique ! exulta-t-il en lançant son téléphone sur la table. Je viens d'avoir le responsable de l'Institut Algérie-Sondages. Mon passage au journal télévisé a fait un tabac ! Un vrai tabac, il n'y a pas d'autre mot ! répéta-t-il, fou de joie. Le record d'audience des dix dernières années, c'est carrément incroyable ! Aucun politicien algérien avant moi n'a jamais réussi une telle performance. Aucun !

– Tenez-vous tous, Forlignac arrive enfin ! exulta-t-il, en battant le sol du pied et en agitant le poing comme un tennisman qui vient de gagner un échange décisif.

Puis, avisant la présence de Salah.

– Vous êtes encore là vous ? répéta-t-il en reprenant sans le savoir, les mêmes mots que Francis quelques minutes plus tôt. Je croyais que l'on s'était tout dit.

– Eh bien... balbutia Salah qui voulait faire durer l'entretien le plus longtemps possible pour être sûr que Forlignac allait bien boire son verre de vin. Il y a encore beaucoup de détails à régler et...

– Pour les détails, regardez avec Francis, il est au courant de tout...

– D'accord, d'accord, mais je dois vous dire que je suis très déçu de votre attitude et de cette décision que je trouve vraiment très injuste.

– Déçu ? Vous avez dit déçu ? Mais enfin, vous vous prenez pour qui ? Dois-je vous rappeler qui vous êtes ? Dois-je vous rappeler à qui vous vous adressez ? Écoutez, on va arrêter là ces fariboles. Alors, prenez vos trois mois de salaire et cassez-vous ! Rentrez chez vous et élevez votre gamine, sans vous préoccuper du reste. Du moins si vous voulez que l'on se quitte en bons termes...

L'évocation de Taous mit Salah en fureur.

– Franchement, vous pouvez garder votre argent, rétorqua-t-il avec colère. Tout ce que je demande, c'est juste un peu de dignité. Et de cohérence. C'est vous qui m'avez approché. C'est vous qui m'avez sollicité pour que je travaille avec vous ! Et c'est encore vous qui faites volte-face, pour je ne sais quelle raison ! Et maintenant, vous me virez ? Soit, c'est votre droit ! Mais que diable, respectez-moi !

Et il lâcha, étonné par sa propre audace :

– Il n'y a pas que vous sur Terre, nom de Dieu. Les autres aussi méritent un peu de considération, tout de même ! Ce ne sont pas des pions que vous déplacez au gré de vos envies et de vos besoins !

Loin d'être ébranlé par sa sortie, Forlignac éclata de rire.

– Je vais vous dire, mon p'tit Salah : votre attitude est très infantile, et ça illustre pourquoi il est dangereux dans ce pays, d'accorder une quelconque importance à un Indigène. On vous tend la main, et aussitôt vous vous prenez pour nos égaux ! Alors, moi vivant, jamais votre peuple n'obtiendra le moindre droit. Parce que si on vous laisse faire, bientôt, nous ne serons plus chez nous. Je crois que je devrais

même vous remercier de me rappeler à quel point vous et vos congénères pouvez-vous montrer ingrats et versatiles.

Il s'approcha de la table de maquillage et saisit son verre de vin, avant de poursuivre, avec une mauvaise foi qui laissa Salah pantois :

– Je vous ai donné votre chance. J'ai cru, à tort je vous le concède, que je pourrais travailler avec un Indigène. J'ai cru que vous étiez différent des autres, et que l'on allait pouvoir avancer en bonne intelligence. Et je me suis trompé, malgré les mises en garde répétées de Francis. Vous avez fait quoi, depuis que vous êtes là ? Rien. Qu'avez-vous proposé ? Quelle idée avez-vous suggérée ? Quelle initiative avez-vous prise ? Aucune ! Après l'attentat qui a failli me tuer, lança-t-il en oubliant que c'était Salah qui s'était retrouvé à l'hôpital, j'ai souhaité vous donner une seconde chance. Mais pour rien ! Vous entendez ? Pour rien ! Au contraire, vous vous êtes enfermé dans une attitude stérile, en vous réfugiant dans votre tour d'ivoire, espérant qu'on vienne vous proposer quelque chose ! Mais mon cher ami, il faut arrêter d'attendre et encore d'attendre, pour avancer dans la vie. Le pouvoir, les responsabilités, on va les chercher, que diable ! On les prend à la hussarde, comme on prend une femme !

Et il poursuivit levant son verre, devant un Salah qui, sourd à ses admonestations, et se voyant enfin arriver au but, n'en revenait pas de sa bonne étoile.

– Alors vous savez quoi ? Eh bien je lève mon verre pour que votre peuple continue à se comporter comme vous, comme une victime perpétuelle, à pleurnicher au lieu d'agir, à subir au lieu de conquérir. Je l'ai toujours pensé : vous n'êtes pas dignes de diriger ce pays que l'on a cueilli, exsangue et moribond, des mains des Turcs, et je vous le jure, je ferai tout pour que les Français ne puissent jamais vous concéder la moindre parcelle de pouvoir.

Dans un geste aussi solennel que grandiloquent, Forlignac porta le verre à ses lèvres, et au moment où Salah entrevoyait la perspective de réussir enfin son coup, Francis fit irruption dans la loge, un ordinateur portable ouvert entre les mains.

– Patron, patron ! Il faut que vous voyiez ça !

Chapitre 13

Forlignac reposa précipitamment son verre sur la table.

« Qu'est-ce qu'il y a encore ? On ne peut pas être tranquille et discuter en paix un instant ? Francis, tu sais bien que je suis occupé et que je n'aime pas être dérangé ! »

Habitué aux rodomontades et aux mouvements d'humeur de son patron, Susini ne releva même pas et se contenta de répéter, le visage soucieux :

– Patron, je suis sérieux. Il faut vraiment que vous regardiez ça.

Avec peine, Salah réfréna son impatience et sa colère d'échouer si près du but. Mais l'intervention de Francis l'avait intrigué. Sur l'écran de l'ordinateur portable, il reconnut le logo caractéristique, ainsi que le site web du journal La Voix d'Alger.

Le titre qui s'affichait était éloquent.

« Héraut autoproclamé des Pieds-noirs, Jean Forlignac n'est même pas un des leurs »

– Oh putain ! lâcha Forlignac. C'est quoi ce truc ? Il s'assit, chaussa ses lunettes et dévora l'écran des yeux. Silencieusement, Salah s'approcha et regarda discrètement par-dessus son épaule. L'article, signé d'un certain François Martin, un pseudonyme sans doute, était une véritable bombe.

« Héraut autoproclamé des Pieds-noirs, Jean Forlignac n'est même pas un des leurs.

Information exclusive — La Voix d'Alger. Depuis quelques semaines, les Algériens ont vu apparaître un nouveau personnage public. Et non des moindres, puisqu'il s'agit de Jean Forlignac, candidat au Gouvernorat général contre le gouverneur Vincent Pujol. Personnage controversé aux propositions iconoclastes, dynamique et engagé pour l'indépendance de l'Algérie, Jean Forlignac (aucune particule ne figure dans son extrait de naissance officiel) rencontre un authentique écho auprès de la population algérienne, qui semble plébisciter son programme politique. Sa prestation au journal de la télévision algérienne, il y a moins d'une heure, aurait ainsi pulvérisé les records d'audience. Seulement voilà, selon des informations, confirmées et recoupées par plusieurs sources, le candidat Forlignac, qui a fait de la défense des intérêts des Pieds-noirs la pierre angulaire de son programme, ne serait, contrairement à ce qu'il a à maintes reprises laissé entendre, lui-même pas pied-noir. Né à Dijon, d'un père corrézien et d'une mère alsacienne, il aurait passé toute son enfance

en France, avant de poursuivre des études en comptabilité dans la région parisienne. Ce n'est qu'à la trentaine venue qu'il aurait émigré en Algérie, pour suivre, selon les sources qui nous ont révélé ce secret bien gardé, une amourette de passage.

Développement suit. » – Oh putain, s'emporta Forlignac en portant la main à la bouche. Mais bon Dieu, d'où ces fils de pute tiennent-ils ces infos ? Ça ne peut venir que de cet enculé de Pujol et de son entourage. C'est la réponse du berger à la bergère, ils n'ont pas apprécié ma performance au journal télévisé, ajouta-t-il en envoyant violemment valser par terre l'ordinateur qui, dans sa chute, emporta le verre de vin.

Livide, Salah vit tous ses espoirs réduits à néant, à mesure qu'au sol, la moquette absorbait lentement la petite flaque de liquide qui venait de s'y déverser. Sans lui prêter attention, Forlignac se leva et se mit à déambuler dans la loge, réfléchissant à toute vitesse.

– Il faut organiser une riposte tout de suite. J'ai dit tout de suite ! On ne peut laisser passer ça, où c'en est fini de ma campagne.

– Si c'est vrai, lança Francis, je ne vois pas trop ce qu'on peut faire, patron. Là, il me semble qu'on est plutôt mal barrés...

– Bien sûr que c'est vrai, répondit Forlignac avec humeur. Mais quelle importance ça peut avoir ? En politique, la vérité compte peu. Ce qui compte, c'est ce que le peuple croit. Ce qui compte, c'est que moi seul défends réellement les intérêts des Pieds-noirs. Laisse-moi réfléchir, il faut qu'on trouve une solution, et vite !

Il poursuivit sa ronde dans la petite loge, le regard soucieux et concentré, contournant Salah comme s'il n'avait jamais existé. Au bout d'une minute de déambulation, son visage s'éclaircit.

– Je crois que j'ai une idée, mais il faut que j'appelle quelqu'un en France pour vérifier si ça peut marcher. Et toi Francis, magne-toi le cul et contacte notre webmaster. Préviens-le qu'on va réagir en postant très probablement une vidéo sur notre site internet et dans tous nos comptes de réseaux sociaux d'ici une petite heure. En attendant qu'on y voie plus clair, fit-il en éteignant son portable qui s'était mis à sonner sans relâche, on va refuser toutes les sollicitations des journalistes.

– C'est très bien, je l'appelle tout de suite, se réjouit Francis, heureux de voir Forlignac reprendre l'initiative aussi rapidement. Et lui, on fait quoi de lui ? demanda-t-il en désignant Salah du menton.

– Lui ? Mais qu'est-ce qu'il fout encore là, celui-là ? J'ai été clair avec lui, il n'a plus sa place parmi nous, je n'en veux plus. Qu'il dégage !

Puis, avisant le regard décomposé de Salah, qui avait envie de disparaître dans un trou de souris :

– À moins que... dis donc, ça n'a pas l'air d'aller très fort, soudain. J'espère que ce n'est quand même pas toi qui as eu le culot de donner

cette information aux sbires de Pujol, petit salopard ! Parce que si c'est toi, tu me le paieras très cher !

Salah secoua la tête.

– Moi ? Mais jamais de la vie ! Qu'est-ce que vous racontez ? Je n'étais absolument pas au courant, se défendit-il. Comme tout le monde, j'ai toujours pensé que vous étiez pied-noir, surtout avec votre accent ! Et puis croyez-moi, Pujol est peut-être vieux, mais il a ses hommes partout. Sans compter tous ceux que vos positions dérangent, et il commence à y en avoir quelques-uns... Alors franchement, pas vraiment besoin d'un petit Indigène comme moi pour dégoupiller des boules puantes comme celle-là !

Forlignac le dévisagea d'un air dubitatif, puis ordonna, réprimant une froide colère.

– Hors de ma vue ! Hors de ma vue, j'ai dit ! Il y a mieux à faire qu'écouter ce couillon ! Francis, fais en sorte qu'il débarrasse immédiatement le plancher ! Dis à Damien et Marcel de le foutre dehors, je ne veux plus voir sa face de rat ! À peine Salah évacué de la loge, Forlignac se tourna vers Francis.

– J'aurais vraiment dû t'écouter, ce type est aussi stupide que dangereux et obstiné. Et quelque chose me dit qu'on n'en a pas fini avec lui, avec son incommensurable bêtise et son entêtement. La prochaine fois qu'il essaye de nous approcher, arrange-toi pour qu'on lui foute la raclée de sa vie, histoire qu'il apprenne à rester à sa place !

Avant de se raviser :

– Non, à tout bien penser, j'ai perdu assez de temps avec lui. On va envisager des mesures plus draconiennes, ma campagne est à un tournant et je ne veux plus d'élément perturbateur ou incontrôlable. Le mieux, c'est qu'on en finisse une fois pour toutes avec cet imbécile. Fais discrètement le nécessaire pour le mettre hors d'état de nuire !

Il ramassa l'ordinateur et le posa sur la table. – Et maintenant que cette affaire est réglée, au travail. Il faut que l'on fasse au plus vite quelque chose pour limiter les dégâts que ce putain de pseudo-scoop de La Voix d'Alger va occasionner !

Chapitre 14

Éjecté manu militari du siège de la Télévision, Salah parcourut rapidement le boulevard Bru. Loin de l'avoir découragé, l'échec de la tentative d'empoisonnement lui avait paradoxalement donné un coup de fouet. Pas question de baisser les bras au premier revers, et pas question non plus de perdre une minute supplémentaire. Il allait demander une autre dose de polonium à Abou Ammar, et faire un deuxième essai dès que possible. Même s'il ne savait pas encore comment il allait s'y prendre, tant l'animosité de Forlignac contre lui était devenue évidente et qu'il lui serait désormais très difficile de l'approcher.

Mais avant qu'il ne puisse à nouveau tenter sa chance, dès le lendemain matin, il avait une dernière carte à jouer. L'idée lui en était venue après avoir entendu la prestation télévisée de Forlignac, et il s'en voulut de ne pas y avoir pensé plus tôt. A cette heure tardive de la soirée, le boulevard Bru était complètement vide. Il marcha une vingtaine de minutes avant d'arriver à la station de taxis et monta dans la première voiture.

Le chauffeur était un Indigène, kabyle et septuagénaire, trop heureux d'avoir un client si tard dans la soirée. De bonne humeur, il tenta avec son accent si caractéristique d'engager la conversation. Mais Salah, trop stressé, trop préoccupé, n'avait pas une minute à lui consacrer. Il se contenta, après lui avoir indiqué l'adresse où il souhaitait se rendre, de lui répondre par de vagues borborygmes, et au bout de la troisième tentative, le vieil homme se tut enfin.

Salah déverrouilla son smartphone et lança son navigateur. Très vite, il trouva ce qu'il cherchait. Forlignac et Francis n'avaient évidemment pas perdu de temps. Sur tous les comptes de réseaux sociaux du candidat, la même vidéo avait été postée et enregistré déjà des audiences considérables. Elle durait moins de trois minutes, et Salah la visionna avec admiration, bluffé par la réactivité et le bagout du candidat.

Forlignac affichait un air grave. Il était encore vêtu du costume avec lequel, à peine trois heures plus tôt, il était passé au journal télévisé, et manifestement, il s'était filmé lui-même à l'aide de son téléphone portable. L'image était relativement floue et sombre, le son approximatif, et le candidat apparaissait en gros plan, fatigué, mais déterminé. C'était du travail d'amateur, improvisé dans la précipitation, mais redoutablement efficace, donnant à la scène un

caractère d'urgence et d'authenticité dont l'impact allait, sans aucun doute, être maximal.

« Algériennes, Algériens ! Un journal séditieux et malintentionné vient de publier sur son site internet des informations tendancieuses selon lesquelles je ne serais pas des vôtres. Comme par hasard, ces informations apparaissent au grand jour quelques minutes à peine après mon passage historique à la Télévision algérienne. Un passage dont l'audience a été phénoménale, et qui montre l'attachement de toutes et de tous les Pieds-noirs, aussi bien à ma personne, qu'aux idées que je défends. Mais au-delà de ma personne, c'est bien toute notre communauté qui est attaquée par ce média en mal d'audience, capable de toutes les compromissions pour faire taire celui qui veut mettre un terme au diktat de l'establishment et de la pensée unique dans ce pays. »

« Algériennes, Algériens ! En temps venu, la lumière sera faite sur ceux qui sont à la source de telles informations mensongères, et j'annonce d'ores et déjà ici officiellement que je déposerai demain à la première heure une plainte pour diffamation auprès du Tribunal d'Alger. Nul doute en revanche que cette fuite calomnieuse profite à mon adversaire, le gouverneur sortant, un candidat dont le bilan est déplorable, et le programme dangereux pour notre communauté et notre pays. Nul doute aussi que cette navrante tentative de diversion sera vaine, et ne détournera pas les Algériens des véritables enjeux de cette campagne, des enjeux qui se résument au fond à une seule et unique question : allons-nous, enfin, être maîtres chez nous ? »

Forlignac s'était interrompu quelques secondes pour reprendre son souffle et laisser ses propos produire leur effet. Salah se dit que décidément, ses ressorts étaient intarissables et ce n'était jamais que dans l'adversité que cet orateur hors pair se montrait à son meilleur, offensif, frontal, virulent et incroyablement percutant.

Forlignac avait poursuivi, de sa voix grave et haletante.

« Algériennes, Algériens, je vous dois la vérité. Toute la vérité. Non pas que je vous l'aie à dessein dissimulée, mais simplement parce qu'il m'a toujours semblé évident que mon engagement à votre service, mes actes, mes propos, mes prises de position publiques faisaient de moi un membre à part entière de votre communauté. À ceux qui m'accusent de ne pas être un Pied-noir de sang, je réponds d'abord que je suis un Pied-noir de cœur. Par mes idées, par mon attachement viscéral à cette terre que le Seigneur nous a donnée, je suis un Pied-noir, passionnément attentif à nos valeurs et à ce mode de vie que l'immigration française, chaque jour vient mettre un peu plus en danger. »

« Algériennes Algériens ! Je vous dois la vérité. Toute la vérité. Car en plus d'être un Algérien dans chacune des fibres de mon cœur, je le

suis également, contrairement aux allégations qui ont été publiées, dans mon sang. Alors oui, c'est vrai, je suis né et j'ai grandi en Métropole avant de venir ici parmi vous. Mais je n'ai pas fait que venir chez vous. Je suis aussi revenu chez moi. »

Sur la vidéo, on vit soudain le visage de Forlignac s'éloigner quelques secondes avant de réapparaître, brandissant une mince feuille de papier.

« Je tiens ici à la disposition de toute personne intéressée, l'acte de naissance de mon arrière-grand-mère, que l'on vient de me faire parvenir par courrier électronique. Il y est écrit que mon aïeule maternelle Lucie née Vasseur épouse Forlignac est née le 19 mars 1882 à Orléansville, à moins de 150 kilomètres d'ici, sur cette terre que nous chérissons tant et qu'elle a dû quitter à son corps défendant à l'âge de 17 ans, pour rejoindre la Métropole et s'y marier. Alors oui, je suis bel et bien pied-noir de sang et fier de l'être. »

En son for intérieur, Salah salua l'habileté de l'artiste. Le magicien avait réussi à sortir une miraculeuse arrière-grand-mère de son chapeau pour faire taire les critiques. Salah le soupçonna même d'avoir inventé cette histoire et exhibé un certificat de naissance bidon. Avec ce diable d'homme, tout était possible... « Alors voilà. Suis-je moins pied-noir que les Costa dont les aïeux sont nés au Portugal ? Que les Torres qui viennent d'Espagne ? Que les Susini de Sardaigne ? Que les Farrugia de Malte ? Et au fond, mes chers compatriotes, tout cela a-t-il vraiment une quelconque importance ? Ce qui nous unit tous, n'est-ce pas l'amour de cette terre que tous nos ancêtres, quelles que soient leurs origines, ont pétrie de leur sang et de leur sueur ? »

« Algériennes, Algériens, je vous en conjure. Ne laissons pas libre cours aux divisions et unissons-nous pour qu'à l'avenir, cette terre vive, libérée de toute influence étrangère ! Soyez toutes et tous derrière moi pour donner à ce pays le destin qu'il mérite ! »

« Vive l'Algérie, vive l'Algérie algérienne ! »

Salah verrouilla son téléphone et le posa à côté de lui, sur le siège arrière du taxi. Le conducteur qui n'avait pas perdu une miette du discours de Forlignac lança :

– Ce gars-là, il est vraiment très fort. Il serait capable de vendre sa propre mère. Vous allez voir, s'il continue, il va être élu. En tout cas, moi, j'aurais été pied-noir, j'aurais voté pour lui sans aucune hésitation. Lui au moins, il a des couilles.

Salah se garda de lui rétorquer qu'en tant qu'Indigène, il n'aurait jamais son mot à dire, et encore moins si Forlignac venait à être élu.

Il se contenta de détourner le regard vers l'extérieur de la Renault, observant silencieusement défiler les rues d'Alger désertes.

Chapitre 15

Il était près de minuit lorsque le taxi arriva à destination, dans le quartier populaire des Eucalyptus, devenu au fil des ans un véritable ghetto pour Indigènes plongés dans la misère. En d'autres temps, jamais Salah ne se serait aventuré dans un tel coupe-gorge. Mais nécessité faisait loi, et il n'avait plus le choix.

Il descendit du taxi et demanda au chauffeur, ravi de l'aubaine, d'attendre son retour. C'était la deuxième fois en moins de deux jours qu'il entamait une démarche de la sorte, et il espérait qu'elle serait cette fois-ci couronnée de succès. La maison qu'il recherchait était une ancienne villa de Pieds-noirs qui avaient déserté le quartier, effrayés par l'arrivée massive des Indigènes et la construction de nombreux bidonvilles anarchiques tout autour d'eux. Adolescent, Salah y était souvent venu et il reconnut d'emblée le petit portillon rouillé qui en marquait l'entrée. Il sonna. Plusieurs fois, mais en vain.

Après dix minutes d'attente, et bien que tout le quartier fût profondément endormi, il n'hésita pas à tambouriner à la porte, priant de toutes ses forces que quelqu'un veuille bien lui ouvrir. Alors que des lumières commençaient à s'allumer dans les maisons aux alentours, il entendit, enfin, la serrure du portillon s'actionner. Une femme voilée, le visage complètement caché par un tissu qui ne laissait plus entrevoir que la fente de ses yeux, entrouvrit la porte.

– Que veux-tu, à cette heure indue ? interrogea-telle en arabe, d'un ton peu amène.

Au son de sa voix, elle devait être plutôt âgée.

– Je cherche Rachid. Je ne sais pas s'il habite toujours ici.

– Qui le demande ?

– Salah, je l'ai bien connu autrefois.

– Je vais voir s'il est là.

– Je t'en prie, dis-lui que c'est important. Que c'est Salah, son ami d'enfance...

La porte se referma, et Salah poireauta un long moment, avant qu'elle ne s'entrouvre à nouveau.

– Il va te recevoir, soupira la vieille femme. Il termine sa prière et il arrive.

À peine trois minutes plus tard, Rachid lui tombait dans les bras. Salah lui rendit son accolade avec chaleur. Il l'éloigna pour mieux le dévisager et le contempla un instant, dans un grand élan d'effusion. Il ne l'avait plus vu depuis des années et comme lui, il avait bien sûr pris

de l'âge, avec une calvitie et un embonpoint discrets, mais bien réels. Mais surtout, il portait cette longue barbe sauvage qui déconcertait tant Salah, sans compter le port du qamiss, cette robe blanche qu'affectionnaient les islamistes, et la présence, au milieu de son front, d'une callosité qui témoignait d'une pratique assidue et régulière de la prière.

Malgré ces signes manifestes d'austérité religieuse, Rachid le questionna avec un ton chaleureux et bienveillant : – Salah, mon ami, quel bonheur de te revoir ! Cela faisait si longtemps ! Mais dis-moi, ajouta-t-il en le dévisageant avec une ombre inquiète dans le regard : j'espère que tout va bien ? Il est bien tard pour qu'Allah le Tout-Puissant ait guidé tes pas jusqu'ici sans raison... Salah ne sut quoi lui répondre, avant d'éclater en sanglots. Décontenancé, Rachid le fit entrer dans la maison, lui servit un verre d'eau, et attendit en silence qu'il retrouve son calme.

Meublé à l'orientale, avec des matelas posés à même le sol et des tables basses disposées sur les tapis, le salon était constellé de versets du Coran encadrés et fixés sur les murs. Quelque part, un haut-parleur psalmodiait en continu, mais à faible volume, le texte sacré. Cette ambiance, à la fois calme et mystique, eut le don d'apaiser Salah, lui rappelant les quelques semaines qu'enfant, il avait passées à l'école coranique de son quartier, avant qu'il ne rejoigne, contraint et forcé, l'enseignement public colonial.

Pendant quelques minutes, il sirota en silence le thé bouillant que la vieille dame avait posé devant lui avant de s'éclipser discrètement. Il prit ensuite son inspiration et commença son récit.

Il avait confiance en Rachid et ne lui cacha rien de ce qui lui arrivait depuis plusieurs mois. Ils avaient fréquenté la même école primaire et passé ensemble les années de collège, avant qu'à l'entrée au lycée, Rachid ne décide d'abandonner sa scolarité pour aller seconder son père dans son atelier de réparation automobile de la Rampe Vallée, aux portes de la Casbah, près de Bab-el-Oued.

D'emblée, Salah s'était très bien entendu avec lui. Il avait le souvenir d'un enfant vif et malicieux, curieux de tout, toujours prêt à jouer des tours à ses amis, pourvu qu'ils soient drôles et imaginatifs. Dans le duo, Salah était clairement le plus timide des deux, et lorsqu'advint l'âge des filles, il en était réduit à suivre Rachid dans ses invraisemblables entreprises de drague, qui au grand dépit de Salah, un brin jaloux, aboutissaient souvent. Rachid était un leader né, capable de fédérer autour de lui bien des camarades, aussi bien lorsqu'il s'agissait de lancer une grève que d'organiser la prochaine fête de fin d'année. Il dégageait un allant, une autorité naturelle et un charisme tels qu'en dépit de ses origines, même des enfants pieds-noirs le suivaient dans ses aventures un peu folles, au grand dam de leurs

parents, apeurés par l'ascendant de cet Arabe si entreprenant.

La vie des deux adolescents bascula dans le monde des adultes lorsqu'à l'âge de 16 ans, les deux jeunes camarades durent rejoindre la section d'enseignement réservée aux Indigènes, en dépit de leurs excellentes notes. D'un naturel timide et soutenu par ses parents, Salah avait répondu à la discrimination par un surcroît de travail qui lui permit, des années plus tard, d'intégrer l'université, quoiqu'avec deux années de retard.

Rachid lui, était d'une autre trempe. Il se révolta, commençant par refuser de rejoindre la section qui lui avait été assignée, puis essaya de fomentier des tentatives de grève qui restèrent vaines, devant l'inertie des autres élèves indigènes. Après avoir organisé un sit-in à l'entrée du collège, vite réprimé par la Milice, tenté de rameuter la presse, puis menacé d'entamer une grève de la faim, il finit, de guerre lasse, écœuré par tant d'injustice, par décider de quitter l'école, pour aller seconder son père dans son atelier. Dès ce moment-là, ses liens avec Salah se distendirent, jusqu'à s'interrompre, les deux camarades n'ayant plus grand-chose à se dire, malgré leur amitié.

Rachid passa les années suivantes à apprendre le métier de mécanicien durant la journée, tout en fréquentant le soir, en toute clandestinité, les milieux nationalistes du FLN. Avec eux, il se familiarisa au subtil maniement des armes et des explosifs, s'initia à l'art de monter et d'organiser des cellules secrètes aussi bien que celui de déjouer les filatures...

Très vite, sûr de lui et conscient de sa valeur militaire, il pesta devant les atermoiements et la lâcheté de ses supérieurs, qui disait-il, « leur apprenaient le maniement des armes et des explosifs pour ne jamais les utiliser ».

Lui, brûlait d'envie d'agir, d'en découdre et de relancer le Front dans une nouvelle insurrection contre les Français, malgré la défaite passée et quel qu'ait pu en être le coût humain.

Avec la fougue de sa jeunesse et ses talents de leader, il avait tenté de bousculer une vieille garde du FLN bien trop molle à ses yeux et soupçonnée de « compromission avec l'occupant ». Au point que pour l'organisation clandestine, son activisme véhément en devenait de plus en plus gênant, les relations entre Rachid et le FLN se tendant au fur et à mesure que son influence sur les jeunes recrues de son âge grandissait.

Les choses auraient sérieusement pu se gâter, si Rachid n'avait, dans l'intervalle, reçu sa convocation pour le service militaire. Une convocation qu'il s'empressa de déchirer, tant il était pour lui inimaginable d'être appelé sous les drapeaux de l'oppresseur. Après plusieurs mois à jouer au chat et à la souris avec les hommes de la Milice, venus le chercher pour l'expédier en Métropole accomplir ses

obligations militaires, il finit par se faire cueillir un matin, à l'aube en bas de chez lui, alors qu'il était venu, discrètement croyait-il, rendre visite à sa mère. Irréductible il était, irréductible il se montra. Pendant plusieurs jours, il résista de toutes ses forces aux tentatives de l'embarquer dans un avion pour Nice.

Tant et si bien qu'un tribunal militaire finit par le condamner à cinq années de prison pour insoumission.

Comme toutes les fortes têtes, il fut incarcéré à Barberousse, la prison de haute sécurité, située à quelques kilomètres à peine de chez lui. Salah avait alors ouï dire qu'il avait passé ses premiers mois à l'isolement total, dont il ne fut sorti que quand il s'engagea à adopter une attitude moins rebelle. Il n'avait ensuite plus entendu parler de lui jusqu'à sa sortie, en liberté conditionnelle, quelques années plus tard.

Salah l'avait rencontré par hasard alors qu'il faisait son marché, en compagnie de Zohra. Il ne l'avait d'ailleurs pas reconnu au premier abord, tant il était métamorphosé, arborant la barbe et la tenue des islamistes.

En prison, Rachid avait trouvé la foi et l'apaisement. Des frères, dont certains avaient longtemps séjourné dans les geôles du Moyen-Orient avant de rentrer au pays, l'avaient initié à la religion véritable et dès lors, il avait adopté une attitude exemplaire, lui valant sa libération anticipée pour bonne conduite.

Rachid avait salué Salah avec beaucoup de gentillesse et de douceur, avant de refuser la main amicale que lui avait tendue Zohra : il suivait désormais à la lettre les enseignements du Coran, interdisant tout contact physique avec les femmes.

Zohra s'en était offusquée et même vexée, et elle avait plus tard lâché à Salah :

« Ces gens-là fuient les femmes parce qu'ils refusent la vie. Ils choisissent un islam de repli pour ne pas affronter le réel. Mais tu verras, un jour le réel les rattrapera, car leur attitude n'est pas tenable à long terme. Et à ce moment-là, que Dieu nous préserve tous ! » Salah, comme toujours, avait trouvé qu'elle exagérait. Rachid, il en était certain, était un homme de raison, un patriote écœuré et broyé par le régime colonial, mais qui, en matière de religion comme pour tout le reste, avait l'habitude d'aller jusqu'au bout de ce qu'il entreprenait : il avait décidé désormais de vouer sa vie à la prière et à la dévotion et, Salah le connaissait bien, il allait s'y employer de toutes ses forces. Mais Salah n'avait aucun doute : non seulement Rachid était devenu non-violent, mais un jour, il en était sûr, il reviendrait de sa phase mystique, comme il était revenu du FLN d'ailleurs, pour enfourcher un nouveau cheval de bataille. Et s'y consacrer là encore de toutes ses forces.

« C'est vrai, avait-il concédé à Zohra, j'ai entendu dire que certains

frères adoptent des attitudes extrémistes et envisageraient de passer à la clandestinité, voire même de recourir à la violence, même s'ils savent ce qu'il leur en coûterait avec la Milice omniprésente. Mais pas Rachid. Les affaires terrestres ne l'intéressent plus. C'est désormais un religieux pacifique qui vit sa foi au grand jour et qui n'a plus rien à cacher ».

Rachid avait écouté attentivement le récit de Salah sans l'interrompre, faisant preuve d'une infinie compassion. Il s'était contenté de refréner un rictus de colère quand Salah avait évoqué le parcours de Forlignac, et avait blêmi lorsqu'il lui avait raconté l'enlèvement de Taous, et l'ignoble chantage auquel le soumettait le FLN.

Lorsque Salah eut terminé son récit, il se contenta de murmurer, en triturant nerveusement son chapelet :

– Le diable est vraiment partout, dans toutes nos âmes. Tant que les humains ne les auront pas purifiées par l'ascèse, le jeûne et le djihad, le malheur et la désolation régneront sur Terre, jusqu'au jour du Jugement dernier.

Avant de poursuivre :

– Ce que tu viens de me raconter est tellement affreux et je comprends ton désarroi. Mais qu'y puis-je, mon pauvre ami, à part prier de toute mon âme pour toi et ta fille ?

Craignant que son camarade, à l'instar du vieil Ahmed Kader deux jours plus tôt, ne lui oppose une fin de non-recevoir, Salah implora :

– Rachid, tu es comme mon frère, et tu peux faire beaucoup de choses. Toi seul peux me venir en aide. Ne m'éconduis pas, je t'en prie. Au nom de notre vieille amitié. Au nom de ce que vit notre peuple.

– Ce que vit notre peuple est le fruit de notre péché collectif, rétorqua sèchement Rachid. C'est la volonté d'Allah. Pour nous punir de notre lâcheté, pour nous punir de nous être éloignés de Lui, de notre langue, de notre culture, de notre histoire...

– Mais ce n'est pas de notre faute ! s'écria Salah. Enfin, tu sais bien ce que la colonisation nous a fait. Elle a décimé nos ancêtres, notre culture. Ils nous ont tout pris. Tout ! Nos terres, notre langue, nos tribus, nos habits, nos coutumes, notre religion et même nos noms ! Ceux qui ont résisté ont été exterminés, enfin, tu le sais bien ! Et les derniers, cela a été tes anciens amis du FLN, qui sont bien placés pour le savoir !

– Salah, le FLN a échoué, pas parce qu'il était militairement faible, corrigea Rachid avec ferveur. Mais parce qu'idéologiquement, il était aliéné à l'ennemi, dont il s'est approprié les valeurs sans même s'en rendre compte. N'oublie pas que c'était un ramassis de marxistes athées et baathistes, soi-disant inspirés par l'Esprit des Lumières et

toutes ces foutaises d'égalité et de fraternité qu'ils ont gobées stupidement ! Je les ai côtoyés de près, je sais de quoi je parle, ils ont perdu par la volonté de Dieu, pas par l'action de l'armée française... Il se tut un instant, soupira, puis s'emporta, avec une rage que Salah, soudain effrayé, n'aurait jamais soupçonnée.

– Si Dieu le veut, un jour, nous réussirons là où ils ont échoué. Notre foi nous porte et le glaive d'Allah libérera notre peuple. Malgré ce Forlignac aux sirènes duquel ton esprit égaré t'a fait succomber. Malgré Pujol. Malgré les Pieds-noirs et leur maudite Milice, et malgré les Français. Un jour, je te le promets, et au grand jour, à la face du monde entier, nous ferons régner la loi d'Allah sur cette terre sacrée. Mais pour l'heure, la patience guidera nos pas, car la sagesse divine nous recommande d'avancer dissimulés !

– Alors, conjura Salah, si tu détestes Forlignac, si tu détestes les Pieds-noirs et les Français, c'est que nous sommes dans le même camp. Aide-moi, je t'en supplie, aide-moi, au nom de notre vieille amitié et de tout ce qui a pu nous lier dans le passé ! C'est la vie de ma fille qui est en jeu ! Demande à tes frères de retrouver Taous ! Je sais que vous avez vos informateurs partout, et que la moindre anomalie dans chaque quartier d'Alger vous est immédiatement signalée. Je t'en supplie, aide-moi à la retrouver et à la sortir des griffes d'Abou Ammar. Même si j'y répugne profondément, je vais essayer de tuer Forlignac, comme ils me l'ont demandé. Mais j'ai échoué une première fois, et rien ne dit que je vais réussir, encore moins maintenant qu'il est très difficile pour moi d'aller à sa rencontre. Ils ne plaisantent pas, tu les connais bien, ils vont la tuer ! Rachid ! Ils vont vraiment la tuer !

Rachid tritura avec nervosité le chapelet qu'il tenait entre ses mains. Il réfléchissait à toute vitesse, visiblement secoué par ce qu'il venait d'entendre.

– Que tu débarrasses ce pays de Forlignac ne me dérange pas outre mesure, concéda-t-il. Cet homme est une incarnation du diable, un vrai danger pour notre peuple dans son ensemble. Mais dans le même temps, si je le déteste, je déteste encore plus ces marxistes du FLN qui en sont réduits à s'en prendre à une enfant innocente, au lieu d'affronter l'ennemi avec bravoure, comme des hommes libres.

Il haussa les épaules alors qu'une étrange jubilation transparaissait dans son visage creux aux traits tirés.

– Curieux quand même, comme les loups peuvent en arriver à se manger entre eux ! Allah dans ses subtils desseins est incontestablement le plus grand !

Puis, prenant sa décision :

– Même si j'ai beaucoup à faire, je vais t'aider ! Je ne te promets rien, mais je vais voir ce que je peux faire. Rentre chez toi, et tâche de

te reposer un peu, tu as l'air d'être au bout du rouleau. Je t'appelle dès que j'ai quelque chose. Si j'ai quelque chose, bien sûr...

Ému et soulagé, Salah le remercia avec effusion.

– Merci, mon frère, je te jure qu'un jour, je te revaudrai ça. Et sois certain qu'Allah dans Sa miséricorde infinie, te le rendra au centuple ! C'est une enfant que tu contribues à sauver. Merci, merci et encore merci !

Rachid lui retourna mollement son accolade.

– Tu sais Salah, même si tu es mon ami, je ne le fais pas pour toi, qui devrais plutôt penser à retrouver la voie de Dieu et te repentir de t'être égaré auprès d'un homme de cet acabit. Je ne le fais pas non plus pour ta fille, car nul n'est innocent ici-bas. Et au fond, je ne le fais pas non plus pour contrer les gens du FLN, même si ces impies méritent une bonne leçon.

Et il termina sur le ton de la confidence, devant Salah éberlué : – Crois-le ou non, mais je le fais surtout pour la mémoire de ta femme, Zohra. Nous n'étions pas du même bord, mais c'était une pure et dure. Elle au moins avait du courage, de la lucidité et de la détermination. Elle avait compris qu'il ne pourrait jamais y avoir aucun marchandage avec l'occupant.

Chapitre 16

Soulagé, Salah remonta dans le taxi qui l'attendait depuis deux bonnes heures. Quand le chauffeur lui demanda où il devait le conduire, il ne sut quoi répondre. Après quelques secondes, il lui ordonna de rouler au hasard dans la ville, le temps qu'il puisse réfléchir et revenir sur le déroulement de cette incroyable journée.

« Une journée de plus sans ma fille » se dit-il, et cette simple pensée acheva de le plonger dans un océan de désespoir. D'autant qu'à l'extérieur, le temps se gâtait, il faisait de plus en plus lourd et l'atmosphère se chargeait peu à peu d'une oppressante humidité typiquement méditerranéenne. Salah, déjà lessivé, sentit son corps se transformer en chiffon moite et trempé, prêt à être essoré.

Le tonnerre se mit à gronder, des éclairs lézardèrent le ciel, puis au bout de quelques minutes, de grosses gouttes fouettèrent le pare-brise du taxi. Violente, drue, mais apaisante, l'averse fit rapidement baisser la température de plusieurs degrés. Salah se sentit mieux, et l'entrevue avec Rachid l'avait rasséréné. Inquiété aussi, tant il avait eu du mal à reconnaître l'ami d'enfance drôle et fonceur, avec lequel il avait partagé tant de bons moments. Au premier abord, Rachid n'était que douceur, retenue et componction. Mais parfois, avait transparu un homme déterminé et révolté, et Salah n'avait pas aimé la lueur effrayante que, de temps à autre, il avait décelée dans ses yeux.

Mais qu'importe. Contrairement à Ahmed Kader, son ami d'enfance avait décidé de l'aider à retrouver sa fille et c'était tout ce qui comptait pour l'instant. Et s'il était une chose qui n'avait pas changé, c'était bien celle-là : Rachid restait un homme de parole, et il allait faire tout ce qui était en son pouvoir pour localiser Taous.

Songeur et anxieux, Salah préféra ne pas penser à ce que signifierait son échec.

Non, il en était sûr, Rachid allait l'appeler.

Hors de la voiture, la pluie avait cessé. Il faisait nuit noire et Salah s'amusa à compter les réverbères qui défilaient. Ses pensées le ramenèrent à Forlignac. À son culot, à sa morgue, à sa chance incroyable aussi, qui lui avait permis d'échapper in extremis à la tentative d'empoisonnement. Il se demanda comment il allait à nouveau pouvoir s'y prendre si Rachid devait échouer. Pareille occasion ne se représenterait pas de sitôt, d'autant que désormais, il était grillé et que plus jamais Forlignac n'accepterait de le voir.

Il laissa son esprit vagabonder un instant, cherchant vainement de

quelle manière il allait bien pouvoir procéder.

Il saisit son portable et rédigea un court SMS à l'intention d'Abou Ammar.

« ÉCHEC DE LA PREMIÈRE TENTATIVE. BESOIN URGENT NOUVELLE DOSE ». Juste avant de presser la touche « Envoi », il s'interrogea : et si Abou Ammar le prenait mal ? Et s'il se décidait à exécuter Taous, sans lui laisser une seconde chance ? Puis il se tranquillisa.

« Non, ce n'était pas possible ».

Abou Ammar avait trop besoin de lui pour éliminer Forlignac. Il était même son unique espoir...

Il appuya sur la touche « Envoi ».

Comment allait-il désormais pouvoir approcher Forlignac ? Fallait-il solliciter un nouveau rendez-vous, en prétextant une excuse quelconque ? Non, cela ne marcherait pas, Forlignac était trop remonté contre lui et l'enverrait immédiatement balader. L'autre option était de débarquer à l'improviste, là où se trouverait le candidat, et d'essayer de contourner les cerbères de Francis. Avec le risque qu'il se fasse expulser séance tenante.

Pourtant, se convainquit Salah, c'était la seule chose qu'il lui restait à tenter, d'autant que le temps ne jouait pas en sa faveur.

Un double bip le sortit de ses réflexions. C'était la réponse d'Abou Ammar, laconique : « OK ».

Le message le rassura — Abou Ammar semblait prêt à fournir une deuxième dose de polonium — et l'inquiéta à la fois : rien sur la manière dont il allait procéder pour lui remettre le poison, rien sur les échéances à venir. Rien sur Taous, évidemment... Salah se retint pour ne pas lui demander d'explications supplémentaires.

Sans doute Abou Ammar savait-il ce qu'il faisait. Attendre et voir venir... Encore attendre sans pouvoir agir... Attendre Abou Ammar, attendre Rachid... Toujours attendre... Salah se sentait à bout.

Il était physiquement et nerveusement épuisé. Le chauffeur interrompit ses pensées.

– Dites, on va continuer à rouler longtemps comme ça ? C'est pas que, mais j'ai eu une très longue journée et je ne suis plus très jeune... Alors, si c'est possible, j'aimerais bien aller me coucher... Salah sursauta. Le vieux Kabyle l'avait ramené à la réalité.

– Ah ? Euh oui, c'est vrai, excusez-moi, balbutia-t-il. Et il lui donna l'adresse de son appartement à Belcourt. La Renault s'arrêta aussitôt, opéra un demi-tour en épingle à cheveux sur la chaussée déserte, puis accéléra. Le chauffeur était pressé de rentrer à la maison. Salah regarda autour de lui. Ils étaient sur les hauteurs d'Alger, dans le quartier plutôt cossu de Bouzareah. La voiture redescendit à toute allure vers Chevalley et atteignit la zone de Châteauneuf en quelques

minutes. Le conducteur se dirigea ensuite en direction d'El-Biar. Il devait être aux alentours de deux heures du matin, et il n'y avait pas âme qui vive.

Ce n'est que lorsque le taxi s'engagea dans le tortueux chemin Poirson que Salah remarqua qu'une voiture les talonnait de près. C'était une grosse cylindrée noire, une Mercedes ou quelque chose du genre et elle semblait singulièrement pressée, serrant le taxi de si près que Salah eut l'impression qu'elle pouvait les percuter à tout moment.

– Vas-y, double, enfin, double ! gronda-t-il excédé, dans un mouvement d'humeur.

– Non, ils ne vont pas doubler, dit calmement le chauffeur. Cela fait cinq bonnes minutes qu'ils sont derrière nous, et chaque fois que je freine pour les laisser passer, ils ralentissent aussi. Ces gars-là nous suivent, croyez-moi, j'ai assez de métier pour le savoir. Et je me demande bien ce qu'ils nous veulent...

Salah comprit immédiatement que quelque chose ne tournait pas rond. Son sang se figea dans ses veines, et il cria :

– Accélérez ! Accélérez ! Tout de suite ! Viiiite !!!! La Renault bondit, et déboula à toute vitesse dans le carrefour de la Colonne Voirol. Au lieu de s'engager vers Le Golf, le chauffeur bifurqua brusquement vers la droite, vers le Ravin de la Femme sauvage, en direction de Birmandreis. Assurément, le vieux Kabyle savait manier son taxi et il avait la virtuosité d'un vrai professionnel de la route. Mais le combat entre la modeste Renault et la Mercedes surpuissante était trop inégal. À peine engagé dans le chemin tortueux et arboré du Ravin, le taxi fut rattrapé, puis dépassé par la grosse berline.

Le chauffeur pila sec et s'arrêta en biais sur un petit terre-plein, au bord de la route, alors que la Mercedes se collait derrière lui, obstruant complètement le passage et empêchant toute possibilité de fuite.

Salah regarda autour de lui. Personne pour leur venir en aide. De la Mercedes émergèrent deux hommes vêtus de noir et cagoulés. Salah esquissa le geste de saisir son téléphone portable pour appeler la Milice. Mais le chauffeur de taxi tempéra aussitôt ses ardeurs.

– Ne faites pas ça. S'ils vous surprennent, ils vont tirer tout de suite. Ne faites surtout pas ça ! Restez calme, et ça va aller. Attendons de voir ce qu'ils veulent et ne leur montrez pas que vous avez peur...

La maîtrise dont fit preuve le vieux Kabyle, qui manifestement en avait vu d'autres, rassura Salah. Il resta immobile sur son siège, tandis que les deux hommes approchaient.

– Dehors ! intima l'un d'eux, d'une voix gutturale, en pointant un fusil-mitrailleur, tandis que de l'autre côté de la voiture, le deuxième homme, plus petit et râblé, les tenait en joue.

Malgré les mises en garde de son chauffeur, Salah prit peur. D'un

geste qu'il voulait discret, il tenta de composer un numéro d'urgence sur son portable. – Fais ça, et je vous bute toi et le vieux tout de suite ! Dehors, j'ai dit. Dehors !

– Faites ce qu'il dit, lâcha le chauffeur, avec une voix blanche dans laquelle Salah perçut pour la première fois de l'inquiétude. Faites ce qu'il dit. Je connais ce genre de gars. Ce sont des pros, ils ne plaisantent pas !

Lentement, les deux hommes sortirent du taxi. Aussitôt, le plus petit des deux assaillants les fouilla et confisqua leurs portables.

– Qu'est-ce que vous voulez ? C'est quoi ça, on n'est pas dans le Far West ! s'insurgea Salah.

– Ta gueule ! répondit celui qui semblait être le chef, alors que son comparse n'avait pas pipé un seul mot depuis le début de l'embuscade. D'un violent coup de crosse sur le genou, il fit plier Salah, qui ne put réprimer un cri de douleur.

– Taisez-vous, votre attitude ne sert vraiment à rien, lui souffla le vieux en tremblant. Faisons ce qu'ils nous disent, obéissons. Ces deux-là n'hésiteront pas une seconde à nous tuer.

– Allez, tous les deux, avancez et mettez-vous sur le côté !

Salah sentit le canon de l'arme s'enfoncer dans ses côtes. En silence et dans la nuit noire, les deux agresseurs les éloignèrent du taxi et leur firent, à pas feutrés, descendre sur le côté du chemin, un petit sentier de terre. Deux mètres plus bas, les assaillants leur intimèrent l'ordre de tourner le dos à la route, pour faire face aux buissons qui peuplaient le fond du ravin.

Salah sentit ses genoux trembler, et il entendit le Kabyle à côté de lui haleter. Cette fois, le vieil homme avait franchement peur et il pouvait même sentir l'odeur âcre de sa transpiration. – Ça ressemble aux exécutions sommaires de l'armée française quand ils attrapaient les rebelles du FLN, murmura-t-il d'une voix à peine audible. Mon Dieu, tout cela ne s'arrêtera-t-il donc jamais ? Puis il récita la chahada, la profession de foi que les musulmans prononcent pour attester de leur appartenance à la Religion révélée, mais aussi lorsqu'ils sentent leur dernière heure arriver.

« Je témoigne qu'il n'y a de Dieu qu'Allah et je témoigne que Mohamed est son messager ».

Une fois, deux fois, trois fois, comme un mantra, pour mieux maîtriser sa peur.

Salah sursauta, réprimant une incoercible envie de vomir. Ils allaient mourir, il en était désormais certain. Mû par un réflexe, il esquissa un geste pour s'enfuir. Le canon de l'arme lui vrilla immédiatement les côtes, lui arrachant un cri de douleur. Pour la deuxième fois en quelques jours, lui traversa l'esprit l'idée insoutenable qu'il allait mourir en laissant derrière lui une orpheline malade.

« Zohra, je t'en prie, pardonne-moi ! Pardonne-moi ! Taous, oh Taous !!! Mon Dieu, protégez-la, s'il Vous Plaît, protégez-la ! »

À son tour, il récita la profession de foi : « Je témoigne qu'il n'y a de Dieu qu'Allah et je témoigne que Mohamed est son messager. Je témoigne qu'il n'y a de Dieu qu'Allah et je témoigne que Mohamed est son messager ».

– Silence !

Toujours la même voix. Par une de ces pensées surréalistes et inopinées que l'on éprouve souvent aux moments les plus critiques, Salah se demanda : « Et l'autre, il ne parle jamais ? Il est muet ou quoi ? ».

– À genoux ! Tout de suite !

Les deux hommes s'accroupirent, tandis que Salah, tous ses sens exacerbés par la peur, entendait craquer les jointures de son vieux compagnon d'infortune.

– La tête par terre ! Tous les deux ! Immédiatement ! Salah obéit et enfouit sa tête dans le sol. Le souffle coupé, il sentit le métal froid d'un canon appuyer sur sa nuque, tandis qu'une absurde odeur de terre et d'herbe fraîche envahissait ses narines. À peine eut-il le temps de prendre conscience de celle-ci, que deux coups de feu étouffés claquèrent dans le silence de la nuit.

Chapitre 17

Salah ne sentait rien, ne voyait rien et n'entendait rien. Absolument rien.

« C'est donc cela, la mort ? se demanda-t-il, perplexe. Ni froid, ni douleur, ni peur, ni angoisse ? Ni même un tunnel sombre avec une lueur blanche au bout ? »

Soudain, il fut happé vers le haut par deux bras vigoureux, puis posé par terre sur son séant, sans le moindre ménagement. Il prit alors conscience de son propre corps et comprit que contre toute attente, il n'était pas mort. Il ouvrit les yeux, et au bout de quelques secondes, le temps que ceux-ci s'acclimatent à l'obscurité, il regarda avec précaution autour de lui.

La première chose qu'il distingua fut, sur sa gauche, le vieux chauffeur de taxi. Assis juste à côté de lui, il était en train de se masser vigoureusement la nuque, marquant son incrédulité en secouant la tête de droite à gauche, le regard consterné. Non loin de là, allongés sur le sol, deux corps, vêtus de noir, la tête cagoulée. Leurs assaillants. Inconscients ou probablement même morts.

Soudain, la lueur vive d'une lampe torche lui éblouit le visage. Il cligna des yeux sans parvenir à identifier la personne qui la tenait.

« C'est lui », entendit-il alors.

– Eh bien, fit une voix qui lui sembla familière, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il était moins une. Une minute de plus, et vous étiez morts tous les deux !

Salah reconnut aussitôt Abou Ammar, l'homme qui venait de lui sauver la vie. Autour de lui, des silhouettes armées, mais habillées en civil, toutes cagoulées.

Salah se leva et agrippa le bras du chef FLN, haletant.

– Vous nous avez sauvés ! Mon Dieu, nous allions mourir ! Oui, c'était moins une ! Moins une, vraiment, ajouta-t-il en manquant de défaillir. Puis il balbutia : mais, mais, qui voulait nous tuer ? Et puis vous, que faites-vous ici ? Comment saviez-vous où nous nous trouvions ?

– Doucement, doucement, intima Abou Ammar. Baissez le ton. Oubliez-vous que nous sommes en pleine rue ? Vous voulez ameuter la Milice ?

Puis se tournant vers ses hommes :

– Nettoyez-moi tout ça rapidement et effacez toutes nos traces. On plie bagage dès que possible !

Et il ajouta, en désignant du doigt les deux corps à terre :

– Récupérez leurs armes, et chargez-les à l'arrière du 4x4, on va les jeter à la mer, dans l'embouchure de l'oued El-Harrach. Faites au plus vite, il ne nous reste plus beaucoup de temps avant le lever du jour.

– Abou Ammar, l'interrompt un de ses hommes, et si on leur appliquait plutôt l'avertissement FLN ? N'est-ce pas tout ce que ces chiens méritent ?

– Non, coupa son chef. Il n'en est pas question ! D'une part, nous n'en avons pas le temps. Et d'autre part, ce serait signer notre acte et mettre la Milice sur notre piste.

Le chauffeur kabyle, qui avait achevé de retrouver ses esprits, souffla une explication. « L'avertissement FLN » était le traitement que, du temps de l'insurrection, l'organisation révolutionnaire délivrait à ses traîtres ou à ses pires ennemis : les émasculer et leur enfouir les organes dans la bouche, histoire de montrer à tous ceux à qui viendrait l'idée malsaine de remettre en cause l'autorité du Front, quel sort funeste leur serait réservé.

Rapidement, les hommes d'Abou Ammar chargèrent les deux corps ensemble sur la même civière et le groupe remonta lentement le chemin de terre en direction de la route. Salah en profita pour questionner à nouveau Abou Ammar.

– Comment nous avez-vous trouvés ?

– Depuis le début, mes soldats n'ont cessé de vous suivre. Votre mission est trop importante, Salah, pour la laisser aux bons soins du hasard ou à votre incompetence. Vous pensiez que nous allions vous lâcher comme ça dans la nature, sans vous surveiller, alors que l'enjeu est si important pour nous ? Vous, un amateur fébrile et désordonné ? Il reprit, en chuchotant :

– Nous savons tout. Ce que vous avez fait, où vous êtes allé, ce que vous avez mangé, qui vous êtes allé voir... On ne peut rien nous cacher, que l'on s'adresse à nos amis ou à nos ennemis, ajouta-t-il en lançant un regard appuyé à Salah qui, dans la semi-obscurité du jour naissant, sentit peser sur lui la réprobation du chef rebelle.

Celui-ci continua sans attendre sa réponse.

– Vous n'allez tout de même pas vous plaindre que l'on vous ait sauvé la vie...

– C'est vrai, merci. Oui, merci, se crut obligé de bredouiller Salah, vaguement penaud.

– Ne vous faites aucune illusion, rétorqua Abou Ammar. Cela ne m'aurait en aucun cas dérangé que quelqu'un comme vous soit rayé de la surface de cette foutue Terre. Mais vous êtes trop précieux pour que nous courions le risque de vous perdre. Nous voulons la peau de Forlignac, et si cela passe par sauver votre petite existence, nous n'avons aucune raison d'avoir des états d'âme. Même si ce n'est pas

avec un enthousiasme débordant ! Enfin bon, la politique c'est, paraît-il, l'art d'établir des priorités.

– Comment va ma fille ? interrogea Salah sans relever la menace implicite. Elle va bien ? Elle a ses médicaments ?

– N'ayez crainte, elle va très bien et ne manque de rien. Sa nourrice veille sur elle. C'est vraiment une belle enfant que vous avez-là et ce serait bien dommage de la perdre.

Le petit convoi était arrivé au bord de la route, et les deux corps furent aussitôt chargés sur le siège arrière de l'énorme 4x4.

– Il n'y a qu'une seule façon de récupérer votre enfant, c'est d'accomplir votre mission, avertit Abou Ammar. Personne, ni le vieux Kader, ni ce traître, votre copain de classe converti en islamiste, ne pourra rien pour vous. Tout ce que vous avez réussi à faire avec vos démarches intempestives, c'est de perdre votre temps et le nôtre.

Abou Ammar s'éloigna un court instant en direction du robuste 4x4 garé juste à côté du taxi. Il en revint avec une petite enveloppe semblable à celle qu'il avait remise à Salah, à peine deux jours plus tôt.

– Voici la deuxième dose de polonium. C'est la dernière que nous ayons en notre possession, alors tâchez de ne pas louper votre coup cette fois-ci.

Salah s'en saisit avec un étrange mélange de reconnaissance et de répulsion, et la glissa dans sa poche, n'osant pas avouer à son interlocuteur que Forlignac l'avait purement et simplement congédié. Mieux valait pour l'instant garder cela pour lui, et laisser Abou Ammar croire qu'il avait toutes ses chances de réussir une deuxième tentative d'empoisonnement.

– D'accord, d'accord, je vais faire tout mon possible, promit-il. Ça a failli marcher la première fois, cela s'est joué à peu de choses, je vous le jure...

– Ne faites pas votre possible, c'est insuffisant ! coupa l'autre sèchement. Notre patience a des limites. Réussissez, si vous voulez revoir votre fille !

– Vous n'êtes qu'un salaud, vraiment ! Vous, un soi-disant patriote, mais qui n'hésite pas à s'en prendre à une gamine de son propre peuple ! C'est comme ça qu'un valeureux combattant montre sa bravoure ?

– Le salaud, ce n'est pas moi, qui viens de vous sauver la vie. Le salaud, c'est le démagogue sans scrupules que nous vous voulons éliminer parce qu'il est un danger pour notre pays...

Salah ravala sa colère. Abou Ammar n'avait pas tout à fait tort, et au fond, il devait bien admettre qu'il avait finalement autant de haine pour Forlignac que pour lui.

Abou Ammar se tourna ensuite vers le chauffeur de taxi.

– Vous le vieux, vous pouvez partir. Je crois que vous en avez eu assez pour aujourd'hui. Mais par Dieu, ne dites jamais à qui que ce soit ce que vous avez vu et entendu ici, ou alors il vous en cuira. Où que vous soyez, nous vous retrouverons, vous ou votre descendance... Même au sommet du Djurdjura s'il le faut...

– Il n'y a aucun risque, rassurez-vous, lança le vieil homme, trop heureux d'avoir eu la vie sauve. Je n'ai qu'une envie : rentrer chez moi et oublier cette maudite soirée. Je ne sais pas qui sont ces gars qui ont tenté de nous tuer, fit-il en désignant la Mercedes du menton. Je ne sais pas non plus qui est cet homme, ajouta-t-il en montrant Salah. Et d'ailleurs, poursuivit-il avec un petit sourire entendu, je ne sais pas qui vous êtes, vous non plus, ni à quelle organisation vous appartenez... En revanche, je sais la dette que j'ai envers vous ce soir. Et je sais ce que ce pays vous doit. Vive le Front, vive l'Algérie libre et indépendante.

Il monta prestement dans sa voiture, démarra et manœuvra précautionneusement avant de s'engager sur la route encore déserte. Salah observa en silence la Renault s'éloigner, alors que le soleil de l'aube s'élevait peu à peu dans le ciel.

Puis, il se tourna vers Abou Ammar, le regard décidé.

– Maintenant qu'il est parti, je veux savoir.

– Savoir quoi ?

– Qui a essayé de me tuer ? s'écria-t-il. Qui ? Je n'ai aucun ennemi qui puisse souhaiter ma mort ! Au point de vouloir m'exécuter de la sorte, c'est complètement dingue !

Abou Ammar lui lança un regard surpris.

– Sérieusement ? Vous n'avez pas encore compris ? s'amusa-t-il. Je me demande franchement si on a tiré le bon filon avec vous, parce qu'apparemment, vous n'êtes vraiment pas très futé. Venez voir !

Salah le suivit jusqu'au 4x4, dont le moteur grondait déjà, alors que les hommes cagoulés s'écartaient en silence sur leur chemin. Abou Ammar ouvrit la porte du tout-terrain, et tira la couverture qui cachait les deux cadavres, jetés pêle-mêle sur la banquette arrière.

Il s'approcha du premier corps et, d'un geste vif, enleva la cagoule qui lui recouvrait la tête. Un visage inconnu apparut. Un Européen, âgé d'une quarantaine d'années environ et dont les traits étaient étonnamment sereins malgré l'horreur de sa mort. Salah ne l'avait jamais vu de sa vie.

Abou Ammar passa alors au deuxième corps, nettement plus petit mais très musclé, et d'un coup sec, en retira également la cagoule. Cette fois, Salah connaissait le visage qui se dévoila. Il ne le connaissait que trop bien, et l'aurait reconnu entre mille.

Même dans la mort, Marcel arborait son mauvais rictus narquois, accentué par la pâleur de la cicatrice qui lui fendait le visage. Marcel,

le garde du corps de Forlignac. Marcel, le Métropolitain insoumis et égaré en Algérie ! Marcel, le militaire bodybuildé brutal et brut de décoffrage auquel il avait cru pouvoir trouver quelque qualité et qui venait de mourir en essayant de le tuer.

Salah porta la main à sa bouche pour réprimer un cri de surprise. Abou Ammar rabattit la couverture sur les deux cadavres et lança :

– Voilà ce que vaut le Forlignac que vous avez voulu servir ! Il n’a pas hésité à envoyer son homme de main vous assassiner !

– Mais, mais je ne comprends pas, pourquoi Forlignac voudrait-il me tuer ? Je ne lui ai rien fait ! Je ne représente aucun danger pour lui, bien au contraire ! En plus, il vient de me licencier, alors à quoi bon m’éliminer ?

Conscient de sa bétise, il se tut brusquement.

– Ah bon ? releva immédiatement Abou Ammar. Il vous a viré ? Vous attendiez quoi pour me le dire ?

– Ça s’est passé hier soir, et je n’ai pas eu le temps de vous en parler, s’excusa Salah qui ajouta : vous avez bien vu ce qu’il est advenu ensuite... Les événements se sont enchaînés si vite !

– Eh bien ce n’est pas brillant pour nous, trancha Abou Ammar. Parce que ça va considérablement compliquer votre tâche, puisque maintenant, vous allez avoir du mal à le rencontrer. Enfin bon, c’est votre problème, pas le mien. J’ai fait ma part, à vous de faire la vôtre : vous avez votre polonium et vous savez ce que vous avez à accomplir. Tout est dit. Vous l’empoisonnez, vous reprenez votre fille et vous n’entendrez plus jamais parler de nous.

Il se tourna ensuite vers ses hommes :

– Allez, le jour est déjà bien levé. On débarrasse le plancher avant qu’une patrouille de la Milice ne passe par ici. Bien joué à tous, la mission est accomplie.

En moins d’une minute, le 4x4 et la Mercedes, conduite par un des hommes d’Abou Ammar, avaient disparu, laissant Salah hagard sur le bord de la route, se demandant si la nuit qu’il venait de passer n’était pas un de ces affreux cauchemars dont il était coutumier depuis que Zohra était morte.

Chapitre 18

Salah se mit à marcher. La route commençait à être fréquentée par les premiers automobilistes se rendant sur leur lieu de travail. Il avisa un petit café maure qui venait d'ouvrir, à l'entrée de Birmandreis, et s'y installa. Le café noir et bien tassé qu'on lui servit, debout, à même le comptoir en marbre ébréché et bordé de carreaux de faïence bleue, lui fit un bien énorme.

Malgré une nuit sans sommeil, il n'avait aucune envie de dormir. Les effets de l'adrénaline sans doute, mais aussi de la rage et de la colère qui le submergeaient peu à peu, une fois les frayeurs de la nuit dissipées.

Que Forlignac ait tenté de le tuer dépassait l'entendement. Certes, il avait considérablement changé d'attitude vis-à-vis de lui depuis le jour où il l'avait embauché et leurs rapports s'étaient progressivement tendus. Mais de là à vouloir l'assassiner, il y avait un monde, que Salah avait bien du mal à envisager. À moins que... « Non, ce n'est pas possible, se dit Salah. J'ai pris mes précautions, je suis sûr qu'il ne s'est rendu compte de rien ! »

Se pouvait-il que Forlignac ait compris que Salah avait tenté de l'empoisonner et ait voulu le punir en représailles ?

Et si c'était plutôt Francis qui avait éventé le complot et s'était empressé d'en rendre compte à son maître ? La décision, expéditive et brutale, d'envoyer sans tarder des tueurs régler le problème de manière définitive lui ressemblait en tout cas beaucoup. Mais pourquoi dans ce cas, ne l'avait-il pas démasqué et confondu sur place ? Jamais il ne se serait privé d'un tel plaisir, alors qu'il avait cordialement détesté Salah dès la première fois qu'il l'avait vu.

Non, tout cela était par trop incompréhensible, et cette fois, Salah n'avait plus besoin de forcer sa nature pour ressentir une haine profonde à l'encontre de Forlignac.

Étonnamment, plus que la menace que le FLN faisait peser sur sa fille en la retenant en otage, c'était la perspective même que quelqu'un ait voulu sciemment faire d'elle une orpheline qui le rendait littéralement fou, l'amenant à découvrir un aspect de sa propre personnalité qu'il n'avait jamais soupçonné.

Du fond de son ventre, il sentit, les mâchoires serrées, monter une irrépressible pulsion de meurtre, une envie hargneuse d'en découdre et de ne faire de l'autre qu'une bouchée, en le réduisant à néant et en lui faisant le plus de mal possible. Du coup, le polonium lui paraissait

offrir une mort bien trop douce à cet homme que désormais, il détestait et méprisait du plus profond de son être.

Des images de Forlignac, surgies du fond de sa mémoire, se succédèrent alors, alimentant encore plus son ressentiment : Forlignac dans son minuscule studio, Forlignac à Blida lors de son premier meeting, Forlignac en train de l'appeler ironiquement « Mon p'tit Salah », Forlignac en train de pérorer à la télévision.

Soudain, il fut pris d'un violent haut-le-cœur et se précipita dans les toilettes pour vomir.

Quand il revint et reprit sa place au comptoir, sa conviction était faite. Il allait tuer Forlignac, bien sûr, mais pas comme Abou Ammar le lui avait demandé. Peu importaient les conséquences, il allait renoncer au polonium et l'assassiner directement de ses propres mains ! Parce qu'il voulait le voir agoniser sous ses yeux, parce qu'il voulait qu'il paye pour tout ce qu'il avait fait et tout ce qu'il s'apprêtait à faire pour satisfaire son ego insatiable, parce qu'il voulait enfin qu'il sache que c'était à l'inoffensif « petit Salah », Indigène aliéné et méprisé, qu'il devrait de voir sa vie abrégée.

Il lui restait maintenant à mettre son nouveau plan en œuvre. Sans recourir au polonium, sa tâche allait être d'une certaine manière bien plus aisée. Nul besoin de se dissimuler pour essayer de verser en catimini le poison dans la boisson de Forlignac. L'essentiel était simplement qu'il puisse l'approcher et, à l'écart de ses maudits gardes du corps, lui planter un couteau dans le ventre.

Il récupérerait ensuite sa fille et disparaîtrait. Il ne savait pas où, mais il comptait bien sur Abou Ammar pour l'aider à trouver une planque, soit quelque part au fin fond des Aurès ou de la Kabylie, hors de portée des sbires de la Milice, soit plus probablement en Russie, ou encore dans les anciens pays de l'Est, où le chef rebelle avait gardé bien des amitiés clandestines. Là, il serait en sécurité pour quelque temps, et pourrait avec sa fille, reprendre une vie normale, en attendant que les choses se tassent en Algérie.

« Zohra avait raison, se dit-il, amer. Dans ce pays, la neutralité n'existe pas et il n'est pas possible de rester à l'écart de ce qui s'y passe. Me voilà rattrapé par ce à quoi j'ai toujours voulu échapper, contraint d'envisager de m'expatrier ! »

Avant de se rasséréner, encore hanté par le souvenir lancinant de son épouse : « Quoique, comme elle le disait souvent, un exil à l'étranger n'est-il pas préférable à un exil dans son propre pays ? »

Comme jamais depuis son décès, Salah sentit la présence de Zohra à ses côtés, elle qui avait un temps, envisagé de partir d'Algérie, elle qui avait vu juste sur tant de choses, et à qui la suite des événements donnait cruellement raison. Elle, mère poule toute-puissante, qui sortait ses griffes contre toute personne susceptible de faire du mal à

son enfant ! Elle enfin, qui aurait sans aucun doute compris et même encouragé la fureur destructrice qui habitait Salah.

Il était décidé à mettre Forlignac hors d'état de nuire sans délai, et son esprit fatigué cherchait maintenant à échauffer un plan crédible et solide pour l'assassiner.

Son regard embrumé erra dans le lointain pour tenter d'y voir plus clair, quand soudain, il tomba sur la Une de La Voix d'Alger, oubliée par un client matinal. Et il interpréta ce qu'il y lut comme une indication inespérée de la voie à prendre pour mener son projet à bien.

C'était encore un signe du destin : Forlignac allait donner un meeting le soir même. Mais pas n'importe où : à Blida, là où quelques mois plus tôt, il avait été pour la première fois à la rencontre des Algériens. Là où, illustre inconnu, il avait pu mesurer l'impact de son discours auprès de ses compatriotes et où Salah avait pu prendre progressivement conscience de son incontestable savoir-faire. Là où enfin, il avait annoncé, devant un parterre clairsemé, mais subjugué, sa candidature au Gouvernorat général.

Tout était tellement simple, finalement. Salah allait débarquer à Blida, s'arranger pour prendre, à un moment ou un autre Forlignac à part, et le tuer. En plein meeting, et avec tout la foule qu'il allait y avoir, Susini et ses hommes seraient obligés, sauf à déclencher un esclandre sous le regard des caméras du monde entier, de faire contre mauvaise fortune bon cœur, et ne pourraient rien faire pour l'empêcher de le voir.

Salah lâcha un petit rire mauvais. Il tenait sa revanche, et finalement, les choses se présentaient sous de bons auspices. Il quitta le café d'excellente humeur, héla un taxi et rentra directement chez lui, à Belcourt.

L'appartement était toujours dans le désordre indescriptible dans lequel l'avaient laissé les ravisseurs de Taous. Salah était trop épuisé pour y prendre garde. Il se dirigea vers sa chambre à coucher en titubant de fatigue, et s'effondra sur le lit, sans même se déshabiller. Deux minutes plus tard, il sombra dans un sommeil profond.

Chapitre 19

Il faisait très chaud, et l'aire de jeux pour enfants était envahie de gamins de tous âges, comme toujours avec de telles températures, caniculaires. Des cris, des braillements et une nuée de mômes en train de s'amuser sur les balançoires, les chevaux en bois, les toboggans et autres jeux mis à leur disposition, tandis que les plus petits s'égayaient avec leurs seaux, dans un espace de sable aménagé non loin de là.

De nombreuses mamans papotaient à l'ombre de la rangée d'arbres juste à côté, refaisant le monde, en gardant un œil plus ou moins attentif sur leur progéniture. Pas un papa en revanche, dans cette terre de Méditerranée où la répartition des tâches familiales restait figée dans des modèles ancestraux.

Salah se sentait bien seul et s'ennuyait ferme, malgré le livre qu'il avait pensé à prendre pour tuer le temps. Soudain, une petite voix familière le tira de sa langueur.

Taous ! Se pouvait-il que ce soit elle ? Il se leva et chercha à identifier du regard de quel endroit la voix pouvait provenir. Rien. Troublé, il se rassit et tenta de se replonger dans la lecture de son livre, quand il entendit de nouveau la voix : « Papa ! Papa, je suis là ! »

Salah bondit, et se dirigea instinctivement vers le plus grand des toboggans.

« Papa, papa ! »

Il regarda autour de lui, tous les sens en éveil.

« Papa, je suis là, je t'en prie... Ne me laisse pas ! » Transpirant à grosses gouttes, Salah se mit à fureter partout, dans l'espoir de retrouver sa fille. Les arbres, les bancs, les jeux... il ne négligea aucun endroit. En vain.

Il s'arrêta de fouiner, essayant d'entendre à nouveau la voix de Taous.

Celle-ci ne se fit pas attendre.

« Papa, papa ! »

Cette fois, il en était sûr. La voix venait bien du grand toboggan. Il retourna sur ses pas, et son cœur se mit à cogner dans sa poitrine lorsqu'il crut reconnaître la jupe rouge que sa fille adorait porter. Sans s'en rendre compte, il bouscula une dame qui marchait devant lui, manquant de la renverser avec sa poussette, et se précipita vers sa fille.

Arrivé au pied du toboggan, il s'arrêta net. Il y avait bien une fillette avec une jupe rouge, mais ce n'était pas Taous. Salah crut devenir fou,

d'autant que la maman de l'enfant, soudain inquiète, le dévisagea d'un œil suspicieux.

Désespéré, Salah s'éloigna pour éviter les ennuis. Il n'avait pas rêvé, c'était pourtant bien la voix de Taous qu'il avait entendue !

« Papa, papa, je t'en prie, viens me chercher ! » Salah se retourna d'un coup. Encore ! « Papa, papa », entendit-il, mais cette fois venant d'une autre direction.

« Papa, papa ! »

« Papa, papa ! »

À chaque fois qu'il se tournait d'un côté, la voix l'attirait de l'autre. Au point qu'elle semblait désormais venir de partout ! Désespéré, Salah ne savait plus quoi faire... Il maudit Abou Ammar de lui imposer pareille torture. Personne ne devrait jamais endurer une telle épreuve, si inhumaine.

Salah se décida à l'appeler pour l'insulter et lui dire tout le mal qu'il pensait de lui. Il était en train de saisir son téléphone, quand la sonnerie retentit !

Oppressé, Salah se réveilla en sursaut. Durant quelques secondes, il eut de la peine à réaliser où il se trouvait. Il était dans son lit, et non pas dans le jardin public non loin de chez lui, où il avait tant de fois emmené sa fille jouer, lorsqu'elle était toute petite.

C'était un cauchemar ! Un affreux cauchemar, pas aussi horrible que la terrible réalité qu'il vivait depuis plusieurs jours, mais un cauchemar tout de même...

La sonnerie de son téléphone, en revanche était bel et bien réelle et continuait de lui vriller la tête. Salah répondit.

– Salah, c'est Rachid.

Salah se redressa immédiatement sur son lit, cette fois complètement réveillé.

– Oui, Rachid ?

– Nous avons trouvé ta fille.

Long silence. Puis, Salah s'exclama enfin :

– Dieu soit loué !

– Ne te réjouis pas trop vite. Elle est bien vivante et va bien. Tout comme sa nourrice. Mais les deux sont sous bonne garde.

– Dieu soit loué, répéta Salah, malgré tout soulagé. Elle va bien, c'est tout ce qui compte... Où est-elle ?

– Dans une petite villa à El-Biar. À la rue des Rosiers, si tu connais. L'endroit ne lui disait rien, mais Salah s'en fichait éperdument. Il trouverait.

– Non, je ne connais pas du tout. À quel numéro ?

– Le 11. Mais je t'en conjure, reste tranquille et ne commets pas d'imprudence.

– Je veux ma fille.

– Je te comprends, mon ami. Mais ne fais pas de bêtises. Nos frères l'ont repérée. Si tu nous laisses un peu de temps, nous finirons par la sortir de là dès que possible, je te le promets. Proprement et sans casse pour personne. Surtout pour elle.

– Pas question, je veux ma fille, tout de suite. Je vais aller les chercher, point final. Il n'y a rien à discuter. Rien.

Rachid s'impatiente.

– Salah, ça suffit, tu arrêtes tes enfantillages, maintenant ! Te doutes-tu à qui tu as affaire ? Jamais tu ne pourras les récupérer tout seul. Abou Ammar est un pro, qui gère parfaitement tout ce qu'il fait. Je suis bien placé pour le savoir. Tu seras repéré, puis éliminé, alors que tu n'auras même pas mis un pied dans la rue.

– Tu veux que je fasse quoi, alors ? Que j'abandonne ma fille entre les mains de ces salopards ?

– Ce n'est pas ce que je dis, répondit Rachid avec une douceur inattendue dans la voix. Je te demande simplement de nous laisser agir. Nous, soldats de Dieu, savons ce que nous faisons, et nous avons des desseins cachés que tu ne soupçonnes même pas. Ton intervention intempestive risque de tout gâcher et de perturber nos plans. Laisse-nous faire, et si telle est la volonté de Dieu, non seulement tu retrouveras ta fille saine et sauve très bientôt, mais en plus, notre pays deviendra le premier territoire du Califat que nous allons bâtir pour Allah !

– Califat ? Volonté de Dieu ? Je m'en fiche, Rachid ! J'en ai assez de tout ça, je veux ma fille et je vais aller la chercher.

– Cesse de blasphémer, hurla Rachid, soudain hors de lui. Arrête un peu de dire n'importe quoi, tu n'es qu'un mécréant, et si tu n'avais pas été mon ami d'enfance, par Allah, je t'aurais tué sans hésiter ! Arrête ça tout de suite...

Devant la fureur de son camarade et ses sautes d'humeur imprévisibles, Salah se calma illico.

– D'accord Rachid, d'accord, concéda-t-il. Excuse-moi, mais je suis à bout de nerfs. Et je te remercie du fond du cœur pour ton aide précieuse. Je ne l'oublierai jamais. Je sais aussi bien que toi que la volonté de Dieu doit s'imposer, mais je ne peux pas rester ici à ne rien faire, les bras ballants, alors que je sais enfin où est mon enfant.

– Je ne te dis pas de ne rien faire. Je te dis d'attendre et de nous laisser agir. Ce n'est pas la même chose.

Après un court silence, Rachid lança d'un ton sévère :

– Au lieu de t'agiter, pense à revenir enfin à une foi sincère. Tu t'es égaré Salah, et depuis bien longtemps. Alors, ne t'étonne pas que Dieu te punisse aujourd'hui pour avoir oublié la religion de tes aïeux. Repens-toi et va prier, mon frère. Allah te donnera ainsi la patience et la force nécessaires pour traverser cette dure épreuve, car dans

l'adversité, il n'est point de meilleur remède qu'une prière authentique et sincère... Et un jour peut-être, si Allah le veut, tu pourras même nous rejoindre et t'engager avec nous, qui vouons notre existence à l'accomplissement de la volonté divine suprême. Mais pour l'instant, tu es impur, Salah. Alors, obéis à ce que je te dis et ne cherche pas à entraver ce que nous faisons.

– Pas question Rachid, trancha finalement Salah, exaspéré par le ton sentencieux de son ami. J'en ai assez de subir des leçons de nationalisme, de religion, ou de République. Je n'en peux plus, hurla-t-il. Pieds-noirs, FLN, baathistes, islamistes, Français... Vous me dites tous ce que je dois être, ce que je dois penser, ce que je dois croire, ce que je dois faire. J'en ai marre de tout ça, je veux être ce que je veux et surtout je veux ma fille ! Alors je m'en fous, je vais aller la chercher là où elle est, et quoi qu'il puisse en coûter ! Et il raccrocha, sans attendre la réponse de Rachid, surpris par sa propre audace.

Chapitre 20

Même si ce dernier l'avait aidé, Salah n'accordait aucune confiance à Rachid. Trop embrigadé, trop fanatisé, et visiblement trop habité par les diktats de l'impérieuse loi de Dieu. Rachid avait été droit et loyal, il avait tenu parole et réussi à retrouver l'endroit où Taous était séquestrée. Mais était-ce vraiment pour Zohra, comme il l'avait prétendu ? N'était-ce pas plutôt en raison de la haine profonde qu'il vouait au FLN, un parti selon lui progressiste et athée, soumis à une doctrine marxiste-léniniste désormais anachronique ?

Et puis, si un de ses frères intégristes parvenait à le convaincre que le sacrifice de Taous était dicté par la volonté d'Allah, il n'hésiterait pas une seconde à l'abandonner aux sbires d'Abou Ammar et ce, même s'il le détestait cordialement.

De toute façon, au-delà de toutes ces supputations, Salah n'avait pas le choix. Taous était diabétique, et il n'était pas question qu'il la laisse une seconde de plus que nécessaire entre les mains de ses ravisseurs.

Il se rendit dans la cuisine, ouvrit un tiroir et en tira un long couteau, avec une lame qui lui sembla très effilée. Il enfila sa veste et quitta son appartement d'un pas précipité, claquant la porte d'entrée derrière lui, sans même penser à la fermer à clé.

Il dévala les escaliers quatre à quatre, et courut pour récupérer sa Peugeot, garée deux rues plus loin.

À sa grande fureur, la vieille guimbarde ne voulut pas démarrer. Il réessaya, une fois, deux fois, trois fois sans succès. De rage, il cogna de la main sur le volant de la voiture, descendit et ouvrit le capot sous le regard étonné d'un badaud, surpris par son comportement erratique.

Il farfouilla fiévreusement dans les cosses de la batterie, repoussa au hasard quelques câbles dans leurs fiches, se réinstalla au volant et actionna à nouveau le démarreur. Au bout du deuxième essai, le moteur fatigué consentit enfin à partir.

Salah passa la marche arrière, cogna le pare-chocs de la voiture qui le précédait, repassa en première et s'engagea dans la rue en faisant crisser ses pneus.

Il devait être aux alentours d'une heure de l'après-midi, et la circulation était encore très fluide. La Peugeot doubla un camion à l'arrêt, croisa la rue Alfred de Musset, puis s'engagea dans la rue du Général Margueritte. Poussif, le vieux moteur eut du mal à gravir la pente raide du boulevard Savorgna de Brazza qui grimpait vers les hauteurs d'Alger, alors que Salah essayait les klaxons de conducteurs

excédés par sa lenteur. Il n'en avait cure, et lança ensuite tant bien que mal l'auto sur le boulevard Gallieni et, au bout d'une dizaine de minutes, arriva enfin dans le quartier d'El-Biar.

La rue des Rosiers n'était plus très loin.

Prudent, il abandonna la voiture à quelques rues de là. C'était manifestement une artère très cossue. Une rue de Pieds-noirs aisés, parsemée çà et là de trois ou quatre superbes résidences de consuls européens. Pas d'immeubles, mais de chaque côté, une succession de villas, dont les grilles étaient toutes agrémentées de géraniums, de bougainvilliers et d'exubérants plants de glycine.

Un cadre presque bucolique qui, malgré la tension, fit sourire Salah. Cela ressemblait bien aux gens du FLN, rompus aux méthodes de guérilla urbaine clandestine, d'établir une cache dans la gueule du loup, en plein quartier européen, là où personne, pas même la Milice, n'aurait jamais pensé à les chercher. Par contre, il était extrêmement surpris que les islamistes aient été capables de se doter d'un quadrillage de la ville d'une telle qualité qu'il leur avait permis de localiser, en si peu de temps, la planque de l'organisation révolutionnaire. Une performance qui en disait long, aussi bien sur la densité et l'efficacité de leur réseau d'informateurs que sur leur détermination à passer à l'action, qu'il avait a priori largement sous-estimées.

Salah se dit qu'il avait décidément bien fait de faire appel à Rachid, même si celui-ci lui faisait parfois très peur.

Du pas du promeneur, il s'engagea dans la rue, certain que ses habits à l'occidentale lui permettraient de passer inaperçu. Combien de fois d'ailleurs, Zohra s'était-elle moquée de lui en le traitant de « M'tourni », le « Retourné », pour marquer sa propension — et son habileté —, à passer pour un Européen. Non par son type physique, qui lui avait valu plus souvent que de coutume, de se faire traiter de « Melon », mais par ses habits et ses manières policées, apprises sur les bancs de l'université coloniale.

Lentement, il remonta l'avenue, sans que sa présence soit remarquée par qui que ce soit. La rue d'ailleurs, était quasi déserte, bordée de voitures plutôt haut de gamme, parkées de chaque côté. En ce début d'après-midi, les gens devaient déjà être en train d'entamer leur sieste quotidienne.

Il s'approcha du numéro 11. Une jolie petite maison, mais peut-être d'un standing un cran en dessous de celui des villas voisines. Les murs étaient un peu moins blancs, la haie de la grille extérieure un peu moins entretenue, et la peinture du portillon d'entrée commençait à s'écailer. L'ensemble restait cependant tout à fait présentable. Une maison de retraités plus ou moins désargentés, qui avaient probablement dû la louer pour arrondir leurs fins de mois.

Discrètement, Salah jeta un coup d'œil dans les interstices laissés par l'immense plant de glycine qui serpentait sur la grille extérieure. Un petit jardin, apparemment bien entretenu, un tuyau d'arrosage qui courait le long de l'allée en direction de la porte d'entrée de la villa, deux transats inoccupés. Derrière la cour, la maison avec, aux fenêtres, des volets à peine entrouverts.

À première vue, il n'y avait personne.

Se pouvait-il que Rachid se soit trompé ? Machinalement, Salah tourna la petite poignée ronde et poussa le portillon. Celui-ci s'entrebâilla aussitôt. Salah serra le grand couteau qu'il avait dissimulé dans le revers de sa veste, et entra. C'était trop beau pour être vrai, et tout se déroulait avec une facilité déconcertante. Personne dans la rue, pas de vigiles, pas de portes fermées, aucun garde armé, pas de système d'alarme... Ce ne devait pas être la bonne maison.

Par acquit de conscience, Salah se devait de continuer jusqu'au bout. Si nécessaire, il téléphonerait ensuite à Rachid pour lui annoncer que ses hommes s'étaient trompés. Il inspecta avec attention le petit jardin, puis longea en silence l'allée qui conduisait à la grande porte de la maison. Il fallait absolument qu'il en ait le cœur net, avant de rebrousser chemin. Il grimpa les quelques marches qui menaient au perron d'entrée et manqua de s'étaler de tout son long sur le sol. Il se raccrocha de justesse à la rambarde juste

à côté de lui, regarda ce qui avait failli le faire tomber, et lâcha un cri. C'était un corps, manifestement inanimé. Salah se pencha et l'examina rapidement.

L'homme était mort, mais ce n'était pas ce qui le surprit le plus : les habits qu'il portait lui étaient familiers, et il était sûr de l'avoir déjà vu ! Pas plus tard que la nuit dernière. C'était un des soldats d'Abou Ammar, de ceux qui avaient abattu les tueurs envoyés par Susini, celui-là même qui avait recommandé à son chef l'usage du terrible « avertissement FLN ».

« À Dieu nous appartenons, à Dieu nous retournons ».

Salah se surprit à formuler en son for intérieur la phrase sacrée que les musulmans récitent lorsqu'ils sont confrontés à un décès.

Avec précaution, il enjamba le corps, ouvrit la porte d'entrée et déboucha directement dans le salon de la maison. Ce qu'il vit dans la semi-pénombre qui y régnait le glaça et il se figea aussitôt. Le lieu avait été le théâtre d'un véritable carnage : le salon, meublé d'un mobilier ancien, était sens dessus dessous ; une grande table retournée, les quatre pieds en l'air, trônait entre les canapés au tissu élimé, au milieu de débris de vases et autres bibelots ; les murs enfin, étaient badigeonnés de taches rouges informes qui s'égouttaient lentement en direction du sol, et dont l'odeur âcre envahit les narines de Salah.

C'était du sang.

Quelque chose de très violent s'était produit ici même il ne devait pas y avoir bien longtemps.

« Mon Dieu, faites que Taous n'ait eu ni à subir ni à voir ça ! » implora Salah en silence. Alors qu'il contemplait, pétrifié à l'entrée du salon, ce spectacle de désolation, ne sachant trop quoi faire et appréhendant ce qu'il risquait de découvrir, un petit gémissement attira son attention. Se demandant s'il avait bien entendu, il prêta l'oreille. Quinze secondes plus tard, et le râle se répéta. Apparemment, il ne provenait pas du salon lui-même, mais de la pièce à côté. Salah traversa le salon, enjamba avec précaution les bibelots brisés qui jonchaient le sol, progressa en direction de la porte, située sur la gauche.

Encore un gémissement, sourd et pressant.

Il avança un peu plus et ouvrit très lentement la porte, comme s'il manipulait de la dynamite. Le râle devint plus fort. Il décida d'entrer et déboucha avec précaution sur un petit corridor muni d'un escalier sombre et étroit qui devait mener au premier étage de la maison. Dans la pénombre, il distingua confusément trois corps amoncelés sur les premières marches de l'escalier, au milieu d'une mare de sang.

Le gémissement toujours, cette fois clairement empreint de douleur.

Salah se pencha et examina les corps. Celui du dessous semblait animé par une mince respiration. Il écarta les deux autres pour le dégager et l'adossa contre le mur, à même la marche d'escalier. À hauteur du cœur, une tache rouge-sombre constellait sa poitrine.

– Salah, Salah...

Salah tressaillit en reconnaissant la voix. Pour y voir plus clair, il alluma prestement la lampe torche de son portable et la pointa sur l'homme blessé. Une barbe poivre et sel apparut, entourant un visage âgé aux yeux mi-clos. C'était Abou Ammar.

– Salah, Salah... Salah lui empoigna le bras, sans se rendre compte qu'il serrait trop fort, arrachant un cri de douleur à Abou Ammar.

– Oui, c'est moi, c'est moi ! haleta-t-il. Il s'est passé quoi ici ?

– Nous ne les avons pas vus venir ! Ils ont fait irruption d'un coup, sans même qu'on les entende ! Ils ne nous ont laissé aucune chance. Aucune chance...

– Qui ils ? Qui ? hurla Salah. Où est Taous ? Parlez, où est ma fille ! cria-t-il en lui secouant le bras.

Abou Ammar perdit connaissance. Salah courut à la cuisine, remplit un verre d'eau froide, retourna vers lui, humecta ses lèvres avant de tenter ensuite de le faire boire. Au bout de longues secondes, Abou Ammar sembla revenir péniblement à lui.

– Les salauds, ils nous ont tirés comme des lapins...

– Où est ma fille ? Où est Taous ? Où est la vieille ? demanda Salah

avec plus de douceur, se rendant compte qu'il fallait à tout prix éviter de malmenier le vieux chef, déjà très mal en point.

– À boire, encore à boire, s'il vous plaît... Mon

Dieu, je me sens si faible...

Salah obtempéra et approcha à nouveau le verre de ses lèvres. Abou Ammar se désaltéra et lâcha enfin :

– Ils les ont prises ! Ils les ont enlevées, toutes les deux !

– Qui ? Qui ? hurla Salah, épouvanté. Qui a fait ça ?

– Je suis désolé, Salah ! Je suis vraiment désolé, ce n'est pas ce que je voulais. Votre fille et la nourrice ont été très bien traitées par mes hommes qui en ont pris soin, je vous le jure. Allah m'est témoin qu'elles n'ont manqué de rien, ni subi la moindre brutalité. Tout ça, ce n'est pas ce que je voulais...

Il se tut un moment, le temps de récupérer quelques forces, avant de poursuivre :

– J'ai tout fait pour les en empêcher, mais je n'ai rien pu faire. Rien. Ils sont arrivés par surprise, nous ont désarmés, puis nous ont regroupés ici au pied de l'escalier. Ensuite, ils nous ont abattus de sang-froid, comme des chiens. Le tout en moins de cinq minutes !

Il reprit son propos, de plus en plus décousu.

– Des pros. Équipés de silencieux, en plus. J'ai... J'ai fait le mort... Ils n'ont pas insisté... Ils étaient pressés. Ils sont partis tout de suite en emmenant la petite et la vieille... Personne n'a rien vu, rien entendu. Je suis désolé, Salah, tellement désolé.

– Qui ? Dites-moi qui c'était, Abou Ammar ! Dites-moi qui étaient ces hommes !

Il perdit à nouveau connaissance. Salah observa que la tache de sang sur sa poitrine s'était étendue. Sa respiration était courte, saccadée et irrégulière : il était sur le point de rendre l'âme.

Salah se résolut à attendre, n'osant plus le brusquer. Abou Ammar finit par enfin ouvrir les yeux.

– Qui c'était ? Qui a pris ma fille ? pressa alors Salah. Je vous en prie, dites-le-moi, j'ai besoin de savoir !

– Francis ! C'était... c'était... Francis. Il est venu avec une dizaine d'hommes armés jusqu'aux dents, un vrai commando, lâcha enfin Abou Ammar.

– Francis ? Vraiment ? demanda Salah, incrédule. L'homme de main de Forlignac, vous en êtes bien sûr ? questionna-t-il pour bien confirmer ce qu'il venait d'entendre.

– Oui ! Oui, c'était lui, le chef de cette opération de représailles. Pour se venger de moi parce que j'ai abattu ses hommes lors de l'attaque de ce matin. Tuez-le Salah, je vous en prie, tuez-les tous les deux sans hésiter, lui et Forlignac. Au nom de ce qu'ils s'apprêtent à faire à ce pays. Ces hommes sont dangereux !

– Ma fille, Abou Ammar, où est ma fille ? – Ils l’ont emmenée. Ils l’ont bâillonné pour étouffer ses cris, maîtrisé la vieille avant de les embarquer toutes les deux. – Je sais, mais où sont-ils allés ? Dites-moi où ils sont allés !

Abou Ammar le fixa d’un regard qui devenait vitreux. Il agrippa Salah et essaya de s’approcher de lui, dans un ultime effort. Puis d’une détente, il se relâcha en arrière, épuisé.

– Où sont-ils ? Je veux savoir. Où les ont-ils emmenées ?

Salah approcha son oreille pour déchiffrer les borborygmes que tentait d’articuler Abou Ammar, agonisant. Dans un spasme, il expulsa un caillot de sang qui coula sur la commissure de ses lèvres.

– Salah, Sal...

– Oui ? Oui ? pressa Salah. Abou Ammar essaya de lever un bras et lâcha un ultime râle.

– Ehh... eh... eh... Pardonnez-moi, pard... Il ne termina jamais sa phrase. La tête du vieux chef révolutionnaire roula lentement sur le côté.

Il était mort.

Chapitre 21

Pour la deuxième fois de la journée, Salah prononça la sentence sacrée : « À Dieu nous appartenons, à Dieu nous retournons ».

D'un geste de la main, il baissa les paupières sur les yeux du mort, incapable de supporter son regard vide et le malaise qu'il lui inspirait, entre ressentiment et pitié. Il contempla pensivement les trois corps inertes qui l'entouraient, se demandant comment sa vie avait pu basculer au point d'en arriver à une telle absurdité...

Mais il n'eut pas le temps de s'attarder sur ces considérations stériles. Le hululement d'une sirène le tira de sa triste rêverie : la Milice arrivait. Par réflexe, il ramassa un revolver qui traînait par terre, quitta le corridor et tenta d'ouvrir la petite porte vitrée qui donnait à l'extérieur, sur l'arrière de la maison. La porte résista un court instant, mais d'un coup de pied, il fit sauter la fragile serrure qui la verrouillait. Il déboucha dans le jardin, alors que la sirène se faisait de plus en plus proche, de plus en plus pressante. À grandes enjambées, il parcourut la distance qui le séparait de la grille du fond du jardin. Il escalada celle-ci dans la foulée et retomba de l'autre côté, dans le petit parc de la maison mitoyenne. C'était moins une : un violent crissement de pneus l'avertit que la Milice était arrivée. Il longea le grillage en priant le ciel que personne ne l'aperçoive. Il bifurqua ensuite sur sa droite, s'engagea dans une allée étroite qui le conduisit jusqu'au portail d'entrée de la maison voisine.

Au moment où il s'apprêtait à l'ouvrir, une voix frêle et fatiguée intima :

– Qui êtes-vous ? Que faites-vous dans mon jardin ? Il cacha le revolver sous sa veste et se retourna vers la maison, le cœur battant.

– Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ? répéta la voix. Pourquoi entend-on des sirènes dans le quartier ?

Salah ne put refréner un soupir de soulagement. C'était une vieille femme, une Pied-noir. Très âgée, avec pour seul vêtement une simple chemise de nuit, elle devait avoir au moins 90 ans.

Il s'approcha d'elle rapidement, arborant, du mieux qu'il put, un grand sourire de circonstance.

– Madame, je ne suis que le facteur, je me suis trompé de maison, feignit-il. Mais ne restez pas dehors, rentrez chez vous. Il y a une opération de police juste à côté et cela peut vraiment être dangereux !

L'évocation de la Milice n'eut aucun impact sur la vieille dame. En revanche, elle releva :

– Le facteur ? Mais ce n'est plus Maurice, maintenant ?

– Si, si, mais il y avait un colis spécial à livrer à vos voisins cet après-midi. C'est la raison pour laquelle je suis là. Ne vous inquiétez pas, vous retrouverez Maurice dès demain matin...

– Ah bon, d'accord alors... Mais dites-moi, sans vouloir vous offenser, vous êtes certainement très bien de votre personne, mais ils ont des problèmes, à la Poste, pour recruter des Indigènes, maintenant ?

– Non madame, rassurez-vous. Je ne suis qu'un intérimaire, précisa Salah, surpris par la tournure que prenait la conversation.

– Ah bon d'accord alors, chevrota encore une fois la vieille. Mais bon quand même, déjà qu'on a commencé à avoir des facteurs français, alors si maintenant ils font travailler des Indigènes... Enfin bon, c'est l'époque qui veut ça, sans doute. Je retourne au lit terminer ma sieste.

Elle releva de la main le bas de sa chemise de nuit pour ne pas trébucher et rentra chez elle.

Salah détailla sans demander son reste et rejoignit l'avenue parallèle à la rue des Rosiers. Il pouvait encore entendre le bruit que faisaient les policiers de la Milice, montant la garde à l'entrée de la planque du FLN, et la sirène des ambulances qui arrivaient en trombe, sans doute pour emmener les corps.

Il s'éloigna rapidement, en espérant qu'aucune balle ne viendrait lui pulvériser le dos. Il se força ensuite à ralentir le pas, pour ne pas attirer l'attention des passants qu'il croisait. Le quartier devait être maintenant très surveillé. Dès qu'il fut hors de portée, il accéléra l'allure, opéra un large détour qui lui prit dix bonnes minutes, et revint ensuite vers sa voiture. Cette fois, la Peugeot consentit à démarrer sans encombre.

Ce n'est que lorsqu'il quitta El-Biar qu'il put enfin se relâcher. Sous sa veste, sa chemise était trempée de sueur et il grelottait de froid, malgré les températures plutôt élevées. Il parqua l'automobile au coin d'une rue déserte, enfouit son visage entre ses mains et éclata en sanglots. Il lui fallut plusieurs minutes pour retrouver son calme et évacuer le trop-plein de pression. Trop de cadavres, trop de violence, trop d'inquiétude aussi pour sa fille.

Il saisit son téléphone et composa le numéro de Forlignac. Il fallait absolument qu'il lui parle, que ce dernier puisse le rassurer sur Taous, qu'il l'entende lui dire qu'elle allait bien et qu'il ne lui serait fait aucun mal. Il laissa sonner pendant de longues secondes, puis raccrocha. Il chercha ensuite dans son annuaire le numéro de Francis, et lança l'appel. Pas de réponse non plus.

De rage, il jeta le téléphone sur le plancher de la voiture. Il se ravisa aussitôt, reprit l'appareil et tenta de contacter Rachid. Mais son ami d'enfance était également injoignable. Salah respira profondément

pour essayer de retrouver son calme. Il fallait qu'il puisse réfléchir avec un minimum de sérénité pour savoir quelle attitude adopter.

Premier point : Abou Ammar était mort et Rachid aux abonnés absents. Aucune aide à attendre de ces deux côtés-là, et désormais, il ne devrait plus compter que sur lui-même.

Deuxième point : Taous ! Taous bien sûr, était son unique priorité. Il fallait qu'il la retrouve au plus vite et qu'il la sorte des griffes de l'immonde Francis Susini et de son maître Forlignac.

Troisième point : plus question en revanche de tuer celui-ci, même s'il le haïssait plus que jamais. Du moins, pas avant qu'il n'ait récupéré sa fille, saine et sauve. À ce moment-là, se promit-il, il réglerait son compte à cet homme sans scrupules qui n'hésitait même pas à prendre une enfant en otage pour atteindre ses fins.

D'ici là, il avait besoin de Forlignac vivant.

Il saisit à nouveau son téléphone et tenta encore de l'appeler. Toujours rien. Bien entendu, Francis aussi ne répondait pas. Que faire alors ? Où ses maudits hommes pouvaient-ils bien avoir emmené Taous et la vieille nourrice ? Il se creusa la tête un instant et dut convenir qu'il n'en avait aucune idée. Sa fille pouvait être détenue et retenue n'importe où. Dans n'importe quel quartier de la ville, et peut-être même à l'extérieur d'Alger. Seul Rachid aurait pu lui permettre de la localiser, comme il avait réussi à le faire avec les ravisseurs du FLN. Mais comme il était, lui aussi, injoignable...

Salah inspira profondément et se prit à nouveau la tête entre les mains. Une atroce migraine lui enserrait désormais le crâne. Malgré la douleur, il avait conscience que ses réflexions ne le menaient nulle part, et qu'il tournait en rond. Il descendit de la voiture et déambula nerveusement sur le trottoir de la rue, dont les premiers commerçants levaient les rideaux, une fois la sieste terminée. Il était dans un quartier indigène et sa présence, en dépit de sa fièvre évidente, ne suscitait aucun intérêt. Tout au plus les passants se contentaient-ils de le contourner distraitemment, sans prêter la moindre attention à son incessant va-et-vient.

Que faire, mon Dieu, que faire ? Encore une fois, il tenta de joindre Rachid, en pure perte. Même fin de non-recevoir de la part de Forlignac et de Francis. Décidément, les deux hommes le fuyaient bel et bien. Et pour cause : avec Taous entre leurs mains, ils détenaient désormais une carte majeure. Mais Rachid ? Pourquoi ne répondait-il pas ?

Il reprit sa marche le long du trottoir, se concentrant sur les pavés bordant la rue, comme le ferait un autiste qui chercherait à se rassurer. Et soudain, il comprit : la seule option qu'il lui restait était de retrouver, le soir même, Forlignac et Francis, à Blida, là où le meeting devait avoir lieu. En somme, le même plan qu'au début de la

journée, mais avec un objectif différent. Il ne s'agissait plus de tuer Forlignac, mais de l'obliger à lui révéler où sa fille était retenue. Salah s'en rendait bien compte, cela allait être difficile, avec Francis dans les parages. Plus difficile même qu'assassiner purement et simplement Forlignac. Mais il était confiant : il saurait l'acculer et le forcer à parler. Il n'avait pas le choix.

Salah se sentit soulagé. Il y voyait enfin plus clair. Il jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet. Il n'était pas loin de 16 heures et le meeting de Forlignac devait avoir lieu en début de soirée. Même en comptant les embouteillages, il aurait largement le temps de parcourir les 50 kilomètres qui séparaient Alger de Blida. Il vérifia que le Glock ramassé près du corps d'Abou Ammar était bien dans la poche de sa veste, et grimpa dans sa voiture, légèrement rassuré par la présence de l'arme. Il ne savait absolument pas s'en servir, mais cela n'avait aucune importance. L'essentiel était qu'elle lui permette d'intimider Forlignac et de lui soutirer les informations dont il avait besoin. Quitte après, à en finir avec lui si, pourquoi pas, les circonstances lui en laissaient la possibilité.

De nouveau, la Peugeot fit des siennes. Mais après quelques ratés, le moteur, enfin docile, consentit à partir, pétaradant et lâchant un petit nuage de fumée noire par le pot d'échappement. Salah engagea lentement la voiture dans la circulation. Vingt minutes plus tard, à hauteur de Birmandreis, il lança la vieille guimbarde dans la bretelle d'autoroute qui devait le conduire à Blida. Comme souvent à cette heure-là, la voie rapide était plutôt encombrée, avec les premières sorties de bureau. Il serra sur la voie de droite et ralentit l'allure. Il avait tout son temps et surtout, il avait besoin de réfléchir tranquillement et de peaufiner son plan.

Une foule de questions assaillait son esprit torturé. La plus lancinante de toutes ne cessait de revenir et de le tourmenter, sans réponse. « Mais pourquoi diable Forlignac avait-il cherché à l'assassiner ? »

Et puis pourquoi s'en prenait-il maintenant à Taous ? Que s'était-il donc passé qui l'ait poussé à adopter une stratégie aussi draconienne et violente ?

Salah eut beau retourner ces questions dans tous les sens, aucune réponse ne lui vint à l'esprit. Avec Forlignac, il s'était conduit de manière loyale, cherchant à faire son travail de son mieux. Et ce, même si très vite, il avait été écarté de la campagne. Là encore, c'était incompréhensible. Pourquoi l'engager, lui l'Indigène, avec l'idée de lui confier de grands projets d'ailleurs, pour le mettre ensuite sur la touche ?

Salah se remémora sa première rencontre avec Forlignac. L'homme avait été plutôt sympathique, voire chaleureux et avenant avec lui. Un peu condescendant certes, mais y avait-il autre chose à attendre d'un

Pied-noir ? Ou d'un Français, puisqu'en réalité, c'était bel et bien ce qu'était Forlignac.

Au départ, tout avait donc bien commencé... Salah continua ses réflexions, tentant de fouiller dans sa mémoire, en surveillant machinalement le flux des véhicules qui l'entouraient. Ce qu'il cherchait surtout à déterminer, c'était le moment précis où Forlignac avait changé d'attitude à son égard. Il réfléchit un instant, et lui revint à l'esprit une évidence criante : tout avait basculé depuis l'attentat qui avait coûté la vie à Djamila et Roger et l'avait envoyé à l'hôpital !

Certes, Forlignac était gentiment venu lui rendre visite et prendre de ses nouvelles. Mais le candidat s'était ensuite montré indifférent ou même hostile à son égard dès que, convalescent, il avait voulu revenir dans la campagne.

Mais là encore, c'était incompréhensible. Blessé au service de Forlignac, Salah aurait dû s'attirer plus de compassion, de soutien, et même de respect de sa part ! Mais, aussi incroyable que cela pouvait paraître, c'était bel et bien le contraire qui s'était produit : il n'avait récolté que défiance et mépris, et Forlignac avait tout fait ensuite pour se débarrasser de lui.

Salah avait beau réfléchir, il n'y comprenait décidément rien.

À moins que... À moins que ce ne fût Francis qui ait réussi à exercer son influence néfaste sur Forlignac, Francis qu'il avait même un temps, soupçonné de comploter contre Forlignac... L'ancien barbouze l'avait détesté dès le début. Par atavisme, par cette méfiance viscérale qu'avaient développée tous les Pieds-noirs en direction des Indigènes depuis la sanglante insurrection du FLN, peut-être même depuis les premières heures de la conquête coloniale.

Salah secoua la tête, dubitatif. Non, cela ne tenait pas debout. Forlignac n'était pas homme à se laisser influencer, et d'ailleurs, il l'avait recruté malgré la franche opposition de Susini, signe de son indépendance d'esprit.

Il devait donc y avoir autre chose. Mais quoi ?

Sur le tableau de bord, la jauge de l'essence s'alluma soudain et le tira de sa rêverie. Il allait devoir faire le plein. Salah accéléra et parcourut à toute vitesse les dix kilomètres qui le séparaient de la station-service suivante. Il commençait à faire très lourd, et le ciel bleu du début de la journée virait peu à peu au gris, de sombres nuages s'amoncelant à l'horizon. S'arrêter lui ferait du bien, et il pourrait aussi se désaltérer. Il enclencha son clignotant et prit la bretelle de sortie.

Il stoppa la Peugeot près de la première pompe disponible et commençait à remplir son réservoir, lorsqu'il avisa, parqués non loin de lui sur le côté, deux énormes bus, bardés d'immenses banderoles, dont les slogans ne laissaient aucun doute sur l'identité de leurs

passagers.

« FORLIGNAC GOUVERNEUR »

« TOUS AVEC FORLIGNAC »

« LES FRANÇAIS EN FRANCE »

« PUJOL DEHORS »

« L'ALGÉRIE AUX ALGÉRIENS »

« HALTE AU GRAND REMPLACEMENT »

Apparemment, les supporters du candidat pied-noir faisaient le déplacement en nombre. Salah regarda plus attentivement à l'intérieur des bus. Des personnes âgées, mais aussi beaucoup de jeunes, et des familles, accompagnées de leurs enfants. L'audience de Forlignac semblait s'être encore étendue et il était clair que maintenant, sa campagne ratissait vraiment très large. C'était tellement évident : l'homme allait être élu gouverneur. Son discours séduisait, et il y avait chez les Pieds-noirs une aspiration au renouveau que le profil rassurant du vieux Pujol n'arriverait pas à remettre en question.

« Drôle de démocratie quand même qui fait que 90 % de la population de ce pays ne puisse pas s'exprimer, pensa Salah. Et le plus beau, c'est que tout le monde a l'air de trouver ça normal ! »

Une fois le réservoir rempli, il passa à la caisse, puis aux toilettes où il s'aspergea le visage d'eau froide. Il commanda un café brûlant qu'il aspira goulûment, et rejoignit ensuite sa voiture, ragaillard. Les deux bus n'étaient plus là, mais avaient été remplacés par une quinzaine de voitures de supporters, tout aussi enthousiastes que les précédents.

Salah reprit la route, et se faufila habilement au milieu d'un cortège de fans, fenêtres ouvertes, cheveux au vent et fanions à l'extérieur, au mépris de toutes les règles de sécurité.

Stressé par l'intense flux de véhicules, il se dirigea vers la bande d'arrêt d'urgence et stoppa la Peugeot. Il attendit une bonne dizaine de minutes que toutes les voitures le dépassent et se réinséra tranquillement dans la circulation. Il s'engagea ensuite dans la première sortie venue, se décidant à emprunter les routes nationales, beaucoup moins fréquentées.

Il reprit alors sa réflexion, cherchant à comprendre cette fois, pourquoi Forlignac avait enlevé sa fille. Qu'il ait eu une revanche à prendre contre Abou Ammar qui avait froidement abattu Marcel et son comparse, Salah pouvait aisément l'admettre. Mais pourquoi prendre Taous en otage dans la foulée, elle qui n'avait rien à voir avec toute cette histoire ? Pourquoi s'encombrer d'une enfant malade et d'une nourrice septuagénaire, au moment où un meeting décisif l'attendait ? Quel bénéfice pouvait-il bien espérer en tirer ?

Autant de questions sans réponses...

Sauf si Forlignac cherchait à lui nuire, à lui directement. Auquel cas l'enlèvement pouvait prendre tout son sens, mais cela ramenait

inévitablement Salah à ses premières cogitations : qu'avait-il donc pu bien faire pour que Forlignac lui en veuille à ce point-là ? Pour qu'il estime utile de kidnapper à son tour Taous, ce qui était tout sauf anodin ?

Salah avait beau fouiller dans sa mémoire, aucune explication rationnelle ne lui vint. Il décida alors de cesser de se torturer l'esprit avec toutes ces questions qui, au fond, n'avaient plus guère d'importance. Il était plus utile de se tourner plutôt vers l'avenir immédiat, et voir comment il allait pouvoir procéder avec Forlignac.

Au vu des voitures et des bus qui se pressaient également sur les chemins de traverse qu'avait empruntés Salah, le meeting de Blida allait être plus qu'un immense succès. Un véritable raz-de-marée. Ce qui arrangeait bien les affaires de Salah, sûr d'arriver sans attirer l'attention. Mais une fois à hauteur de vue de l'homme providentiel, qu'allait-il bien pouvoir faire ? Comment allait-il faire pour l'amener à lui rendre sa fille ?

Salah réfléchit un instant et dut se l'avouer : celui qui lui faisait peur en fait, c'était Francis, dont il connaissait la hargne, la détermination et la redoutable efficacité. Ce serait lui le principal obstacle à contourner, et il lui faudrait l'éviter comme la peste, d'autant que dès que l'impulsif Forlignac verrait Salah, il ne pourrait s'empêcher d'aller vers lui pour lui parler, Salah en était sûr. Mais après, qu'allait-il bien pouvoir dire à Forlignac pour le faire céder ?

Les mains à plat sur le volant, il inspira profondément. Plus que jamais, de toute son existence, il n'avait pas droit à l'erreur. Comment pourrait-il faire pression sur Forlignac et l'amener à lui rendre sa fille ?

Il eut beau se creuser la tête, reconstruire pas à pas la chronologie de chaque instant passé en compagnie de Forlignac depuis le fameux premier jour, rien ne lui vint à l'esprit. Et puis soudain, un sourire mauvais lui traversa les lèvres. À la guerre comme à la guerre, s'il n'avait rien contre le candidat, il allait utiliser les mêmes armes que lui. Il allait bluffer. Tout simplement.

Chapitre 22

Il lui fallut près d'une heure et demie pour réussir à entrer à Blida. De partout affluait un nombre incroyable de voitures et de bus, et les policiers en charge de la circulation avaient bien du mal à contenir le flot incessant des véhicules qui engorgeaient les artères de la petite cité, à l'entrée de la Mitidja. À chaque carrefour, les feux clignotaient désespérément comme pour marquer leur désarroi devant la tâche impossible qui leur était dévolue.

Du jamais vu, de mémoire de Blidéen ! En quelques heures, la ville avait dû voir sa population quadrupler, envahie de hordes de supporters et de fans, arborant banderoles et drapeaux pieds-noirs, tout en scandant des slogans à pleins poumons.

Après vingt minutes à faire du surplace, Salah en eut marre. Dès qu'il le put, il abandonna la vieille Peugeot en biais, à cheval sur un trottoir, et continua à pied. Il devait lui rester tout au plus quelques kilomètres à parcourir avant d'arriver sur le lieu du meeting, là où, quelques mois auparavant, tout avait commencé pour Forlignac.

À l'époque, ce dernier n'était qu'un inconnu, relevant plus du bonimenteur de marchés que du leader politique triomphant et célèbre qu'il était devenu en l'espace de quelques semaines à peine.

Salah pressa le pas et se joignit à la foule qui convergeait vers la Place d'Armes. Au fur et à mesure qu'il en approchait, un service d'ordre, gilet jaune fluo sur le dos et brassard au bras, assurait la gestion de la marée humaine qui se déversait de partout, comme les affluents d'un fleuve prêts à déborder. Des dizaines d'hommes, postés à chaque carrefour, conseillaient et orientaient les fans, les distribuant méthodiquement tout autour de la place, dans les rares endroits encore disponibles. Ce furent ensuite les rues adjacentes qui furent progressivement occupées, dans une ambiance de liesse indescriptible.

Tant bien que mal, Salah se laissa porter par le flux jusqu'à la Place d'Armes. Là où une modeste et petite estrade avait été dressée quelques mois plus tôt, s'élevait désormais une haute et majestueuse tribune courant sur une quarantaine de mètres, coiffée d'un immense chapiteau, et ornée de tentures aux couleurs pieds-noirs. L'ensemble était digne d'un concert de rock star.

Sur le côté, Salah dénombra pas moins de huit camions de télévision, tous surmontés d'une multitude d'antennes paraboliques orientées vers le ciel. La presse avait fait le déplacement en force, y compris les médias internationaux d'ailleurs, comme en témoignaient les logos des

grandes chaînes – américaines, allemandes, sud-africaines, japonaises, arabes –, collés sur les micros posés devant l'imposant pupitre où le candidat était attendu pour s'exprimer.

Juste au-dessous, Salah put d'ailleurs déchiffrer, en grandes lettres noires sur fond or :

Jean de Forlignac
Candidat au Gouvernorat général d'Algérie
Rencontre de Blida, 28 septembre

« Qu'il est loin le temps où seul un obscur correspondant de La Voix d'Alger avait daigné venir couvrir la campagne ! » pensa-t-il, époustoufflé.

Le meeting ne devait commencer que dans une heure et la petite place était maintenant noire d'une foule dense et compacte. Cette fois, point de tréteaux et de tables pour accueillir les mamies désœuvrées et munies de leurs aiguilles à tricoter. Tout le monde allait devoir rester debout, pour gagner le maximum de place.

Salah se hissa tant bien que mal sur une chaise et observa la foule attentivement. Oui, beaucoup d'hommes et de femmes jeunes, tous de type européen. Des Indigènes, Salah n'en vit quasiment pas. Sauf peut-être quelques membres du service d'ordre, sans doute recrutés à la hâte pour une bouchée de pain auprès d'une agence d'intérim.

La Place d'Armes avait été somptueusement décorée. En plus des ballons accrochés aux réverbères, des drapeaux pieds-noirs et des fanions multicolores, d'immenses banderoles avaient été dressées sur les murs tout autour, relayant les principaux slogans du candidat. Un véritable show à l'américaine, renforcé par la présence, au premier rang, d'authentiques pom-pom girls, jeunes et sexy à souhait.

Forlignac avait visiblement mis le paquet et des milliers de drapeaux, pancartes et casquettes avaient en plus été distribués aux militants venus supporter leur champion.

Par réflexe, Salah lança un coup d'œil sur son smartphone. Évidemment, les obscures petites mains de l'équipe de Forlignac relayaient l'événement en temps réel sur tous les réseaux sociaux. Rien n'avait donc été laissé au hasard.

Un brouhaha attira soudain l'attention de la foule qui se retourna comme un seul homme. Un Indigène, brandissant le drapeau FLN, rouge et vert bardé des célèbres croissant et étoile, et honni de tous les Pieds-noirs, était encerclé par le service d'ordre, puis évacué manu militari sous les quolibets, tandis que les caméramans des chaînes d'information zoomaient immédiatement sur l'incident.

« Mon Dieu, se dit Salah, à quoi en sommes-nous réduits pour montrer notre existence au monde entier ».

Pour ne pas attirer l'attention sur lui, il descendit prestement de sa

chaise et se fondit dans la foule, de plus en plus épaisse. Il inspira profondément : il lui fallait agir désormais. Il longea l'arrière de la place, contourna le service de sécurité et tenta d'approcher l'élégant mobile home installé à l'abri de la foule, juste derrière la grande tribune. En toute logique, Forlignac devait s'y trouver, en attendant que le meeting commence.

Arrivé à hauteur des haies métalliques qui en barraient l'accès, il fut immédiatement apostrophé par un membre du service d'ordre.

– Monsieur, c'est interdit.

– Je... Je travaille pour le candidat, balbutia Salah.

– Alors là, ça m'étonnerait, lança le cerbère. Un Indigène, ce n'est pas possible. Essayez de trouver quelque chose d'autre ! Allez, circulez sans faire d'histoires, l'accès est interdit.

– Je vous dis que je travaille pour Forlignac, répéta Salah sans se laisser démonter. Si vous ne voulez pas me laisser passer, allez chercher votre responsable !

Un homme à la silhouette replète, engoncé dans un costume clairement trop serré pour lui, s'approcha à ce moment-là. Salah reconnut Damien.

– Le voici, mon responsable, fit le gardien en le désignant du doigt.

– Damien ! Vous êtes le patron de la sécurité, maintenant ? interrogea Salah.

– Oui, répondit l'autre de sa voix étonnamment rauque pour sa corpulence. Il est... hum, disons que Marcel a eu, comme qui dirait un... un petit empêchement. C'est moi qui le remplace désormais. Enfin bon, pas la peine d'épiloguer, nous ne sommes pas là pour parler de moi. Qu'est-ce que vous venez faire ici ? ajouta-t-il agressif, en le scrutant de la tête aux pieds.

– Il dit qu'il travaille pour le patron.

– Non, il ment. Ça, c'est fini depuis longtemps ! Le boss l'a viré.

Puis, s'adressant à Salah :

– Alors, vous voulez quoi ?

– Je veux voir Forlignac.

– Hors de question ! Il est très occupé. Au cas où vous n'auriez pas remarqué, il a un meeting à préparer.

– Je vous dis que je veux le voir. J'ai quelque chose d'important à lui dire.

– Foutez le camp, où je vais ordonner à mes gars de vous évacuer. Fichez le camp tout de suite, je vous dis !

– Damien, j'ai quelque chose de très important à lui communiquer, mentit à nouveau Salah, sans s'énervier. Il se passe des choses très graves et les éléments dont je dispose concernent directement le patron. Alors c'est simple, soit vous l'appellez, soit, lorsqu'il finira par savoir de quoi il s'agit, il vous virera séance tenante pour lui avoir fait

perdre un temps qui se révélera très précieux. C'est aussi simple que ça.

Damien le dévisagea avec des yeux ronds, hésita un instant, se demandant s'il devait vraiment prendre ses propos au sérieux. Finalement, ne sachant trop quoi décider, il appuya sur le bouton de son talkie-walkie qui grésilla aussitôt.

– Francis.

– Patron, je crois que nous avons un problème.

– Je t'écoute.

– L'Arabe est là. Il dit qu'il veut voir le big boss.

– L'Arabe, quel Arabe ?

– Ben, l'Indigène, celui que le chef avait recruté dans son équipe au tout début de la campagne...

– Salah, tu veux dire Salah ?

– Oui, c'est ça, sans aucun doute... Il est là, juste à côté de moi ! Et il veut voir le chef. Il dit qu'il a des choses importantes et urgentes à lui transmettre.

Damien attendit une dizaine de secondes la réponse de Francis, puis reprit :

– Patron ? Vous êtes là ? Allo, patron ? Allo... Francis s'exprima enfin.

– Oui, je suis là. Ne bougez surtout pas, j'arrive. Salah ne put cacher sa satisfaction. Apparemment, son coup de bluff semblait fonctionner, même s'il appréhendait l'intervention de Francis.

Deux minutes plus tard, Susini déboula, le visage défiguré par un rictus haineux, qu'il ne prit même pas la peine de masquer, malgré la présence de la foule massée à une trentaine de mètres de là.

Il ordonna à Damien :

– Putain, mais on n'arrivera jamais à se débarrasser de ce bougnoule ! Fouille-le ! Salah blêmit. Il protesta avec véhémence, espérant donner le change : – Me fouiller ? Et puis quoi encore, je ne suis pas un délinquant !

Damien ne lui laissa pas le choix. Il le saisit de son bras puissant et l'entraîna dans un coin, hors de portée de la foule, juste derrière la scène, alors qu'un de ses acolytes accourait. Les deux hommes procédèrent ensuite à une fouille en règle, exhibant tour à tour le Glock que Salah avait pris à côté d'Abou Ammar, ainsi que le grand couteau dont il s'était muni, juste avant de quitter son appartement de Belcourt.

– Tu n'es pas un délinquant, n'est-ce pas ? Et ça, tu voulais faire quoi avec ça ? ricana Francis, furieux.

– Rien, c'était pour me défendre, juste au cas où. Avec tout ce que vous avez essayé de me faire, vous ne croyiez tout de même pas que j'allais débarquer comme ça, sans rien pour me protéger !

– Si tu pensais que ces joujoux pouvaient t'aider à te défendre, c'est

que tu n'es vraiment qu'un imbécile. Je suis sûr que tu ne sais même pas t'en servir...

– Patron, patron, l'interrompit Damien qui avait continué à palper consciencieusement Salah. Il y a encore ceci, dit-il en sortant de la poche intérieure de la veste l'enveloppe contenant le polonium. Salah blêmit aussitôt.

– Ne l'ouvre surtout pas, hurla Francis qui, à la grande stupeur de Salah, semblait avoir saisi de quoi il s'agissait. Surtout pas ! Pose-la délicatement par terre. Voilà, doucement, c'est ça, ajouta-t-il alors que Damien, interloqué et effrayé par la réaction de son chef, obtempérait lentement, sans piper mot.

Francis sortit une paire de gants en latex de sa poche, l'enfila puis saisit l'enveloppe du bout des doigts. Il la glissa délicatement dans sa petite sacoche en cuir, qu'il posa ensuite avec précaution sur le bord arrière de la grande estrade.

Il s'épousseta les mains avec satisfaction, retira ses gants, puis s'approcha posément de Salah, comme pour lui dire quelque chose.

Il se retourna soudain et lui asséna un violent coup de poing dans l'estomac. Salah se plia en deux, puis s'écroula, le souffle coupé, autant par la surprise que par la douleur qui lui perfora l'abdomen.

Francis lui décrocha alors un coup de pied, puis un second, puis un troisième. Un voile bleu passa devant les yeux de Salah, tandis qu'une douleur lancinante lui parcourait le dos, du bassin jusqu'à la base du crâne. Il se recroquevilla sur lui-même pour essayer de donner moins de prise aux coups de Susini. Mais celui-ci, submergé par une rage inextinguible, continua à le tabasser avec frénésie, cette fois sur son visage, que Salah tenta tant bien que mal de protéger de ses mains.

Francis se défoula, jusqu'à ce que Damien et son compère interviennent enfin.

– Stop patron, stop. Ça suffit, arrêtez, arrêtez, vous allez le tuer !

Ils saisirent alors Francis par les deux bras et le tirèrent en arrière. Francis se laissa faire de mauvaise grâce, puis réajusta son costume, abandonnant Salah brisé par terre, la face ensanglantée.

– Ça, c'est pour tous les emmerdements que tu nous causes depuis le début. Et pour ces putains d'armes avec lesquelles tu as osé te pointer. Tu ne manques pas de culot quand même ! Débarquer ici comme ça, avec ton arsenal et cette foutue enveloppe !

« Il sait. Il sait tout sur le polonium ! comprit Salah, malgré la douleur. Mais comment ? Comment a-t-il pu découvrir ça ? Qui a bien pu lui dire ? »

– Ma fille, je veux ma fille ! C'est tout ce que je veux, se justifia-t-il en s'essuyant le visage avec sa manche de chemise. Rendez-moi ma fille, elle est la seule raison de ma présence ici !

Francis le toisa avec dégoût et ordonna :

– Attachez-lui les mains et emmenez-le discrètement dans le mobile home. Cette fois, ça va vraiment trop loin, il va falloir que l'on trouve une solution d'une manière ou d'une autre. Et je me fiche que Forlignac soit d'accord ou pas.

Chapitre 23

Francis était assis, les pieds sur le bureau aménagé à l'intérieur du mobile home de campagne de Forlignac. Un van flambant neuf, qui montrait que le candidat disposait désormais de moyens conséquents, à la mesure de son ambition et de son parcours. À côté des jambes tendues de Susini trônait le Glock de Salah, bien mis en évidence, comme une menace exhibée à portée de bras.

Salah fut installé sans ménagement sur la chaise en face de Francis, les poignets fermement attachés derrière le dos. Il grimaça de douleur quand Damien, muni d'une serviette, tenta de lui essuyer le sang qui s'égouttait de son arcade sourcilière, fracassée.

– Alors, attaqua Francis tout de go, en brandissant l'enveloppe de polonium. Tu peux m'expliquer ce que tu voulais faire avec ça ?

– Et vous, rétorqua Salah résolument offensif. Vous pouvez me dire où est ma fille ?

– C'est moi qui pose les questions ici ! – C'est quoi le problème avec vous ? Pourquoi vous me détestez comme ça depuis le début ? Vous croyez quoi, que les Indigènes vont toujours accepter vos diktats et vos airs supérieurs ? s'insurgea Salah. Eh bien vous vous trompez. Tout ça, c'est fini, et bien fini. L'Algérie de papa, il va falloir l'oublier, c'est bientôt terminé.

– Ah oui ? rétorqua Francis, narquois. Et avec quoi tu penses y mettre fin ? Avec ce poison peut-être ? dit-il en désignant l'enveloppe qu'il avait posée à côté du revolver. Tu croyais que j'étais stupide au point de ne me rendre compte de rien ? Je t'ai à l'œil depuis le début, et j'ai très bien fait. Ton petit jeu l'autre soir dans la loge ne m'a pas échappé, avec ton air épouvanté et traqué, comme si le ciel allait te tomber sur la tête. Comme d'habitude, Forlignac ne m'a pas cru, trouvant que j'étais parano, que j'exagérais et que j'en faisais des tonnes pour rien... Mais les résultats des analyses du prélèvement que j'ai fait pratiquer sur la moquette ont confirmé tous mes soupçons...

Il se leva et brusquement, cogna violemment du poing sur la table.

– Petit fils de pute, ton truc a failli marcher, vociféra-t-il. Du polonium, tu voulais l'empoisonner avec du polonium !!! Rien que ça ! Mais nom de Dieu, pourquoi ? Pourquoi ? Il t'avait donné ta chance, toi l'Arabe au chômage et sans aucun avenir. Il te suffisait de la saisir pour te faire une place au soleil ! Au lieu de ça, tu as tout gâché, quelle stupidité !

– Ma chance ? Ma chance ? cria à son tour Salah. Quelle chance ?

Des journées à ne rien faire ? C'était ça, mon job ? Être l'alibi du grand seigneur Forlignac, témoin misérable de son ouverture d'esprit et de sa magnanimité ? C'est ça, ma chance ? Alors qu'en plus, j'ai failli y laisser ma peau dès le premier meeting ? Alors qu'on a encore essayé de me tuer, pas plus tard que cette nuit ? Alors qu'on a enlevé ma fille pour me soumettre à un affreux chantage ? Et qu'ensuite, on assassine ses ravisseurs sous ses propres yeux ? Alors que j'ignore où vous la séquestrez et ce que vous lui voulez ? Quelle chance, dites-moi, hein ? Franchement, vous appelez cela chance, alors que je n'ai rien fait pour mériter ça ? Hein, dites-moi, vous qui savez toujours tout, j'ai fait quoi pour subir toutes ces folies ?

Et sans attendre la réponse de Susini :

– Je n'ai rien fait ! Rien du tout ! Si ce n'est que mes malheurs ont commencé du jour où j'ai commis l'énorme bêtise d'accepter l'offre de Forlignac. La voilà, ma seule erreur !

Francis avait retrouvé son calme. Il s'était rassis et observait Salah gesticuler sur sa chaise, tirant sur ses poignets attachés.

– Ouais, ça, c'était une grosse connerie. Mais c'est Forlignac qui en porte la responsabilité ! Par contre, toi, c'est depuis le début que tu fais le con !

– Ah bon, alors j'ai fait quoi ? Mais nom de Dieu, qu'ai-je bien pu faire pour m'attirer de tels ennuis ?

Francis réfléchit quelques secondes, puis haussa les épaules.

– De toute façon, ton sort est scellé, maintenant que l'on tient ta gamine. Autant que je te dise comment ta bêtise nous a menés à ces extrémités...

– Oui, je veux la vérité, je veux savoir, j'en ai marre de cette histoire de dingues à laquelle je ne comprends rien !

– En fait, tu nous as posé un énorme problème le jour de l'attentat.

– Un problème ? Mon crime, c'est de ne pas y avoir laissé ma peau comme les deux autres ? ironisa Salah. Il aurait fallu que je meure peut-être, juste pour vous faire plaisir...

– Oui, probablement, rétorqua Susini, songeur, et le plus sérieusement du monde. Les choses auraient été bien plus simples pour nous. Et pour toi aussi d'ailleurs...

– Allez, qu'on en finisse, crachez le morceau. Il s'est passé quoi, le jour de ce foutu attentat ?

– Rien. Sauf que tu as vu quelque chose que tu n'aurais jamais dû voir. Et au lieu de la fermer sagement, au lieu de tenir ta putain de langue, tu n'as eu de cesse de revenir dessus, de parler encore et encore, comme l'impénitent bavard que tu es. Oh, on a bien essayé de te dissuader, de détourner ton attention sur autre chose. Mais rien n'y a fait, tu n'as pas arrêté d'insister, avec ton stupide entêtement. Après, nous n'avions plus le choix, il fallait bien t'éloigner. Ou nous résoudre

à te tuer... J'ai eu tort de ne pas le faire tout de suite, d'ailleurs. On voit le résultat aujourd'hui.

Pendant que Francis parlait, le visage défiguré par une colère froide, une petite écume s'échappant de la commissure de ses lèvres, Salah réfléchissait à toute vitesse.

Soudain, il comprit.

– Mon Dieu, ce que je peux être stupide ! La mallette !!! Francis hocha la tête, le regard mauvais.

– Oui, la mallette.

La mallette de cuir brun foncé que Francis avait rangée juste sous la console de réglage de la sono, à côté de l'estrade, une dizaine de minutes avant l'explosion. La mallette dont il avait été, dès le début, convaincu qu'elle avait contenu la bombe responsable de l'attentat et qu'il avait stupidement oubliée, refoulée même, pour ne pas froisser Forlignac qui était tout de suite monté sur ses grands chevaux.

Salah s'en voulut. Énormément. Mais comment avait-il pu occulter un fait d'une telle gravité, et qui, maintenant, lui semblait tellement évident ?

« Inutile de t'accabler, se dit-il pour tenter de dissiper la culpabilité qui l'étreignit soudain. Tu étais en état de choc à l'hôpital, avec des idées pas très claires ».

La mallette était la clé de toute l'histoire. La clé qui, dès le départ, accablait Susini, à l'origine d'un attentat qui avait causé la mort de deux personnes, et miraculeusement épargné Forlignac.

Pour une fois, Salah éprouva pour le candidat un sentiment proche de la sympathie.

« Il faut que je l'avertisse, se dit-il soudain. J'avais raison dès le départ, et il n'a pas voulu m'écouter. Il faut absolument que le prévienne que c'est Susini qui a tenté de l'assassiner ! »

Il s'écria, complètement bouleversé :

– Forlignac ! Mais pourquoi, Francis, pourquoi ? Pourquoi avez-vous voulu le tuer ? Pourquoi une telle trahison ? C'est votre ami, il vous a sorti du caniveau, il vous a réhabilité, vous lui devez tout ! Et après ce qu'il a fait pour vous, vous avez fomenté un complot contre... Il laissa sa phrase en suspens, profondément ébranlé, avant de reprendre :

– Attendez, attendez, je n'y comprends plus rien ! Non, ce n'est pas possible, ce que je dis ne tient pas, ça ne colle pas du tout avec ce qui m'est arrivé par la suite.

Susini éclata d'un rire moqueur.

– Ma parole, tu crois vraiment que j'ai voulu tuer le candidat ? Mais tu n'as rien compris ! Jamais un Susini ne trahira qui que ce soit ! Jamais ! Ni sa famille, ni sa patrie, ni ceux pour qui il travaille ! Forlignac, je lui dois tout, lui qui m'a tendu la main au moment où tous les autres me refusaient leur aide ! Moi, le trahir ? Mais jamais de

la vie !

– Alors je ne comprends pas, vraiment pas, répondit Salah qui s'effondra sur sa chaise. Pourquoi cet horrible attentat dans ce cas ? Pourquoi toute cette mascarade de mauvais goût ?

Salah s'interrompit.

– Ah si, je crois que j'ai saisi : votre plan a foiré, tout bêtement. C'était une erreur, et il était prévu que la bombe explose ailleurs, pas sous la scène du meeting. C'est ça ?

Piqué au vif, Susini ne rigolait plus.

– Pauvre imbécile ! Comment oses-tu dire ça ? Une erreur ? Je calcule tout ce que je fais, au millimètre près. Toujours. Et c'est pour ça que le candidat me voue une confiance totale. Va jeter un œil là dehors, dit-il avec un geste vers l'extérieur, et tu verras ce que c'est qu'une organisation de pro. Il y a plus de cent mille personnes dans une place petite comme un mouchoir de poche, mais où rien n'a été laissé au hasard. Rien, ni le transport, ni la gestion de la foule, ni les effets de scène et encore moins la sécurité du candidat. Pas une souris ne pourrait se glisser ici sans que je le sache immédiatement ! Alors non, ce n'est certainement pas ça, la bombe a explosé exactement là où il le fallait et quand il le fallait.

Salah tenta de bondir de sa chaise, mais fut violemment ramené en arrière par les attaches de la corde qui lui lacérèrent les poignets jusqu'au sang. Il s'écria :

– C'est monstrueux ! Alors, vous avez délibérément tué de sang-froid deux personnes. Deux vies fauchées dans la fleur de l'âge, pour je ne sais quels sombres plans.

Francis se leva et se pencha vers Salah.

– Ce ne sont pas de sombres plans. Ce pays est bouffé et parasité par les Français qui, chaque jour, débarquent ici de plus en plus nombreux, et son avenir est en jeu. Avons-nous vraiment le choix ? En politique, on ne fait pas d'omelettes sans casser d'œufs quand il s'agit de la raison d'État. Il nous fallait agir, et vite, avant que ne survienne une catastrophe ! – Nous ! Nous ? releva Salah. Vous avez dit nous ? Vous voulez dire que Forlignac était au courant ? Et vous osez en plus vous abriter derrière une chimérique raison d'État pour légitimer vos meurtres !

Susini se rassit, conscient d'en avoir trop dit. Puis il se lâcha, comme s'il cherchait à se soulager d'un poids énorme.

– Après tout, je m'en fiche ! Oui, tu as bien entendu, j'assume totalement, même si pour être complètement honnête, tout ça ne vient pas de moi. L'idée de génie, c'est le candidat qui l'a eue, je n'ai eu qu'à l'exécuter.

– Une idée de génie ? De génie, vous dites ? Le génie c'est quoi, de tuer de pauvres gens ?

– Le génie, c'est de s'inspirer de ce qu'on fait nos prédécesseurs dans le passé pour réussir aujourd'hui. Le génie, c'est d'apprendre des leçons de l'Histoire. Le génie, c'est d'agir au lieu de subir. L'affaire de l'Observatoire, ça te dit quelque chose ?

– L'affaire de l'Observatoire ? répéta Salah, incrédule, en se demandant à quoi pouvait bien se référer Francis. C'était il y a si longtemps, je n'étais même pas né. Ce n'est pas la fameuse affaire qui a défrayé la chronique avec Mitterrand ?

Décontenancé, Francis se montra surpris par l'érudition de Salah.

– Mais dis donc, tu sais vraiment ce que c'est ! Eh bien oui, en effet, c'est bien de ça qu'il s'agit...

– Et alors, coupa Salah. Quel est le rapport avec ces horreurs qui se déroulent maintenant ?

Les détails de ce sordide épisode de la vie politique française lui revinrent en mémoire. En 1959, dans la nuit du 15 au 16 octobre plus précisément, l'automobile de François Mitterrand, engagée par son chauffeur dans l'avenue de l'Observatoire, à Paris, fut criblée de balles au cours d'un attentat qui fit date. Non pas parce que l'ancien et sulfureux ministre de la IV^e République faillit y laisser sa vie, mais parce que le socialiste, florentin et manipulateur jusqu'au bout des ongles, en perte de vitesse politiquement, fut par la suite accusé d'avoir lui-même planifié et simulé l'attentat, dans l'espoir de s'attirer les sympathies de l'opinion publique.

Le visage de Salah s'éclaira soudain, avant de se figer dans un rictus douloureux.

– Mon Dieu, je n'y crois pas ! C'est une affaire montée de toutes pièces ! Vous avez planifié tout ça tous les deux, ensemble, vous et Forlignac. L'attentat de Blida était complètement bidon !

Chapitre 24

– Cet attentat était bidon, répéta Salah. Bidon ! Une machination affreuse, au prix de deux vies.

– Comment penses-tu que François Mitterrand est arrivé au pouvoir ? Il fallait bien frapper les esprits, avec un vrai coup d'éclat pour que les médias s'intéressent enfin à nous et que l'opinion publique apprenne l'existence du candidat. Que tu me croies ou non, les morts, c'était un accident, je ne les ai pas voulus, et j'ai même tout tenté pour vous faire tous déguerpir quand vous avez stupidement commencé à tourner autour de la sono. Mais comme d'habitude, têtue comme tu es, tu t'es braqué et tu n'as pas voulu partir !

– Ces deux morts, vous allez les avoir toute votre vie sur la conscience !

– Et alors ? Ça ne fera jamais que deux de plus. Tout ce qui compte, c'est que l'objectif a été atteint, malgré ce malencontreux couac. L'attentat de Blida a fait véritablement démarrer la campagne et sorti le candidat de l'anonymat ! C'est de la politique et rien d'autre, alors pas la peine de me bassiner avec tes grandes leçons, pleines de morale humaniste à deux balles ! Sans Blida, Forlignac serait encore en train de serrer des mains dans les cafés de Tataouine-les-Bains. Alors que maintenant...

À nouveau, Francis désigna l'extérieur du mobile home.

– Alors que maintenant... Va dehors et tu constateras de visu où nous en sommes arrivés ! Regarde cette gigantesque foule venue des quatre coins du pays pour l'accueillir comme le Messie et l'entendre parler, lui que personne ne connaissait il y a encore quatre mois. Tout cela ne valait-il pas quelques sacrifices ? Le candidat sera Gouverneur général, et bien des choses vont enfin changer ici. Nous finirons même par obtenir l'indépendance et diriger le pays. Deux morts, pour un tel enjeu, ce n'est pas cher payé !

– Diriger vous-mêmes le pays ? Et nous, les Indigènes, vous en faites quoi ?

– Vous les Indigènes, répéta, interloqué, Susini. Ben quoi, les Indigènes ? Que veux-tu que l'on dise sur les Indigènes ? Rien !

– Rien ? Mais nous existons !

– Eh bien, je peux te rassurer : ne te fais aucune inquiétude. Pour ton peuple, tout continuera comme avant. Je ne vois pas du tout où est le problème.

– Vous ne voyez pas où est le problème ? Vraiment ?

– Ben oui, c'est une affaire entre les Français et nous autres Algériens. Les Indigènes ne sont pas concernés.

– Euh, peut-être que si, un peu quand même, ironisa Salah. Cette terre est celle de nos ancêtres. Peut-être serait-ce une bonne chose que nous ayons aussi notre mot à dire ?

– Votre mot à dire ? s'insurgea Susini, surpris. Allons, essaye d'être sérieux pour une fois ! Combien d'entre vous savent lire et écrire ? Combien d'entre vous sont diplômés ? Ce n'est pas avec une peuplade comme celle-là que l'on peut construire une nation moderne. Et encore moins avec des gens qui maintenant, regardent plus vers Allah que vers l'avenir !

– Mais enfin, n'entendez-vous pas la révolte qui gronde de plus en plus du fond du bled ? Vous allez instaurer un régime encore plus répressif qui ne tiendra jamais, s'indigna Salah, reprenant sans s'en rendre compte les propos de Zohra. Toute l'Afrique est décolonisée. Il ne reste plus que l'Algérie, ça ne peut pas continuer longtemps comme ça !

– Là, je te rejoins tout à fait : lorsque l'Algérie sera gérée par les Algériens, elle ne sera plus colonisée et ne fera plus figure d'exception dans le continent. Tout sera clair dès ce moment-là. D'ailleurs, c'est un des projets du candidat : aussitôt que le pays accèdera à l'indépendance, d'ici trois ou quatre ans j'espère, nous demanderons à adhérer à l'Union africaine.

Salah secoua la tête, incrédule. Ce type était fou et se voyait déjà aux affaires. Complètement fou et illuminé, même. Comme son maître, d'ailleurs. Comme tous les Pieds-noirs, Susini était né en Algérie, vivait en Algérie, mais évoluait au milieu de millions d'Arabes qu'il ne voulait pas voir.

Fou, mégalomane et aveugle.

– Vous ne comprenez donc pas, souffla-t-il. Tôt ou tard, ça va vous exploser à la gueule. Le pays gronde, la rancœur s'accumule au gré des injustices. L'Algérie est une vraie poudrière et vous ne vous en rendez même pas compte...

Salah prit conscience qu'il parlait à un mur. Qu'avait-il à perdre son temps à causer politique avec ce fanatique dangereux ? Il décida d'attaquer frontalement.

– Je ne veux plus discuter avec vous. Je veux voir Forlignac. Tout de suite. J'ai des choses à lui révéler. Et je veux surtout qu'il me rende ma fille ! vociféra-t-il.

– Inutile de crier, ta fille, tu la vas la retrouver, on n'a pas l'intention de s'en encombrer longtemps. Mais avant tout, et avant tes pseudo-révélation, il faut d'abord qu'on cause de tout ce que tu as fait. Pourquoi as-tu voulu empoisonner le candidat ?

– Mais enfin, vous n'avez toujours pas compris ? Je n'avais pas le

choix !

– Pas le choix ? On a toujours le choix. Toujours.

– Non, non, pas cette fois. Le FLN a débarqué chez moi et a pris ma fille en otage. Ils ont menacé de la tuer si je n'empoisonnais pas Forlignac ! D'ailleurs, c'est bien chez Abou Ammar que vous l'avez trouvée...

– Je ne te crois pas, tu mens, lâcha Susini en secouant la tête. Abou Ammar a juré que tu la leur avais confiée. Si elle a vraiment été enlevée, pourquoi, ne nous en as-tu pas parlé, alors ? Tu es stupide à ce point ? Il suffisait de tout nous dire, et on t'aurait aidé ! Ta gamine, on l'aurait sortie de là.

– Ah bon ? ricana Salah. M'aider ! Vous en parler ? Alors que je n'arrivais même plus à rencontrer Forlignac ? Alors que vous ne pouviez pas me voir en peinture ? Inutile de vous foutre de ma gueule ! Vous, aider un bougnoule comme moi ? Laissez-moi rire !

Susini ne prit pas la peine de lui répondre.

– Maintenant, je comprends pourquoi le FLN a sauvé ta peau, maugréa-t-il. Ils avaient besoin de toi pour que tu ailles jusqu'au bout de leur plan. Et évidemment, c'est ce fils de pute d'Abou Ammar qui t'a fourni le polonium !

Il continua, pensif, alors qu'une ombre d'inquiétude traversa son regard.

– Et dire que je croyais naïvement que la Milice contrôlait tout le territoire ! Qu'elle avait réussi à éradiquer toutes les cellules clandestines du FLN ! Oui, vraiment, nous nous sommes trop endormis sur nos lauriers ces dernières années...

Il se leva d'un bond, contourna le bureau, et s'adressa à Damien, posté devant la porte du mobile home.

– Damien, prends-en de la graine, si tu veux garder tes nouvelles fonctions : un Arabe n'est jamais vaincu. Jamais. Ces gens-là sont fourbes, traîtres et irréductibles. Avec eux, il faudra que tu restes toujours sur tes gardes.

Il poursuivit, parlant pour lui-même.

– Dès que Pujol aura été éjecté, il va falloir très vite reprendre en main la Milice, la réformer, quadriller le territoire, infiltrer à nouveau les zones urbaines, placer des indics dans les mosquées, dissoudre les cellules secrètes, emprisonner leurs animateurs. Toute la sécurité du pays sera à repenser...

« Incroyable, songea Salah. Le bougre se voit déjà ministre de l'Intérieur ! »

Susini se retourna vers lui.

– Pour tout vous dire, quand Marcel et ses hommes ont été abattus, j'ai tout de suite pensé, même si ça pouvait paraître invraisemblable au premier abord, que le FLN était dans le coup. Pour les avoir

combattus, je ne connais que trop les méthodes et les capacités de ces terroristes à organiser une telle opération de commando, en pleine ville en plus ! Ensuite, remonter jusqu'à eux a été un jeu d'enfant.

– Un jeu d'enfant ? Mais comment avez-vous pu les retrouver si vite ? s'étonna Salah, effrayé par l'efficacité de Francis.

– La Milice a ses indicateurs partout et j'y ai quelques amis précieux. Un témoin a rapporté avoir observé un taxi quitter très tôt le matin le Ravin de la Femme sauvage. Il a suffi d'en retrouver le chauffeur et ensuite de le faire parler... Malgré, hum, malgré ses petites réticences, il a fini par nous dire tout ce que nous avions besoin de savoir... Une heure plus tard, on localisait la planque d'Abou Ammar à la Rue des Rosiers. L'occasion était trop belle pour ne pas l'éliminer immédiatement et récupérer ta chère petite fille.

– Ne vous avisez pas de lui faire le moindre mal, avertit Salah, qui eut beaucoup de difficulté à contenir sa rage. Lâchez-la, elle n'a rien à voir avec tout ça. Je vous en conjure, c'est une enfant malade, une innocente...

– Je connais ce refrain, tu me l'as déjà dit, soupira Susini feignant la lassitude. Tu la veux ? Soit. Mais que proposes-tu en échange ?

– Vous m'avez moi, maintenant, que vous faut-il de plus ? Relâchez-la, elle et la nourrice, je ne tenterai plus rien contre vous...

– Nous allons les libérer. Mais tu dois d'abord accepter nos conditions... Tu es trop têtu, trop incontrôlable, trop inconséquent, et il va falloir commencer par te tenir à carreau.

– Je viens de vous le dire. Je ferai tout ce que vous voudrez.

– Très bien. Le candidat et moi en avons discuté : nous avons des projets pour toi. De grands projets.

– Des projets pour moi ? Vous rigolez ?

– Ai-je l'air de plaisanter ? Le deal que l'on te propose est très simple. En échange de ta sécurité et de celle de ton enfant, tu vas te la fermer et garder ce que tu sais pour toi. Ensuite, dès que le candidat sera élu, tu accepteras la nouvelle mission que nous allons te confier.

– Une nouvelle mission ? Pour moi ? Vous êtes sérieux, après tout ce qui s'est passé ?

– On ne peut plus sérieux ! C'est un peu l'ironie du sort, mais nous allons en quelque sorte revenir au projet initial du candidat. Tu vas devenir très officiellement l'ambassadeur du futur gouverneur auprès de ton peuple, sa caution et sa voix indigène. Tu iras partout, dans tous les douars du pays, écouter ce qui s'y dit, prendre la température et prêcher la bonne parole pour convaincre les Indigènes qu'une Algérie algérienne sera bénéfique pour eux.

– Quoi ? Vous êtes prêts à me réembaucher, vous Francis, alors que vous me détestez ? C'est une blague !

– Pas du tout. Tu as déjà travaillé pour Forlignac, tu as échappé à un

attentat, tout cela te donne une crédibilité auprès des tiens. De notre côté, nous ne voulons surtout pas de soulèvements populaires qui puissent perturber les premiers mois du mandat du nouveau gouverneur, qui aura à ce moment-là suffisamment à faire pour détricoter les liens avec la Métropole. Il faut donc absolument qu'il soit tranquille sur le front intérieur... Et pour cela, nous souhaitons nous assurer de tes services, ce qui nous permettra en plus de garder un œil sur toi...

– Vous voulez que je trahisse mon peuple ? Que je prêche des choses en lesquelles je ne crois pas, et qui vont contre ses intérêts ? Et si je refuse cette ignominie ?

– Alors c'est très simple.

Susini se pencha sur le bureau et prit l'enveloppe contenant le polonium.

– Tu vois ceci ? Nous allons y avoir recours sans la moindre hésitation ! Ce que tu as voulu utiliser contre le candidat, nous le retournerons contre toi. Si tu refuses, ou si tu venais à avoir l'idée saugrenue de nous désobéir et de nous trahir encore, nous ferons en sorte que ta fille meure peu à peu d'une mort lente et atroce. Et n'essayez pas de vous échapper, où que tu puisses la cacher, ici ou à l'autre bout du monde, nous saurons toujours là trouver.

La vision de Taous en train de s'étioler petit à petit d'une mort épouvantable terrassa Salah qui se ratatina sur sa chaise, toutes défenses anéanties.

– Non, non, vous n'oserez jamais faire ça ! souffla-t-il. Ce serait trop abominable !

– Pourquoi veux-tu que j'hésite à utiliser ta fille comme gage de ton obéissance, alors que tes propres frères du FLN n'ont pas hésité à le faire ? Pourquoi aurais-je des scrupules à me servir du polonium alors que, je te le rappelle, tu t'apprêtais à en faire usage toi-même ?

– Mais, mais, ça n'a rien à voir. Moi, je n'avais pas le choix, j'étais contraint et forcé par Abou Ammar !

Salah se ravisa, comprenant que Francis resterait sourd à ses arguments.

– D'accord, d'accord, je vous en prie, menacez-moi, punissez-moi autant que vous le souhaitez, mais laissez ma fille hors de tout ça, je vous en conjure !

Il s'affaissa encore un peu plus sur sa chaise, relâchant les liens qui lui enserraient les poignets.

Vaincu, il abdiqua.

– OK, j'ai compris. Je ferai ce que vous voulez, je parcourrai tout le pays s'il le faut, et aussi longtemps que vous le demanderez. Mais libérez-la. Tout de suite ! S'il vous plaît !

– Très bien, alors si nous avons trouvé un accord, nous allons peut-

être pouvoir aller de l'avant... Le visage d'un des vigiles s'entrebâilla dans l'interstice de la grande porte du mobile home.

– Patron, on vous attend. Le meeting va commencer.

– Vous avez verrouillé tous les accès à la place ?

– Oui, c'est fait. Toutes les entrées ont été contrôlées et des barrières disposées au niveau de chaque rue. Plus personne ne sort ni n'entre. Le périmètre est totalement sécurisé. Nous sommes prêts. On n'attend plus que le candidat.

Francis posa placidement ses deux mains sur ses jambes, et se leva, manifestement satisfait.

– Alors c'est parfait, allons-y donc. Damien, va avertir Forlignac que de notre côté, tout est en ordre. Dis-lui aussi que le cas Salah est réglé, et qu'il est tout à fait d'accord pour collaborer avec nous de manière constructive, ça va le rassurer.

Puis se tournant vers Salah, avec un petit sourire énigmatique :

– Quant à toi, tu voulais voir ta fille ? Eh bien, réjouis-toi : tu vas la voir, et pas plus tard que maintenant !

Chapitre 25

À l'extérieur, le soleil était déjà en train de se coucher. Ébloui, Salah cligna des yeux pour s'habituer à la lumière déclinante. La Place d'armes était pleine à craquer et Salah distingua une gigantesque foule, massée quasi religieusement dans l'attente de son champion. Les pom-pom girls s'étaient rassises derrière la rangée de barrières qui séparait la foule de l'immense scène où était attendu le candidat. Près du pupitre, un prompteur avait été dressé, et juste en dessous, les caméramans déambulaient nerveusement, prêts à lancer leur diffusion à tout moment.

Damien libéra les poignets de Salah et le poussa sans aménité en direction de la foule assagie. Ils s'installèrent tout en avant, juste derrière la barrière, dans la première rangée de chaises, sur lesquelles avaient été collées des pancartes en papier portant la mention « VIP ». Susini les rejoignit, s'asseyant à la droite de Salah, tandis que Damien l'encadrait sur la gauche.

À côté d'eux, une dizaine de notables, également assis au premier rang, étaient en train de deviser tranquillement. Dans la pénombre, Salah crut reconnaître de nombreuses personnalités pieds-noirs : le maire d'Alger assis à côté d'un inconnu qui devait être son homologue de Blida, le patron d'une grande entreprise agroalimentaire, un écrivain célèbre, le directeur d'Algérie Telecom, le cardinal Torres, archevêque d'Alger en discussion avec le rédacteur en chef de La Voix d'Alger. Samuel Vincent, chanteur de variétés très populaire et surnommé le Rossignol d'Algérie clôturait l'aréopage de célébrités qui avaient fait le déplacement pour soutenir le nouvel homme fort du pays.

Un roulement de tambours interrompit le brouhaha ambiant. La foule se tut aussitôt. De puissants projecteurs s'allumèrent et convergèrent en un grand cercle lumineux sur le côté de l'estrade. Des haut-parleurs disposés tout autour de la place, s'éleva alors l'Hymne des Pieds-noirs, aussitôt repris en chœur par toute l'assemblée, tandis qu'au premier rang, les personnalités s'étaient levées comme un seul homme. Un impérieux coup de coude obligea Salah à en faire de même, qui se mit debout, quasiment hissé à bout de bras par Francis et Damien.

La silhouette de Forlignac se profila furtivement sur le côté, comme celle d'un acteur s'appêtant, depuis les coulisses, à monter sur scène. Il bondit en pleine lumière, au milieu du halo tracé sur le sol. Une

intense clameur s'éleva et l'homme, radieux et transfiguré, esquissa une courte révérence. Vêtu d'un complet sombre et sobre, d'une chemise blanche et d'une élégante cravate noire, il rejoignit à pas rapides le pupitre derrière lequel il devait s'exprimer, accueilli par des applaudissements nourris.

Du plat de la main, avec un grand sourire, il demanda à la foule de se taire. « Mes amis. Mes chers amis. Nous voilà enfin arrivés ensemble, au bout d'un long chemin. Un si long chemin, commencé ici même, il y a à peine quelques mois. À ce moment-là, personne ne croyait qu'il était possible de bouleverser l'ordre établi, que certains prédisaient immuable et éternel. Aujourd'hui pourtant, nous nous apprêtons à faire l'Histoire. Avec vous et pour vous. Aujourd'hui, marque l'aboutissement d'une œuvre commencée il y a bien longtemps par vos ancêtres, et dont votre serviteur n'est que le modeste bras ».

Il s'interrompt un instant, délaissant son prompteur, pour plonger son regard dans la foule qui l'écoutait religieusement.

« Ceci est notre dernière rencontre avant les élections prévues la semaine prochaine, et le débat télévisé qui m'opposera enfin au gouverneur sortant, dans trois jours. C'est donc l'occasion pour moi de vous dire solennellement merci. Mes chers compatriotes, merci pour votre soutien, merci pour votre foi en notre pays ! Merci pour votre confiance, sans laquelle rien de tout cela n'aurait été possible ! »

« Des esprits malveillants ont tenté d'instiller le venin du doute, arguant que je n'étais pas des vôtres. D'autres m'ont affublé du vocable de populiste, qu'ils pensaient insultant et offensant. À l'instar de l'illustre poète antillais Aimé Césaire qui fit du mot nègre le portedrapeau de son œuvre, sachez que je revendique haut et fort ce mot méprisant que l'on m'a jeté à la figure et que j'entends porter au firmament de mon action politique. »

« Si être populiste, c'est penser aux intérêts de notre peuple au détriment de ceux qui l'inféodent à la puissance coloniale, alors oui mes amis, je suis populiste ! »

« Si être populiste, c'est aimer cette terre plus que n'importe quel endroit au monde, alors oui, je suis populiste ! »

« Si être populiste, c'est protéger les Algériens contre l'oligarchie politico-économique incarnée par le gouverneur sortant, alors oui, je suis populiste ! »

« Si être populiste enfin, c'est vouloir débarrasser ce pays de ses ennemis intérieurs, guérilleros de pacotille, islamistes inspirés par un califat aussi anachronique que violent, alors oui, je suis populiste ! »

La foule s'agita, parcourue par une vague d'indignation. Au fond, la voix stridente d'un homme perça soudain.

« Populistes avec Forlignac, populistes avec Forlignac, populistes

avec Forlignac ».

La foule scanda :

« POPULISTES AVEC FORLIGNAC ! »

« POPULISTES AVEC FORLIGNAC ! »

« POPULISTES AVEC FORLIGNAC ! »

« POPULISTES AVEC FORLIGNAC ! »

Le candidat patienta complaisamment que la clameur s'éteigne, souriant à tous vents et portant régulièrement la main droite à son cœur pour exprimer sa reconnaissance.

« Merci, mes amis, merci, votre soutien inconditionnel me va droit au cœur ! »

Il braqua ensuite son regard sur son prompteur et reprit le cours de son discours.

« Mes chers compatriotes. Je me dois d'être totalement honnête vis-à-vis de vous. Vous vous en doutez bien, notre combat politique dérange. Pas seulement en Métropole. Il dérange également ici, sur notre terre sacrée. Il dérange ceux-là mêmes de nos enfants qui auraient dû la défendre. Le Gouverneur sortant nous manifeste une hostilité somme toute légitime. C'est de bonne guerre, et cela fait partie du combat politique. Il craint pour son siège et sa réélection, qu'il pensait acquise, est maintenant complètement compromise. J'aurai l'occasion de lui répondre, d'homme à homme, dans quelques jours au cours de notre face-à-face télévisé. En revanche... »

« En revanche, certaines des méthodes utilisées contre nous ne relèvent pas des règles d'une saine compétition politique. Nos adversaires ne se sont pas contentés d'user de la calomnie à mon égard. Ils ont essayé de m'éliminer. Physiquement ! En pensant que moi disparu, votre cause s'éteindrait. Une grande erreur, car quoi qu'il arrive, l'Algérie, notre Algérie, est éternelle et transcende les destins humains ».

Une pause.

« Comme vous le savez, dès le début de ma campagne, un horrible attentat qui visait ma personne a coûté la vie à deux de mes collaborateurs les plus proches, Roger et Djamila ».

Sa voix s'étrangla et il étouffa un sanglot.

« À leur mémoire, je vous demande une minute de silence. Cette femme et cet homme, morts à ma place et à mes côtés, sont les premiers martyrs de notre cause. Nous ne les oublierons jamais ».

Un peu partout, les gardes en charge de la sécurité distribuèrent des milliers de bougies et sous les pieds de Forlignac, l'assemblée s'illumina en quelques minutes d'une myriade de petites lueurs vacillantes.

Au bout d'une minute que Salah trouva interminable, le candidat prit une profonde inspiration, releva lentement la tête et continua :

« Loin d'entamer ma détermination, cet ignoble attentat m'a conforté dans la conviction que le pouvoir Pujol n'est pas seulement l'incarnation d'une France arrogante, il est également dangereux pour ce pays. Hautain et méprisant, le gouverneur sortant n'a même pas pris la peine de le condamner, comme si un attentat contre un homme politique algérien de haut rang était un acte anodin et dérisoire ». « Mes amis, l'heure est grave. Les manœuvres pour attenter à ma vie ne se sont pas arrêtées à cet acte de lâcheté, qui a ouvert un cycle de violence dangereux pour notre pays. Plusieurs tentatives d'assassinat ont très récemment été déjouées de justesse. »

Avec solennité, il leva un doigt accusateur.

« Ceux qui les ont commanditées agissent dans l'ombre pour accomplir leurs méfaits. Et ce n'est qu'à la vigilance de mon équipe de sécurité que je dois d'être avec vous ce soir. Ainsi mes amis, je vous invite à la plus grande prudence. Les ennemis de notre pays sont partout, ils veillent dans l'ombre et pire, ils sont probablement ici même, tapis parmi vous, prêts à frapper encore ».

Salah prit l'allusion pour lui, et instinctivement rentra sa tête dans ses épaules.

« Lynchons-les, lynchons-les ! »

Salah reconnut la voix aiguë de l'homme qui, quelques minutes auparavant, avait lancé « Populistes avec Forlignac ».

Aussitôt, la foule entonna, avec une hargne qui surprit Salah.

« Lynchons-les, lynchons-les ! »

« Lynchons-les, lynchons-les ! »

« Lynchons-les, lynchons-les ! »

Damien se pencha au-dessus de Salah pour glisser à Francis :

« Dites donc patron, celui-là, on a bien fait de le recruter. J'ai l'impression qu'il bosse encore mieux que Marcel ! »

Susini hocha la tête, se contentant d'un grognement approuvateur.

« Non, mes amis ! Pas de lynchage ni de violence. Ce serait donner à nos adversaires autant de prétextes pour nous éliminer de la compétition politique. »

« Mais il n'y a pas que cela : aucun esprit de vengeance ne nous animera jamais, car l'âme pied-noir est fière et généreuse. »

« J'entends que nous exerçons notre action dans un esprit de respect et de légalité. En revanche, j'attends aussi de chaque Algérienne et de chaque Algérien qu'il soit fort et vigilant, parce que ce moment historique l'exige, parce que je vous le dis pour que vous sachiez à quoi vous en tenir : nos adversaires ne désarmeront pas ».

Malgré l'inquiétude qui l'étreignait, Salah s'inclina silencieusement devant le savoir-faire de Forlignac. En quelques semaines, il avait fait des progrès hallucinants. Il avait beaucoup travaillé, c'était incontestable, et Salah se demanda s'il ne s'était pas adjoint les

services d'un coach particulier.

L'habile bretteur des débuts, un brin vulgaire, et toujours prêt à en découdre s'était affiné et même raffiné. Non pas qu'il soit devenu moins belliqueux, mais quelque chose en lui avait changé. Malgré ses propos outranciers et empruntant sans vergogne à tous les registres, il parvenait désormais, jusque dans son apparence physique, à donner l'image d'un chef politique mûr et responsable, une sorte de père de la nation tranquille, mais volontaire et exigeant, appelant ses concitoyens à la mobilisation.

« C'est incroyable, pensa Salah, au bord du désespoir. Il est littéralement habité par son personnage, comme un acteur de comédie de boulevard devenu capable, du jour au lendemain, de s'approprier avec brio un rôle shakespearien. Loin d'inquiéter, il rassure et incarne maintenant l'âme pied-noir. Rien ne l'arrêtera plus ».

Salah sentit son estomac se nouer et il réprima un reflux amer et douloureux. Par lâcheté, par complaisance, et faute d'avoir été capable d'assumer ses choix à temps, il se savait désormais voué à un avenir incertain, livré pieds et poings liés à une sorte de prédateur égocentrique et tout-puissant. Plus encore que la perspective de devoir côtoyer cet homme durant les années à venir, la simple pensée de devoir en outre trahir ses frères le révoltait littéralement.

Il sanglota en silence, en priant le ciel qu'aucun de ses voisins ne s'en avise. Pour la première fois de toute sa vie, il eut envie d'en finir. L'idée de mettre fin à ses jours lui traversa l'esprit avec d'autant plus de force qu'il se reprochait douloureusement d'avoir failli à la promesse qu'il avait faite à sa femme.

Il inspira profondément et essaya tant bien que mal de se calmer. Non, jamais il ne se tuerait. Tant qu'il aurait la responsabilité de sa fille, jamais il n'ajouterait une deuxième lâcheté à celle, originelle qui les avait mis tous les deux dans cet horrible pétrin.

Il pria en silence durant de longues minutes, indifférent à ce qui l'entourait, alors que les propos de Forlignac se fondaient progressivement dans le brouhaha ambiant. Et puis soudain, il se sentit gagné par une vague d'apaisement.

Ce n'était pas possible, les choses ne pourraient pas se dérouler de la sorte, quelque chose allait bien finir par arriver, quelle chose qui les délivrerait, lui et sa fille de cet affreux cauchemar. Ce quelque chose, ce pourrait être Ahmed Kader, ou bien même Rachid, qui les aideraient à quitter le pays à la première occasion...

En attendant, il allait lui falloir tenir. Donner le change. Faire semblant d'obéir à Francis, et se mettre au service de son maître. Aussi longtemps que nécessaire. Jusqu'à ce que leur surveillance finisse, tôt ou tard, par se relâcher. Et là, il prendrait le large, en assurant ses arrières. Et ça ne serait pas plus mal. L'Algérie s'appêtait à entrer

dans une ère de turbulences, et il serait finalement salutaire de s'éloigner des soubresauts dont elle était coutumière. Tant pis pour ses racines, seul comptait le salut de sa fille.

Il se pencha en direction de Susini et chuchota :

– Ma fille, où est-elle ? Vous m'avez dit que j'allais la voir. Où est-elle ?

– Tais-toi et patiente un peu. Tu vas la voir bientôt, très bientôt même...

Salah se réajusta et se tut. La quiétude qui l'avait habité un instant avait à nouveau fait place à une sourde angoisse. Et si Susini ne lui avait pas dit la vérité ? Et si Taous et sa nourrice étaient en fait déjà morts ? L'impitoyable homme de main pouvait très bien lui mentir, pour mieux le tenir à sa botte.

Cette fois, il se pencha sur sa droite, en direction de Damien.

– Taous, vous pouvez me dire où elle est ?

Mais le garde du corps, absorbé par les propos de Forlignac, se contenta d'un « ta gueule ! » discret mais pressant, qui ne souffrait aucune discussion.

Salah reporta son attention sur le candidat qui derrière son pupitre, terminait son discours, alors que l'obscurité de la nuit s'épaississait un peu plus.

« Voilà, mes chers amis, ce que j'avais à vous dire ce soir. Désormais, le sort de notre pays est entre les mains de Dieu. Il est aussi, bien entendu, entre vos mains, à vous qui allez bientôt vous exprimer dans les urnes. Je vous demande de le faire en votre âme et conscience pour que vive ce pays. »

« Je vous demande de le faire avec amour et responsabilité, en pensant à l'avenir de vos enfants ».

« Si vous estimez que le gouverneur sortant pourra leur garantir des lendemains radieux, si vous pensez qu'il incarne ce qui est bon pour ce pays, alors n'hésitez pas, je vous le dis avec sincérité : votez pour lui ! »

La foule gronda.

« Jamais, non, jamais ! Pas ce vendu, pas ce traître ! Jamais ! »
Forlignac continua :

« Si par contre, vous pensez que votre serviteur, ici présent devant vous, a l'indépendance d'esprit et le courage nécessaires pour offrir à vos enfants le pays fier et souverain qu'ils méritent, alors votez pour moi. J'en fais le serment solennel, je les servirai de toutes mes forces et je vous servirai jusqu'à mon dernier souffle ! » Il quitta son pupitre et s'avança en levant les bras au ciel, les doigts en V brandis en avant, pour marquer une victoire qu'il savait inéluctable.

« Vive les Pieds-noirs ! »

« Vive l'Algérie, vive l'Algérie algérienne ! »

« Vive l'Algérie unie et souveraine ! »

Galvanisée, la foule se déchaîna, agitant ses fanions vers le ciel étoilé et scandant dans un tonnerre d'applaudissements :

« Algérie algérienne ! Algérie souveraine ! »

« Algérie algérienne ! Algérie souveraine ! »

« Algérie algérienne ! Algérie souveraine ! »

« Algérie algérienne ! Algérie souveraine ! »

Puis soudain :

« Forlignac, gouverneur ! »

« Forlignac, gouverneur ! »

« Forlignac, gouverneur ! »

Avec un sourire éclatant, mimant l'humilité d'un authentique maestro remercié par son public de mélomanes avertis et reconnaissants, Forlignac porta la main droite à sa poitrine, avant de s'incliner profondément.

Plus bas, les pom-pom girls s'étaient levées, agitant leurs paillettes dans tous les sens, alors que s'élevaient, crescendo, les accents bucoliques de la Symphonie pastorale de Beethoven.

Les projecteurs se détournèrent ensuite de Forlignac pour se concentrer sur une petite fille toute de rose vêtue qui, du bord de l'estrade, s'élançait vers le candidat, un magnifique bouquet de fleurs à la main.

Salah crut qu'il allait mourir lorsqu'il la reconnut : l'enfant pâle et souriante qui courait vers Forlignac n'était autre que Taous.

Chapitre 26

Un impérieux coup de coude de Susini ramena Salah à la réalité.

– Tu voulais ta fille ? La voici !

Salah vacilla, l'esprit ballotté entre l'incrédulité de voir Taous en un lieu si incongru et en proie aux feux des projecteurs, et le soulagement de la savoir vivante et en apparente bonne santé.

« Allah Akbar ! Allah Akbar ! Merci mon Dieu, de l'avoir préservée ! Ô mon Dieu, merci », souffla-t-il, envahi par une bouffée de reconnaissance et d'affection à la vue de son enfant, resplendissante, malgré les épreuves qu'elle venait de subir.

Étreint par l'émotion, il se sentit défaillir. Puis il se reprit et mû par une impérieuse impulsion, se leva pour s'élancer vers elle, en direction de la scène.

Comme un seul homme, Francis et Damien le saisirent chacun par un bras, et le clouèrent fermement sur son siège.

« Pas maintenant, plus tard ! » ordonna Susini d'une voix sourde, sans même lui accorder un regard. Salah se recroquevilla sur lui-même et ne quitta plus sa fille des yeux, si proche et si inaccessible à la fois. Taous était en train de remettre le bouquet de fleurs à Forlignac. Celui-ci la prit dans ses bras, la souleva dans les airs avant de lui ficher deux grosses bises sonores et affectueuses sur les joues, comme le ferait un bon père de famille retrouvant sa fille après une longue séparation.

Il reposa l'enfant sur le sol et confia le bouquet à l'une des techniciennes qui, depuis l'arrière de la scène, avait accouru. Il se saisit ensuite du micro sans fil, se pencha et posa sa grosse main sur l'épaule de Taous, d'un geste paternel.

– En voilà une jolie petite princesse ! susurra-t-il d'une voix douce. Et en voilà un beau bouquet ! Ah tu sais que tu es une jolie et gentille petite fille, toi ? Tonton Forlignac est vraiment fier de toi et te remercie beaucoup pour ce magnifique bouquet. Dis-moi, tu veux bien dire aux gens qui sont avec nous ce soir comment tu t'appelles ?

– Taous ! Je m'appelle Taous !

– Taous ? Eh bien, en voilà un joli prénom ! Il poursuivit, prenant la foule à témoin.

– Vous avez entendu ? Elle s'appelle Taous ! Oui, mes amis, vous avez bien entendu : Taous et non pas Valérie ou Sophie ! N'est-ce pas la preuve de notre ouverture d'esprit et de notre tolérance, la preuve

que dans notre belle Algérie, il y a une place pour tout le monde, dès lors que chacun connaît la sienne ?

Salah frémit en le voyant caresser avec douceur les cheveux de son enfant. « Bas les pattes, bas les pattes, sale porc », gronda-t-il hors de lui, tandis que Damien et Susini le maintenaient fermement de leur poigne de fer.

« Mes amis, avant que l'on se quitte ce soir, je vous demande d'applaudir chaleureusement Taous ».

Tandis que l'assemblée obtempérait – on entendit même des youyous fuser –, Forlignac se pencha avec douceur pour embrasser la tête de l'enfant, alors que Salah réprimait à grand-peine une envie de vomir.

Tout occupés à le maîtriser, Susini et Damien ne prêtèrent pas attention à la silhouette corpulente qui, dans la semi-obscurité, se profila furtivement à l'opposé de leur position, sur le côté gauche de la grande estrade.

L'homme, affublé d'une longue barbe, était bizarrement vêtu d'une ample veste, très incongrue pour la saison. Il bouscula les vigiles qui, pris de court, ne parvinrent pas à l'empêcher de traverser le cordon de sécurité.

Affairé avec Taous, Forlignac ne s'était rendu compte de rien.

– Nom de Dieu, c'est quoi ça ? lança Susini, le regard figé dans une grimace de colère. Quel est l'imbécile qui a laissé passer cet individu ! Il faut le maîtriser, vite !

Il vociféra quelques mots dans son oreillette, se leva précipitamment et courut à toute vitesse en direction de l'homme. Mais il était trop tard. Celui-ci était déjà sur la grande estrade et fondait résolument sur Forlignac, alors que les gardes se pressaient à sa poursuite.

La suite se déroula très lentement, comme si l'écoulement du temps s'était vitrifié dans un hiatus d'éternité. Salah assista, pétrifié et épouvanté, à la scène irréelle qui se jouait à quelques mètres de lui.

Alors que Francis mettait d'interminables secondes à monter sur l'estrade, l'intrus était arrivé à hauteur de

Taous et de Forlignac.

Sous la lumière, Salah reconnut le visage barbu et fermé de Rachid qui, se dégageant de l'emprise de ses poursuivants, gagnait le centre de la scène.

Un frisson d'incrédulité parcourut la foule et Forlignac comprit alors que quelque chose n'allait pas.

– Qu'est-ce que c'est ? Que se passe-t-il ? interrogea-t-il avec une indicible inquiétude dans le regard. Qui est cet homme ? Que faites-vous là, que voulez-vous ? demanda-t-il d'une voix mal assurée, alors que Rachid fondait sur lui, tandis que de l'autre côté, Susini n'était plus qu'à deux mètres du pupitre.

Taous poussa un hurlement aigu qui perça les tympans de Salah.

– N’approchez pas, ne me touchez pas ! beugla Forlignac.

De la foule amassée juste en dessous d’eux s’élevèrent de stridents cris de frayeur. Une vague humaine épouvantée et désordonnée déborda ensuite les barrières de sécurité et Salah fut éjecté violemment de sa chaise. Il ne put amortir sa chute et se reçut maladroitement sur l’épaule, alors qu’un craquement inquiétant se fit entendre.

Il se releva immédiatement, insensible à la douleur, et courut pour escalader l’estrade et rejoindre sa fille.

Il cria :

– Rachid ! Rachid ! Non ! Je t’en prie, noooooooooon ! Noooooooooon !

Mais il était trop tard. Rachid, le visage terne, mais illuminé par ses pupilles curieusement dilatées, avait empoigné Forlignac, sous le regard épouvanté de Taous, en pleurs.

De sa main libre, il entrouvrit sa veste et Salah distingua avec effroi qu’une épaisse ceinture, étrangement bardée de bâtonnets verticaux, lui sanglait l’abdomen. Les yeux exorbités par la peur, Forlignac tenta de se défaire de l’étreinte de son agresseur.

Sans succès.

Alors que Susini prenait son élan pour enfin s’abattre sur Rachid, celui-ci maintint fermement Forlignac contre lui, toisa la foule du regard comme pour mieux la défier, et cria « Allah Akbar ! Allah Akbar », avant de tirer d’un coup sec sur sa ceinture.

Salah hurla lui aussi, mais les cris déchirants qui s’échappèrent de sa poitrine en feu furent couverts par la puissance inouïe de la déflagration qui pulvérisa toute l’estrade.

Il s’effondra et sombra dans le néant, emportant avec lui l’image démente de milliers de sanglants lambeaux de chair calcinée, virevoltant avec lenteur tout autour de lui, comme autant de funestes flocons de neige rougeâtres.

FIN

